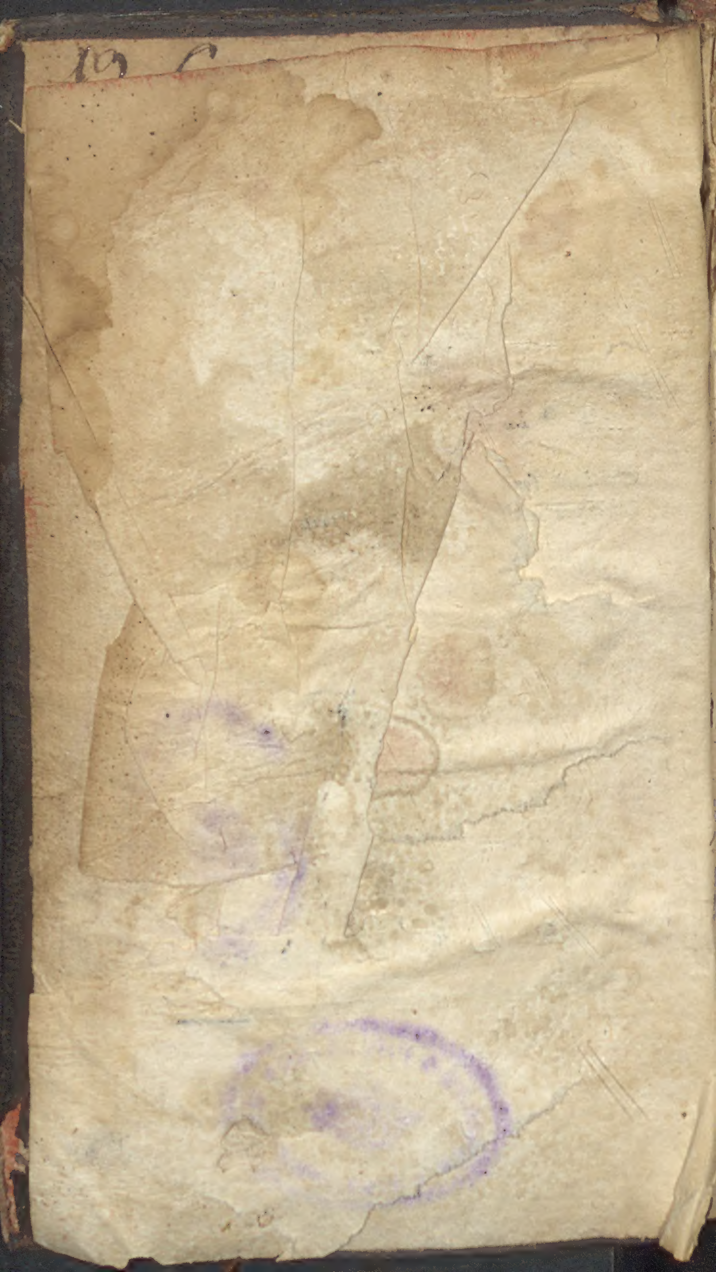




OBSERVATIONS

SUR

LA LITTERATURE

MODERNE.

ME TROISIÈME.

L E nom
jours ; ce
velles n'augn *am compesce, p... squam*
ce ne sont plu *serpant contagia vulgus.*
Virg. Georg. Lib. III.
nes qu'on nous
mots on trouve le
un vieil Ouvrage ; o
quefois, on ressuscite u
Nouvelle édition: paroles
parence, mais pleines de
vertu. Paroles divines ! Ell
seules tous ces prodiges.

Pour entrer dans certains c
faut faire certaines preuves : d
blesse à Malthe, de piété dans l'Or
Ecclésiastique, d'humilité dans les C
tres, de valeur dans le Militaire, de
richesses dans la Finance, de science
dans nos Académies, de Jurisprudence



OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

LE nombre des Livres croit tous les jours ; celui des productions nouvelles n'augmente pas de même, & ce ne sont plus guére que les anciennes qu'on nous présente. Avec deux mots on trouve le secret de rajeunir un vieil Ouvrage ; on fait plus quelquefois, on ressuscite un Livre mort. *Nouvelle édition:* paroles simples en apparence, mais pleines de force & de vertu. Paroles divines ! Elles opérent seules tous ces prodiges.

Pour entrer dans certains corps, il faut faire certaines preuves : de noblesse à Malthe, de piété dans l'Ordre Ecclésiastique, d'humilité dans les Cloîtres, de valeur dans le Militaire, de richesses dans la Finance, de science dans nos Académies, de Jurisprudence

dans la Barreau. Les Ecrivains, pour être admis au rang des bons Auteurs, doivent auſſi produire des titres ; & ces titres, ils croyent les trouver infailliblement dans le grand nombre d'éditions qu'ils ont données de leurs Ouvrages. Un Livre paroît imprimé pour la ſeconde fois ; il acquiert dès-lors un dégré de mérite qu'il n'avoit pas auparavant ; il procure à ſon Auteur un nouveau rayon de gloire. On compte les éditions qu'il a euës, comme on compte les quartiers de Nobleſſe ; & après pluſieurs de ces générations Littéraires, on le fait paſſer de l'état de Roture dans le corps des Nobles ; du nombre des Ecrits médiocres, au rang des bons Ouvrages. On ſent combien cette maniere d'en juger eſt ſujette à l'erreur : car ſi pour être reçû dans quelques-unes des Societés dont je viens de parler, on falſifie quelquefois des titres ; ſi dans quelques autres la naiſſance tient ſouvent lieu d'érudition, la faveur de bel-eſprit, la protection des richeſſes, l'hypocriſie de piété, la baſſeſſe d'humilité, l'impudence de bravoûre, & l'eſprit de chicane de connoiſſance des Loix ; com-

bien de Livres n'avons-nous pas vûs aussi décorés de plusieurs éditions, & qui n'ont dû cet honneur qu'au manége, à la cupidité, à la mauvaise foi, à la vanité des Auteurs?

Phronyme donne un Ouvrage au Public; on le lit & on le trouve mauvais. Vous croyez sans doute l'Ouvrage mort? Vous vous trompez; & Phronyme verra plus d'une édition de son Livre. Incertain du succès il n'en a fait tirer d'abord qu'un petit nombre d'exemplaires. L'ignorance, la curiosité, la cabale les auront bien-tôt épuisés. L'Imprimeur s'y laissera prendre aussi bien que Phronyme; & le Livre paroîtra de nouveau avec un titre de mérite de plus: *nouvelle édition.*

Eraste, Auteur universel, voltige de sujets en sujets, tout est du ressort de son génie. Mais ses premieres idées passent avec trop de rapidité de son imagination à sa plume, & de son cabinet chez le Libraire. Le Livre s'imprime, le Public l'achete & le critique. L'Auteur écoute, lit & corrige: la premiere édition n'est point encore venduë, qu'il en paroît une nouvelle si subite, si précipitée, que ce qui a

donné lieu à la seconde en fera bientôt faire une troisiéme.

Argante dans sa jeunesse se fit Auteur. Ce titre glorieux flâteroit encore aujourdhui sa vanité; mais son esprit épuisé par le grand âge n'est plus capable de rien produire. Argante cependant craint qu'on ne l'oublie; que fera-t'il pour faire encore parler de lui? Une édition nouvelle de ses Œuvres.

Ariste n'a d'autre revenu que celui de sa plume, & sa plume est stérile. Un Ouvrage seul ne suffit pas pour le faire vivre toute une année, & dans une année cependant il ne peut faire qu'un seul Ouvrage. Quelle sera donc la ressource du pauvre Ariste? Au lieu de donner son Livre tout à la fois, il ne publiera qu'un Essai d'abord; six mois après il fera paroître l'Ouvrage entier; à la fin de l'année il y ajoûtera des Notes & ces paroles: *troisiéme édition.*

Que dirai-je de toutes ces productions furtives, qui ne doivent leur vogue, & par conséquent leurs éditions multipliées, qu'aux traits licentieux, aux peintures scandaleuses, aux maximes perverses qui y sont répanduës?

Qu'à la ſatyre libre & effrenée qui s'y déchaîne ſouvent avec fureur contre les Membres les plus reſpectables de la Societé, de l'Egliſe & de l'Etat ? Si la crainte du châtiment ne permet pas d'en tirer à la fois un grand nombre d'exemplaires, l'empreſſement qu'on a à les lire en fait renouveller ſouvent les éditions. Nous n'avons donc plus de régles pour juger de la bonté d'un Ouvrage, puiſque les preuves les plus plauſibles de ſon mérite ſont preſque toûjours ſi équivoques. Quel tort ne font pas d'ailleurs au débit des meilleurs Livres toutes ces éditions tant de fois réïterées ? On craint de n'avoir jamais la derniere ; & l'on attend la mort d'un Auteur, pour ſe procurer une collection complette de ſes Œuvres. Mais que dis-je ? la mort même des Ecrivains ne fixe pas toûjours le ſort ni la forme de leurs Ouvrages. Après pluſieurs ſiécles écoulés, on les voit quelquefois reparoître ſur la ſcène, *revûs*, *augmentés* ; mais ſouvent moins *corrigés* que jamais. Car à quoi ſe borne d'ordinaire le ſoin de leurs Editeurs ? à augmenter peut-être le nombre des volumes, & à diminuer

certainement leur mérite, à ramasser quelques Piéces que l'Auteur n'avoit pas jugées digne de paroître, & que par prudence sans doute il avoit crû devoir mettre au rebut. Tout ce qui vient des Grands Hommes, dit-on quelquefois, mérite d'être recueïlli avec soin; & sous ce prétexte ridicule, on nous accable d'une infinité de mauvaises Piéces, qui peuvent bien être sorties, à la vérité, des mains des plus grands Maîtres; mais c'étoit ou avant qu'ils eussent appris à en faire de bonnes, ou après qu'ils l'eurent oublié. C'est ce que je remarque sur-tout dans le Livre qui va faire le sujet de ce premier article.



ARTICLE PREMIER.

ŒUVRES MÊLÉES EN PROSE ET EN VERS.

Par le Comte Hamilton.

SI c'eût été M. Hamilton lui-même qui eût présidé à la nouvelle édition de ses Œuvres, je suis persuadé que pour son honneur particulier & l'agrément du Public, il en eût retranché au moins deux volumes; qu'il n'en eût donné que quatre au lieu de six. En effet, de quelle gloire pour moi, se seroit-il dit à lui-même, de quelle utilité, de quelle satisfaction peuvent être pour les autres, la plûpart de mes Poësies? Si elles ont été goûtées de quelques personnes de mon tems, c'est que ces gens-là étoient disposés sans doute à fermer les yeux sur leurs défauts, en faveur des circonstances où elles ont été faites, du peu de tems qu'elles m'ont coûté, & de l'intérêt personnel qu'ils pouvoient y prendre. Mais

aujourdhui que ces mêmes raisons ne subsistent plus, que l'on n'auroit pas pour elles la même indulgence, il faut les retrancher absolument du nombre de mes Ouvrages, elles ne sont pas dignes de porter mon nom. Quant à celles dont je ne rougis point de me déclarer le pere, j'aurai soin de les rendre plus intéressantes, en les accompagnant de quelques notes qui serviront à faire connoître plus particulierement les personnes, le tems, les occasions qui les ont fait naître. Ces petites anecdotes y répandront un jour lumineux, qui piquera & satisfera également la curiosité de mes Lecteurs. A l'égard de quelques morceaux d'Histoire ou de Fables que j'ai laissés imparfaits, je me donnerai bien de garde de les joindre à mes autres Ouvrages. Qu'est-ce en effet que le Fragment de *Zénéide*, malgré les éloges que bien des gens lui ont donnés ? Un mêlange monstrueux de faits historiques & d'avantures fabuleuses, qui ne peuvent ni instruire, ni amuser. Zénéide ne viendra donc point grossir cette nouvelle édition de mes Œuvres ; elle

eſt même déja de trop dans les précedentes. Je traiterai avec plus de diſtinction les *quatre Facardins*. Ce conte eſt un peu mieux écrit que l'autre ; le ſtyle m'en paroît plus exact & le plan plus régulier. Il y a des longueurs, à la vérité, & un enchaînement déſagréable d'hiſtoires qui ſe croiſent les unes les autres, ſans qu'on voye la fin d'aucune. Mais mon but étoit de rendre ridicules les Romans de mon ſiécle ; c'eſt ce que j'ai tâché de faire en les imitant juſques dans leurs défauts. Pour le Fragment de la Pyramide, je ne lui ferai point de grace, quoiqu'il ſoit en vers. Que dis-je ? Ce ſera même une raiſon de plus pour moi, de traiter ce Conte avec plus de rigueur ; car je me ſouviens d'avoir dit dans quelque endroit :

Dans un récit de longue haleine
Les vers ſont toûjours ennuyans.
Chez l'importune Poëſie
D'un conte on ne voit point la fin ;
Car quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ſes Lecteurs, ou ſon deſſein :

Et ſans ſe douter qu'elle ennuye,
Elle va l'hyperbole en main,
Orner un Palais, un Jardin;
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Mais ne ſouffrons pas que l'Auteur critique lui-même plus long-tems ſes propres ouvrages. Il le feroit avec trop de ſéverité; & peut-être que ſa modeſtie ne lui permettroit pas de ſe donner aucun des éloges qu'il mérite. Je prendrai ce ſoin plus volontiers; je vais auparavant dire un mot du Comte Hamilton lui-même, & je parlerai enſuite de ſes écrits.

M. Hamilton étoit d'une des plus anciennes & des plus illuſtres familles d'Ecoſſe. Il nâquit en Irlande, & il fut élevé en France, où il a paſſé une partie de ſa vie. Il y vint d'abord avec ſa famille, qui avoit ſuivi le Roi d'Angleterre, lorſque ce Prince s'y réfugia du tems de Cromwel. Mais quand Charles II. fut rétabli ſur le trône, Hamilton s'en retourna en Angleterre avec lui. Ce fut dans ce tems-là que le Comte de Grammont y vit

ſa ſœur Mademoiſelle Hamilton, & qu'il l'épouſa. Le Comte Hamilton ſon frere faiſoit ſouvent des voyages en France pour la voir, & il fut enfin obligé de s'y fixer pour toûjours, lorſque Jacques II., après la perte de ſes Etats, vint lui-même y chercher un azile. Ce fut pendant ce long ſéjour qu'Hamilton compoſa les divers Ouvrages que nous avons de lui, & dont quelques-uns lui ont acquis une grande réputation. Il avoit l'eſprit aiſé & délicat, l'imagination vive & brillante, un jugement sûr & beaucoup de goût. Il joignit à ces dons naturels une étude aſſiduë, qui ne prit cependant rien ſur la douceur de ſes mœurs. Quoique né ſérieux, il avoit néanmoins dans l'eſprit beaucoup d'agrémens, & ce qui vaut encore mieux que tous les agrémens de l'eſprit, il étoit doüé des qualités du cœur les plus eſtimables.

Des talens ſupérieurs cultivés avec ſoin ne pouvoient manquer de produire de bons Ouvrages; auſſi l'Auteur en a-t'il donné d'excellens, parmi leſquels je placerai d'abord ſon Epitre au Comte de Grammont. C'eſt

une des plus jolies piéces que nous ayons en ce genre : Chapelle & Chaulieu n'ont peut-être rien de plus naïf, de plus élégant, de plus délicat que la Prose & les Vers dont cette Epitre est composée. C'est sans doute afin de la faire lire plusieurs fois qu'on l'a imprimée dans deux endroits de cette nouvelle édition. On la voit d'abord à la tête des Mémoires de Grammont, on la retrouve ensuite au commencement des Œuvres mêlées.

Les autres Poësies de l'Auteur ne sont certainement pas de la même beauté ni de la même finesse ; il en est peu cependant, parmi celles qui composent le premier volume, où l'on ne découvre une légereté de style, une pureté de langage, une vivacité d'imagination, & sur-tout ce ton aisé, délicat & poli, qui annonce encore plus l'homme de naissance & le Courtisan, que l'homme de Lettres & le Poëte.

Outre les Ouvrages en Prose dont j'ai déja parlé, il y a encore deux autres Contes de Féerie dans ce Re-

cueil. *Le Bélier* & *Fleur d'épine*. Le premier, moins inſtructif qu'amuſant, eſt beaucoup mieux écrit que le ſecond. On y trouve des ſaillies heureuſes, des deſcriptions brillantes, des peintures des mœurs finement enveloppées ſous le déguiſement ingénieux de la Fable.

Mais l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au Comte Hamilton, & qu'on peut regarder comme ſon chef-d'œuvre, ce ſont à mon avis les *Mémoires de Grammont*. Que de légéreté dans le ſtile, de naturel dans les penſées, de fineſſe dans les réfléxions, d'enjouëment dans les récits, de variété dans les tableaux! Tous les caracteres ſont exprimés par les traits qui leur ſont propres, & chaque trait eſt repreſenté ſous la couleur qui lui convient. Rien de répété ou d'inutile; les portraits mêmes qui offriroient des rapports trop reſſemblans, ſont nuancés d'une maniere qui répand ſur eux tous les charmes de la variété. Le badinage crayonne les uns, la raillerie trace les autres; les ſentiment, le reſpect, la reconnoiſſance prennent le pinceau tour à tour; mais

c'est toûjours des mains de la vérité qu'ils le reçoivent, c'est toûjours elle qui le conduit. Voici comment dans ces Memoires le Comte Hamilton a fait le portrait de sa sœur.

,, Elle étoit dans cet heureux âge ,, où les charmes du beau sexe com- ,, mencent à s'épanoüir. Elle avoit la ,, plus belle taille, la plus belle gorge ,, & les plus beaux bras du monde. ,, Elle étoit grande & gracieuse jus- ,, ques dans le moindre de ses mouve- ,, mens. C'étoit l'original que toutes ,, les femmes copioient pour le goût ,, des habits & l'air de la coëffure. El- ,, le avoit le front ouvert, blanc & ,, uni; les cheveux bien plantés, & ,, dociles pour cet arrangement natu- ,, rel qui coûte tant à trouver; une cer- ,, taine fraicheur que les couleurs em- ,, pruntées ne sçauroient imiter, for- ,, moit son teint. Ses yeux n'étoient ,, pas grands, mais ils étoient vifs, & ,, ses regards signifioient tout ce qu'el- ,, le vouloit. Sa bouche étoit pleine ,, d'agrémens, & le tour de son visa- ,, ge étoit parfait. Un petit nez déli- ,, cat & retroussé n'étoit pas le moin- ,, dre ornement d'un visage tout ai- mable.

„ mable. Enfin, à son air, à son port, „ à toutes les graces répanduës sur sa „ personne entiere, le Chevalier de „ Grammont ne douta point qu'il n'y „ eût dequoi former des préjugés avan- „ tageux sur tout le reste.

„ Son esprit étoit à peu près comme „ sa figure. Ce n'étoit point par ces vi- „ vacités importunes, dont les saillies „ ne font qu'étourdir, qu'elle cher- „ choit à briller dans la conversation. „ Elle évitoit encore plus cette lenteur „ affectée dans le discours, dont la pe- „ santeur assoupit. Mais sans se presser „ de parler, elle disoit ce qu'il falloit, „ & pas davantage. Elle avoit tout le „ discernement imaginable pour le so- „ lide & le faux brillant; & sans se pa- „ rer à tout propos des lumieres de „ son esprit, elle étoit réservée, mais „ très-juste dans ses décisions. Ses sen- „ timens étoient pleins de noblesse, „ fiers à outrance quand il en étoit „ question. Cependant elle étoit moins „ prévenuë sur son mérite, qu'on ne „ l'est d'ordinaire, quand on en a tant. „ Faite, comme on vient de dire, elle „ ne pouvoit manquer de se faire ai- „ mer; mais loin de le chercher, elle

„ étoit difficile ſur le mérite de ceux
„ qui pouvoient y prétendre.

Je n'ai pas prétendu donner ici ce portrait comme le mieux fait, mais comme un des plus intéreſſans de ces Mémoires, par la part que l'on peut prendre à ce qui regarde l'Auteur. On aime à connoître tout ce qui appartient aux Hommes Illuſtres. Et telle eſt en particulier la gloire des gens de Lettres, de faire rejaillir ſur tous ceux qui les touchent de près, une partie de l'éclat qui les environne. Un Sçavant dans une famille la décore autant que les premieres dignités de l'Etat. On peut même oublier quelquefois que dans une telle Maiſon il y a eû des Maréchaux de France; mais s'il y a eu de bons Poëtes, de grands Hiſtoriens, d'habiles Philoſophes, on ne l'oubliera jamais. Ah! quelle vénération n'aurions-nous pas pour les deſcendans d'Homere, de Socrate, de Thucidide, s'il y en avoit parmi nous! Je ſuis perſuadé qu'on ne les traiteroit pas avec moins de diſtinction, que s'ils deſcendoient en droite ligne de Themiſtocle, de Periclés ou d'Alcibiade. On conſerve avec ſoin, dans

les cabinets des Curieux, des choses de vil prix en apparence, mais dont on fait un cas extraordinaire, parce qu'on suppose qu'elles ont eû l'honneur d'appartenir autrefois à quelques Sçavans de l'antiquité : que seroit-ce, si nous avions devant les yeux les images vivantes de ces Grands Hommes ? Peut-être en ferions-nous des Idoles auxquelles nous rendrions les mêmes hommages qu'aux Ecrits de leurs ancêtres.

Mais où m'emporte mon zèle pour la gloire des gens de Lettres ? L'espêce d'enthousiasme où je me livre, en lisant leurs Oüvrages, m'entraîne quelquefois au-delà des bornes de l'équité ; & je me persuade alors qu'il n'y a rien au-dessus d'un Bel-Esprit, d'un Sçavant, d'un Auteur : mais l'instant d'après je quitte le Livre, je considere l'homme, & je m'apperçois qu'il n'y a souvent rien au-dessous.

Je reviens aux Mémoires du Comte de Grammont dont je tirerai encore quelques portraits ; on y verra que lorsque M. Hamilton veut égayer son pinceau, il le fait avec beaucoup de finesse. Voici ce qu'il dit d'une Da-

me de la connoiſſance de ſa sœur.

„ Elle étoit ce qu'on appelle pro-
„ prement une beauté toute Angloiſe ;
„ pétrie de lys & de roſes, de neige
„ & de lait quant aux couleurs : faite
„ de cire à l'égard des bras & des
„ mains, de la gorge & des pieds ;
„ mais tout cela ſans grace & ſans air.
„ Son viſage étoit des plus mignons ;
„ mais c'étoit toûjours le même vi-
„ ſage. On eût dit qu'elle le tiroit le
„ matin d'un étuy, pour l'y remettre
„ en ſe couchant, ſans s'en être ſervi
„ durant la journée. Que voulez-vous ?
„ La nature en avoit fait une poupée
„ dès ſon enfance ; & poupée juſqu'à
„ la mort reſta la blanche *Whittnell.*

„ Mademoiſelle *Blake* étoit une au-
„ tre eſpéce de ridicule. Sa taille n'é-
„ toit ni bien ni mal. Son viſage étoit
„ de la derniere fadeur, & ſon teint ſe
„ fourroit partout ; avec deux petits
„ yeux reculés, garnis de paupieres
„ blondes, longues comme le doigt ;
„ avec ces attraits elle ſe mettoit en
„ embuſcade pour ſurprendre les cœurs.

A ces portraits, qui ſont peut-être
moins intéreſſans, parce que l'on con-
noît peu les perſonnes qu'il repré-

ſente, j'ajoûterai encore ici celui de Charles II. Roi d'Angleterre. " Il ne „ cédoit à perſonne, ni pour la tail-„ le, ni pour la mine. Il avoit l'eſprit „ agréable, l'humeur douce & fami-„ liere. Son ame ſuſceptible d'impreſ-„ ſions oppoſées, étoit compatiſſante „ pour les malheureux, infléxible pour „ les ſcélérats, & tendre juſqu'à l'ex-„ cès. Il étoit capable de tout dans les „ affaires preſſantes; & incapable de „ s'y appliquer quand elles ne l'étoient „ pas. Son cœur étoit ſouvent la du-„ pe, plus ſouvent encore l'eſclave de „ ſes engagemens. „

Ce n'eſt pas ſeulement dans les portraits, qu'on remarque l'heureux génie du Comte Hamilton : ſous ſa main, le ſujet le plus ingrat s'embellit; les traits les plus éloignés paroiſſent d'eux-mêmes ſe rapprocher. La diverſité des faits ne coupe point la narration d'une maniere déſagréable; les tranſitions les plus heureuſes les enchaînent ſans affectation & ſans contrainte; & chez qui le naturel domine toûjours, au milieu même des plus grandes fineſſes de l'art. L'ame de tous ceux qu'il fait parler ſemble avoir paſſé toute entiere

dans leurs récits pleins de feu & d'enjouëment ; & je ne crains point d'avancer, que parmi cette foule de *Mémoires* de toute espêce que nous avons en notre Langue, il n'y en a point de mieux écrits, de plus attachans, que ceux du Comte de Grammont. N'est-il pas étonnant que ce soit un Etranger qui doive nous servir de modèle dans ce genre d'écrire! Il est bien vrai que M. Hamilton étoit fort jeune lorsqu'il vint en France, & que notre Langue a pû lui devenir aussi familiere, aussi naturelle même que la sienne propre ; convenons cependant que parmi tous ceux qui comme lui ont quitté leur Patrie fort jeunes, pour venir s'incorporer dans la nôtre, on n'en a vû aucun qui ait renouvellé ce prodige. Ils conservent toûjours certain goût de terroir, que le trajet de la mer ne leur fait jamais perdre entierement. Les plantes étrangeres ne profitent point en France; & M. Hamilton est le seul qui y ait produit des fruits dignes de nous.

Je ne dissimulerai cependant pas quelques observations que j'ai faites en lisant ses Mémoires. La fin d'abord

m'en a paru trop brusque & trop précipitée. En second lieu, l'Auteur perd trop souvent & trop long-tems de vûë son Héros ; & l'on n'y fait d'ailleurs presque aucune mention des événemens militaires auxquels M. de Grammont peut avoir eû quelque part. Enfin, ce qui forme les deux volumes de cet ouvrage, ce sont uniquement les avantures amoureuses du Chevalier de Grammont dans les Cours de France, d'Angleterre & de Savoye ; ou plûtôt, les galanteries de ces trois Cours du tems du Chevalier de Grammont.

On ne doit pas s'attendre que je donne ici un extrait plus détaillé de ces Mémoires ; ils sont si connus, que je ne ferois que répéter ce que tout le monde sçait. Je me contenterai, pour finir cet article, de rapporter l'endroit d'une Lettre de M. de la Chapelle, où il fait le portrait du Héros de cette Histoire.

„ Les graces naïves, les actions sublimes, les merveilles du courage, „ les vivacités de l'esprit, les souplesses „ du Courtisan, les hardiesses de l'a- „ mant, les entreprises du Guerrier,

„ les vûës du Politique ; le jeu, l'in-
„ trigue de la Cour, la galanterie,
„ la guerre, occupations d'une très-
„ longue vie, les fautes & les tra-
„ verses, souvent plus heureuses que
„ les prospérités mêmes & que la bon-
„ ne conduite ; les défauts aussi ad-
„ mirables que les vertus, un mélange
„ de qualités opposées, & d'avantures
„ extraordinaires, forment dans le
„ Comte de Grammont, un caractère
„ rare & singulier, que je ne crois
„ pas possible de bien représenter.

C'est néanmoins ce qu'a fait M. Hamilton, & ce que lui seul peut-être pouvoit bien faire.



ARTICLE

ARTICLE II.

Denys le Tyran.

Tragédie de M. Marmontel.

Je viens de parler, dans l'Article précédent, contre ceux qui font mal à propos de nouvelles éditions de leurs ouvrages ; & voilà que je tombe peut-être déja moi-même dans cette faute. J'oſe aſſurer cependant que ce n'eſt aucun des motifs dont j'ai fait mention, qui m'engage à remettre ici ſous les yeux du Public ce que j'ai dit ailleurs. On a paru ſouhaiter que j'inſéraſſe dans ces Feüilles quelques critiques particulieres qui ſe trouvent dans un autre petit ouvrage inconnu ; j'ai crû devoir me conformer aux déſirs de ceux qui m'en ont parlé, en y faiſant néanmoins les changemens & les augmentations qui peuvent rendre ces critiques plus intereſſantes. Je commence par celle de *Denys le Tyran*, Tragédie de M. Marmontel. Tout le monde connoît cet Auteur. On ſçait qu'après quelques

ſuccès Littéraires, quelques victoires remportées à l'exercice des Jeux Floraux, où il fut encore couronné l'année derniere, il quitta la Province, & vint par des travaux plus glorieux, mériter dans la Capitale de plus nobles triomphes. Il ſe fit d'abord connoître de M. de Voltaire, & M. de Voltaire l'annonça dans le monde. Il en eſt des Grands Hommes de la Littérature, comme des Princes au milieu de leur Cour; là où ils jettent leurs regards, tous les yeux vont s'arrêter. M. de Voltaire fixa les ſiens ſur M. Marmontel, & celui-ci attira auſſi-tôt ceux de tout le Public. Il les ſoûtint d'abord avec aſſûrance, il voulut enſuite avoir part à ſes applaudiſſemens. Ce fut dans cette vûë ſans doute qu'il nous donna cette Tragédie, où l'on ne remarque point encore l'ouvrage d'un grand Maître, mais d'un homme qui pourroit peut-être un jour le devenir. Elle eût néanmoins tout le ſuccès de nos plus belles Tragédies: grand nombre de repréſentations, grande affluence de Spectateurs, grands applaudiſſemens du Parterre, grand empreſſement à la

voir imprimée ; & la Piéce cependant n'etoit que médiocre. Mais l'Auteur étoit jeune, l'Auteur débutoit, les bons Auteurs étoient rares : le Public a égard à tout. Une fleur paroît avant le tems ; ſes couleurs en ſont moins vives, ſon odeur moins agréable, ſon éclat moins brillant, ſa beauté moins durable. Trois mois plus tard elle ſeroit négligée, rejettée : mais elle prévient la ſaiſon, c'eſt la premiere qui paroît de ſon eſpêce, les autres fleurs ne ſont pas communes ; tout le monde veut la voir, tout le monde l'admire. La même cauſe fit le ſuccès de *Denys le Tyran*, dont voici le précis.

Denys n'eſt point tranquille ſur un Trône qu'il a uſurpé par violence, & qu'il ne conſerve que par le crime. Livré à ſes remords, rien ne peut calmer ſes inquiétudes ; le vice & la vertu ; ſes proſpérités, ſes diſgraces ; l'Etranger comme le Sujet ; la probité de Dion, le courage de ſon fils, tout lui eſt ſuſpect. Raſſuré dans le crime par les conſeils d'un ſcélérat, il prépare une nouvelle guerre, pour immoler de nouvelles victimes, &

pour s'affermir dans la tyrannie par la mort des bons citoyens. Dion veut l'en détourner, & sur l'inutilité de ses remontrances, il forme contre lui une conjuration, dont le double objet doit être la liberté de la Patrie & la mort du Tyran. Denys est averti de la révolte, il en cherche, il en découvre l'Auteur ; mais il ne prend point assez de précaution pour éviter le danger. Il croit qu'en épousant la fille de Dion, il appaisera les mécontens, & rendra le calme à l'Etat. Mais au moment où cet Hymen doit l'affermir sur le Trône, il perd son épouse, sa Couronne & la vie. Voilà le fond de la piece ; en voici l'intrigue.

Arétie fille de Dion aimoit Denys le jeune, fils du Tyran, & elle en étoit aimée. Ils n'aspiroient l'un & l'autre qu'à se voir bien-tôt unis par les liens de l'hymen. Denys approuvoit leur amour, & souhaitoit ce mariage. Sa politique change ses vûës, & lui fait ambitionner pour lui-même ce qu'il n'avoit d'abord desiré que pour son fils. Il déclare son dessein au pere d'Arétie ; mais comment le déclarer, comment le faire approu-

ver aux deux amans ? Ils l'apprennent l'un & l'autre de la bouche de Dion, & l'un & l'autre en sont également allarmés. La mort est toûjours la ressource des amans malheureux, le Prince veut aller la chercher dans les combats, Arétie veut se la procurer par le poison.

DENYS LE JEUNE.

L'amour tyrannise mon ame ;
Il coule avec mon sang ; il m'aveugle, il m'enflamme ;
Je n'en puis retenir l'emportement fatal ;
Dans mon rival enfin je ne vois qu'un rival !..
Que dis-je ? A qui s'en prend ma noire jalousie !
A l'auteur de mes jours ?... Il m'enleve Aretie !..
Allons dans les combats porter mon désespoir.
Et mourons-y du moins fidéle à mon devoir.

ARETIE.

Voyez à quels tourmens votre trépas me livre !
Esclave dans des lieux soüillés de votre sang,
Fléchissant sous la main qui vous perce le Flanc ;
Je soûtiendrois l'aspect d'un Tyran que j'abhorre !
D'un pere meurtrier de son fils que j'adore !
Non, si ce peuple aimé ne vient vous dégager,

Je sçaurai vous sauver, ou du moins vous venger.
Tout est grand dans un cœur qui méprise la vie.
Si d'un mauvais succès mon audace est suivie,
Une mort secourable est prête à m'obéïr,
Et le poison du moins ne sçauroit me trahir.

DENYS LE JEUNE.

Le poison !

ARETIE.

C'est l'appui qu'a choisi ma prudence.

Cependant l'amour de la Patrie se reveille dans le cœur de cette amante désolée ; elle consent à épouser le Tyran, si le Tyran lui-même veut renoncer au Trône. Il feint d'y consentir ; il offre à son fils la Couronne, & en même tems qu'il l'accepte, Denys le condamne à la mort. Son sort cependant est entre les mains d'Aretie ; mais ce n'est qu'en épousant le Tyran, qu'elle peut sauver la vie à son amant. Voilà toute l'intrigue. Voici le dénouëment.

La mort de Denys pouvoit seule délivrer le peuple de la tyrannie,

Dion du dernier supplice, le Prince de ses fers, Arétie d'un époux odieux. Qui osera lui porter le coup mortel? Cette gloire étoit dûë à Arétie; mais en immolant le Tyran, elle se sacrifie elle-même. Conduite à l'autel pour recevoir sa main, elle boit avec lui, dans la coupe de l'hymen, le poison qu'elle lui avoit préparé; & en assurant ainsi la liberté à sa Patrie, la vie à son pere, le Trône à son amant, elle ne se réserve que la mort.

Il y a dans cette Tragédie quelques beautés de détail, mais en général, elle n'est nullement intéressante. D'ailleurs, l'Auteur s'écarte de la nature dans la plûpart des caractères. Est-il naturel, par exemple, que Dion aime sa fille plus que sa Patrie, tandis qu'Arétie aime sa Patrie plus que son amant? Que Denys aime son fils moins que sa Couronne, tandis que le Prince aime son pere plus que la Couronne, son amante & sa vie.

Quelques pensées brillantes, & d'assez beaux vers, ont fait en partie le succès de cette Pièce. Elle paroît avoir été plûtôt faite pour l'esprit que pour le cœur. L'Auteur a épargné des

larmes aux Spectateurs : Peut-être en eût-il fait couler, si sa Piéce eût été joüée à Londres ou à la Haye. L'amour de la Patrie séparé de l'amour du Souverain, ne touche point les François. En France on meurt pour la Patrie comme ailleurs, & plus qu'ailleurs ; mais ce n'est qu'en mourant pour le service du Prince. Il est le pere de la Patrie, du Peuple & de l'Etat. Ainsi toutes les Gasconades que débite Arétie à ce sujet, n'ont point été goûtées ; & ces deux beaux vers :

Ah ! mon pere, pourquoi n'avons-nous qu'une vie ?
Que ne peut-on cent fois mourir pour la Patrie !

N'ont attendri personne : je me suis même apperçû qu'ils ont excité de grands éclats de rire à toutes les représentations. D'ailleurs cette pensée n'est pas neuve : elle est souvent répétée dans les Œuvres Mystiques de Sainte Thérese, & dans la Vie de Marie d'Agréda ; c'est naturellement là sa place : pénétrées du désir du

martyre & de l'amour du Ciel, qui est la Patrie des Elus, ces saintes ames addressoient à Dieu à peu près les mêmes paroles. Seroit-ce dans cette source que l'Auteur les auroit puisées ?

Sur l'exposé que je viens de faire de la Tragédie de M. Marmontel, il m'est venu dans l'idée d'y joindre une petite Parodie. Le titre que je lui donne, c'est *Dénys le Pédant*. Le sujet, c'est un Maître d'Ecole, qui, par une sévérité outrée, cause une espêce de sédition parmi ses jeunes disciples. Les parens, comme de coûtume, prennent part à sa querelle, & le Marguillier du lieu fomente en secret cette révolte dont le but est de déposer le Maître d'Ecole de son emploi. Celui-ci en est averti, il cherche à mettre le Marguillier dans ses intérêts, & pour y réüssir, il lui demande sa fille en mariage. Mais la cabale prévaut, il n'obtient point la fille, & perd son emploi. Voilà le fond de la Piéce ; en voici l'intrigue.

Ariete fille de Marguillier aime *Denizot*, fils du Maître d'Ecole, & elle en est aimée de même. Ils s'étoient

promis mutuellement de s'épouser, & les parens avoient approuvé ce mariage. Mais le Maître d'Ecole change d'avis, & veut avoir pour femme, celle qui d'abord ne devoit être que sa bru. Il en parle au Marguillier, & le Marguillier aux deux Amans, qui l'un & l'autre se désespérent. De rage Denisot veut se faire Soldat, de dépit Ariete veut être Sœur Grise.

DENIZOT.

L'amour met mon ame en déroute.
Il fait boüillir mon sang, & je n'y vois plus goute.
Dans la rage où je suis; je n'examine rien;
Il n'est pere qui tienne; Ariete est mon bien...
Que dis-je? Est-ce bien moi qui parle de la sorte
Ah mon pere!... Il m'enleve Ariéte!... N'importe...
Ah! faisons-nous Soldat plûtôt de désespoir!
Mais demeurons du moins fidéle à mon devoir.

ARIETE.

Hélas! sans m'exposer, que ne puis-je te suivre!
Vois à quels mouvemens ton désespoir me livre!

Crois-tu que loin de toi, ſans conſolation,
Ariete pourroit vivre contente? Non.
Je ſoûtiendrois l'aſpect d'un pédant que j'abhorre?
D'un monſtre qui m'enleve un Amant que j'adore!
Et qui force ſon fils de s'aller engager!
Ah! je veux le punir, le traitre, & te venger.
Un grand cœur quelquefois peut faire une ſottiſe;
Si tu te fais Soldat, je me ferai Sœur Griſe.
Un Couvent ſecourable eſt prêt à m'obéïr;
Et la Guimpe du moins ne ſçauroit me trahir.

DENIZOT.

La guimpe!

ARIETE.

C'eſt l'appui qu'a choiſi ma prudence.

Cependant la réflexion vient au ſecours d'Ariete, & pour retenir ſon Amant dans le pays, elle tâche d'engager le Maître d'Ecole à remettre ſon emploi à ſon fils.

ARIETE.

Vous m'aimez donc, Denys ?

DENYS.

Ma mie, en doutez-vous ?

ARIETE.

Prouvez-le, & dès ce soir vous serez mon époux.

DENYS.

Qu'exigez-vous de moi ?

ARIETE.

De quiter votre Ecole :
Et je suis pour toûjours à vous, sur ma parole.

Ce n'est qu'à cette condition qu'elle consent à l'épouser. Voilà l'intrigue ; voici le dénoüement.

La Guerre est toûjours allumée entre le Maître d'Ecole & ses Disciples. Les Parens demandent qu'il soit déposé, & que son emploi soit donné à son fils. Le Marguillier sollicité par

Ariete, travaille à cette dépoſition; il gagne les Notables du Lieu; Denys eſt déclaré déchû de ſon emploi; ſon fils eſt nommé à ſa place, & en vertu d'une promeſſe par écrit que les deux Amans ſe ſont donnée mutuellement, le Maître d'Ecole eſt obligé de conſentir à leur mariage.

Ce dénouëment n'eſt-il pas plus heureux & plus naturel que celui de la Tragédie, où l'on fait mourir Arétie fort mal à propos. La mort du Tyran, dont elle avoit délivré la Patrie, ne ſuffiſoit-elle pas pour en aſſurer la liberté? Qu'étoit-il néceſſaire qu'elle partageât avec lui le breuvage funeſte? Mais l'Auteur qui, ſans doute, ne ſçavoit plus qu'en faire, étoit bien-aiſe de s'en débaraſſer. En effet, que ſeroit-elle devenuë? elle ne pouvoit plus épouſer le Prince après avoir empoiſonné le Tyran; au lieu qu'Ariete pouvoit toûjours ſe marier avec le fils du Maître d'Ecole.

Je terminerai cet extrait par celui d'une petite Piéce fort ingénieuſe, qui fut joüée à la Comédie Françoiſe ces années dernieres, intitulée: *Le Plaiſir.*

On ne trouve point ailleurs plus de finesse, plus d'esprit, plus de délicatesse : en voici le fond.

Le Plaisir paroît sur la scène. Un François veut le fixer à Paris, une Angloise veut l'attirer à Londres, une Italienne veut l'emmener dans son Pays. On lui dit pour l'engager, que la France est le centre du goût ; l'Angleterre le séjour des talens ; l'Italie, celui de la bonne Musique. Le François lui promet du sentiment ; l'Angloise, de la raison ; l'Italienne, de la folie. Le plaisir lui apprend qu'il est tout à la fois en Angleterre, en Italie & en France ; à Londres, moins gai, mais plus réfléchi ; à Paris, moins pensé, mais mieux senti ; à Rome, moins sage, mais plus aimable.

Je trouve dans cette petite Comédie beaucoup de rapport avec celle que M. de Boissy donna l'an passé aux Italiens : *Le retour de la Paix*. Comment deux Auteurs peuvent-ils si bien se rencontrer ? Car il n'est pas croyable que M. de Boissy se soit approprié les idées d'autrui, lui dont les Ouvrages sont capables de faire naître

aux autres de fort jolies idées. Quoiqu'il en ſoit, voici l'idée de ſa Piéce.

La Joye paroît ſur la ſcène ; les Comédiens Italiens veulent l'arrêter parmi eux ; les François veulent la conduire ſur leur Théâtre. On lui repréſente, pour la gagner, que la Comédie Italienne eſt le ſéjour des plaiſirs ; la Françoiſe celui de la décence. Les uns lui offrent de la Danſe, du Chant, des Farces, des Lazzis, des Décorations, des Feux d'artifices, des Machines. Les autres lui promettent des Piéces de Moliere, du bon comique, des Acteurs choiſis. La Joye leur dit qu'elle ſera tout à la fois ſur l'un & l'autre Théâtre ; enjouée, badine, ſollâtre aux Italiens ; aux François, grave, modeſte, décente.

Ces deux Comédies ont entre elles, comme on voit, une reſſemblance parfaite. Qu'on change la Joye en Plaiſir, (la métamorphoſe ne ſera que dans le nom.) Qu'on retranche le Rôle de l'Angloiſe, (ce ne ſera qu'une Actrice de moins.) Que Rome & Paris ſoient les deux Théâtres, & ces deux Piéces n'en feront plus qu'une.

Dans l'une & dans l'autre on fait l'éloge de la Musique de M. Rameau ; on blâme le comique de M. de la Chaussée. Là, on fait le caractère des trois differens Peuples qui veulent s'attacher le Plaisir ; ici on fait celui des deux Troupes differentes où la Joye doit se fixer. Enfin les traits en sont si semblables, qu'on peut dire que la Comédie du *Retour de la Paix* est le retour de la Comédie du *Plaisir*.

M. de Boissy, dans sa petite Piéce, nous donne l'idée la plus avantageuse de toutes celles qu'on jouë actuellement aux François. Il est vrai que ces Messieurs, autant qu'il leur est possible, ne se chargent plus que des Ouvrages qui peuvent faire honneur aux Auteurs, & contenter le Public. Mais on leur reproche de se rendre inaccessibles, & de dégoûter par des délais, des difficultés, des rebuts, les nouveaux éléves de Thalie & de Melpoméne, qui feroient peut-être un jour la gloire de notre Théâtre, s'ils trouvoient de la part des Acteurs, plus de facilité à se faire connoître du Public. Ces plaintes sont-elles bien fondées

dées ? Ne pourroit-on pas leur reprocher au contraire, d'avoir quelquefois trop d'égard & trop de déférence pour certaines recommandations puiſſantes, qui leur font recevoir de tems en tems de mauvaiſes Piéces dont ils ſentent eux-mêmes tout le foible, & dont ils pourroient annoncer la chûte au Parterre, en même tems qu'ils lui annoncent le ſujet. N'eſt-ce point avilir la dignité de notre Théâtre, que d'y repréſenter des Piéces de cette eſpêce ? Que diroit Corneille, que diroit Racine, que diroit Moliere, s'ils revenoient parmi nous, & qu'ils luſſent ſur nos affiches ? *Aujourdhui Lundi on donnera* MÉGARE, *&, demain le* CID. *Aujourdhui Mercredi on joüera* JEANNE D'ANGLETERRE, *& demain* ANDROMAQUE. *Aujourdhui Samedi on repréſentera* LA PERRUVIENNE, *& demain* LE MISANTROPE. Ne penſeroient-ils pas que la tête nous a tourné, & qu'il y a entre nous & nos Peres la même différence, qu'il y a entre-eux & les Auteurs de ces trois méchantes Piéces. Eh ! quoi, diroient-ils, les DUMENILS, les GAUSSINS,

les CLAIRONS, dont les organes divins ne devroient ſervir qu'à publier des Oracles, ſeront employés auſſi parmi vous à débiter des miſeres ? Semblables à ces voix de la Forêt de Dodone, aujourdhui elles annonceront les myſtères des Dieux, & demain les extravagances des Prêtreſſes.



ARTICLE III.

SEMIRAMIS.

Tragédie de M. de Voltaire.

IL en eſt des grands eſprits comme des grands cœurs. Ceux-ci ne trouvent rien qui ſoit au-deſſus de leur courage ; ceux-là ne voyent rien qui ſoit au-delà de leur portée. Les Grecs avoient tenté mille fois, mais inutilement, de ſe rendre maîtres de l'Aſie ; Alexandre entreprit après eux d'en faire la conquête, & il y réüſſit. Pluſieurs de nos Poëtes s'étoient vainement appliqués à faire un Poëme épique ; M. de Voltaire s'y eſt exercé comme eux, & il en eſt venu à bout. Le Chantre de Henri IV. eſt donc auſſi grand que le vainqueur de Darius. Eh ! faut-il avoir moins d'eſprit pour compoſer la Henriade, que de courage pour conquérir le monde entier ? Mais voici quelque choſe de plus glorieux encore, que d'avoir fait la conquête du monde & le Poëme de

Henri le grand : former le dessein de donner une nouvelle *Sémiramis* après M. Crébillon, quel courage ! L'exécuter avec succès ! Quel esprit ! Esprit, courage, voilà les deux parties qui forment le grand homme, & qui font aujourdhui la gloire de M. de Voltaire. Je commence.

Ninias, fils de *Ninus* & de Sémiramis, sous le nom d'*Arsace*, Général d'Armée, paroît dans la premiere scène. On ignoroit sa véritable naissance, & lui-même se croyoit le fils de *Phradate*, auquel Ninus en mourant l'avoit confié. La Reine qui l'avoit vû au Camp, avoit conçû de l'amour pour lui. C'étoit par ses ordres qu'il arrivoit à Babylone. Il y apportoit un dépôt que Phadrate, avant de mourir, lui avoit recommandé de remettre au Grand-Prêtre. Ce dépôt contenoit l'Epée, la Couronne, le Seau de Ninus, avec une Lettre cachetée qui devoit faire connoître les Auteurs de la mort du Roi, & la naissance d'Arsace. Ce Prince demande à être présenté à la Reine par le Grand-Prêtre, & il espére que pour

prix de ſes ſervices, elle lui permettra d'épouſer *Azéma*, Princeſſe du Sang Royal. Mais *Aſſur*, premier Prince du Sang, lui défend de prétendre à la main de cette Princeſſe, ſur laquelle il a lui-même des prétentions. Semiramis accablée de ſes remords, frappée de la mort de ſon mari qu'elle a fait empoiſonner autrefois, vient finir le premier Acte.

L'amour de Ninias & d'Azéma forme une partie du ſecond. Ces deux amans avoient été élevés dans le même déſert, & dès-lors ils s'étoient juré un amour inviolable. Aſſur voudroit inutilement être un obſtacle à leur tendreſſe. Ninias lui déclare qu'il le redoute peu, & qu'il ne craint rien d'un pareil Rival. Cependant Semiramis toûjours inquiéte, toûjours agitée, avoit fait conſulter l'Oracle d'Ammon : ſelon ſa réponſe, elle devoit allumer le flambeau de l'Hymen, & appaiſer par un ſacrifice dans le tombeau de Ninus, les Mânes de ce Prince.

Dans l'Acte ſuivant, pour obéïr à l'Oracle, Semiramis commande au

Grand-Prêtre de préparer le sacrifice. Elle fait assembler les Grands de sa Cour, leur apprend qu'elle doit se choisir un nouvel Epoux, & déclare qu'elle fixe son choix sur Arsace.

J'ai pû choisir, sans doute, entre les Souverains,
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires;
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangeres,
Et mes premiers Sujets sont plus grands à mes yeux,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
J'ai rangé sous vos loix vingt Peuples de l'aurore,
Qu'au siécle de Bélus on ignoroit encore:
Tout ce qu'il entreprit, je le sçûs achever.
Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
Il vous faut un Héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels Sujets, & si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,

Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai conſulté les loix, les Maîtres du tonnerre.
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la Terre;
Je fais le bien du Monde en nommant un Epoux.
Adorez le Héros qui va regner ſur vous.
Voyez revivre en lui les Princes de ma Race.
Ce Héros, cet Epoux, ce Monarque eſt Arzace.

Ici l'ombre de Ninus paroît, elle annonce à Ninias qu'il régnera dans Babylone, mais qu'il doit auparavant lui immoler une victime ſur ſon tombeau.

Le ſecret de la naiſſance d'Arzace ſe découvre au quatriéme acte. Le Grand-Prêtre l'avoit appris par la Lettre de Ninus. Pour prévenir un inceſte, il la communique à Ninias, & Semiramis elle-même y lit l'horreur de ſon crime.

Eh! bien, ne tarde plus, remplis ta deſtinée
Puni cette coupable & cette infortunée.
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux.

Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un pere ;
Reconnois-moi, mon fils, frappe & puni ta mere.

(*Se jettant à genoux.*)

Ah ! je fus sans pitié ; sois barbare à ton tour.
Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour.
Frappe. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à mes larmes !
O Ninias ! ô jour plein d'horreurs & de charmes ! ...
Avant de me donner la mort que tu me dois ;
De la nature encor laisse parler la voix.
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mere
Arrosent une main si fatale & si chere.

ARZACE.

Ah ! je suis votre fils, & ce n'est pas à vous,
Quoique vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, & l'amour le plus pure.

C'est

C'eſt un nouveau Sujet plus cher & plus ſoumis.
Le Ciel eſt appaiſé, puiſqu'il vous rend un fils.

Cependant l'ombre de Ninus avoit demandé un ſacrifice, l'Oracle l'avoit ordonné, & c'eſt, avec le mariage d'Azema, ce qui fait la matiere du cinquiéme Acte. Aſſur ſçait que c'eſt dans le tombeau de Ninus que ce ſacrifice doit ſe faire; il s'y rend en ſecret dans le deſſein d'y aſſaſſiner Ninias. Sémiramis en eſt avertie, elle court pour défendre ſon fils; Ninias y va lui-même pour y égorger Aſſur; mais dans la fureur qui le poſſede, il porte à ſa mere le coup mortel qu'il deſtinoit à ſon ennemi. Avant que de mourir, Sémiramis unit ſon fils avec Azéma, & Ninias prononce l'arrêt de mort contre le perfide Aſſur.

Voilà en abregé tout le plan de cette Tragédie, dont on a dit d'abord beaucoup de mal. Mais s'il en eſt de cette Piece comme du Cid, ſi l'on doit juger de ſa valeur par le grand nombre de Critiques qui en ont été

faites, elle peut aller de rang avec Œdipe, & avec Zaire. On feroit une Bibliothéque entiere de tout ce qu'on a dit. On a épuisé tous les différens genres d'écrire. La Prose, les Vers, les *Parodies*, les *Chansons*, les *Epigrammes*, les *Observations*, les *Jugemens*, les *Réflexions*, les *Remarques*, les *Lettres*, les *Parallelles*, tout a été employé, pour faire descendre *Sémiramis* & la renfermer avec Ninus dans le tombeau.

On ne peut nier néanmoins qu'il n'y ait dans cette Piéce des beautés frappantes & dignes de l'Auteur de la Henriade. Mais M. de Voltaire a tellement accoûtumé le Public à le regarder comme le premier de nos Poëtes, comme le plus grand homme de Lettres de notre siécle, qu'on ne lui pardonne pas bien des Ouvrages qui feroient honneur à ceux qui sont immédiatement après lui. Ce qui établiroit la réputation d'un autre flétrit la sienne. Il est si grand, si admirable dans presque tous ses Ecrits, qu'on souffre de ne le trouver ici qu'au-dessus du médiocre. Car il faut convenir

que parmi le grand nombre de fautes qu'on lui reproche dans cette Piéce, il y en a quelques-unes qui ſont, & qu'il a reconnu lui-même être dignes de cenſure. Voici celles qui m'ont le plus frappé.

Ninias n'eſt regardé à la Cour que comme un Général d'Armée; il ne ſe reconnoît point lui-même d'autre qualité : qu'eſt-ce donc qui lui donne le droit d'addreſſer à Aſſur, premier Prince du Sang, un diſcours ſi fier, j'oſe dire même, ſi inſolent ?

Inſtruit à reſpecter le Sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un Maître,
Je ſçais ce qu'on vous doit, ſur-tout en ces climats,
Et je m'en ſouviendrois, ſi vous n'en parliez pas.
L'Etat peut quelque jour être en votre puiſſance;
Le Ciel donne ſouvent des Rois dans ſa vengeance :
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,

Si vous comptez Arzace au rang de vos Sujets.
Je vous parois hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paroissez cent fois plus téméraire,
Vous qui sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour m'avoir fait trembler.

Quel est celui de nos Généraux qui osât parler de la sorte à un Prince du Sang, à un Régent du Royaume?

On est aussi surpris du peu d'empressement que témoigne le Grand-Prêtre à lire la Lettre de Ninus, & à la communiquer à Arzace, qui y est si singulierement intéressé. Pourquoi attendre au quatriéme Acte à découvrir un secret, qu'il étoit si important de sçavoir dès le premier?

On est encore étonné que ce Prêtre, qu'on nous dépeint comme un si honnête homme, conseille néanmoins de sang froid le meurtre & le parri-

cide ; qu'il abuſe de l'autorité de la Religion, pour enſanglanter le trône. Qu'auroient fait de plus ces Pontifes cruels & ambitieux, dont il eſt parlé dans la Henriade ?

Sémiramis, après plus de quinze ans de tranquillité dans le crime, s'aviſe enfin ſur ſes vieux jours de devenir dévote & ſcrupuleuſe. Ses inquiétudes & ſes remords ne lui laiſſent plus un inſtant de repos ; elle en parle à tous ceux qu'elle rencontre, elle entretient tout le monde de ſes peines de conſcience. L'ombre de Ninus eſt toûjours préſente à ſon eſprit ; & c'eſt pour la calmer qu'elle ſe diſpoſe à un nouvel Hymen. Plaiſante façon d'appaiſer un premier mari, que d'en épouſer un ſecond !

Cette ombre qui paroît ſur la ſcène, comme la Statuë du Commandeur dans le Feſtin de Pierre, n'a pas été approuvée de bien des gens. On a été d'autant plus ſurpris de la voir venir, qu'on n'a jamais ſoupçonné M. de Voltaire de croire aux Revenans.

Mais ce qu'on a le plus généralement condamné, c'eſt toute la con-

duite du cinquiéme Acte. On le regarde comme entierement inutile, & c'est le moindre défaut qu'on y trouve.

On ne pardonne pas non plus à l'Auteur la méprise de Ninias qui poignarde sa mere, croyant assassiner son ennemi. Sémiramis parle, elle crie, & Ninias ne reconnoît ni sa voix, ni ses cris. Assur entend tout ce bruit, puisqu'il est au tombeau, & Assur reste tranquille.

Trouverai-je donc toûjours à reprendre dans cette Piéce, & n'y a-t'il rien à loüer. Semblable à ces gens qui travaillent aux mines, si du moins j'en retirois de l'or. Mais n'en rapporter que des cailloux, de la terre ou du sable, n'est-ce pas montrer ou peu de goût, ou beaucoup de mauvaise foi ? Non; si lorsqu'on en a ôté le sable, les cailloux & la terre, on a soin d'avertir que tout ce qui reste est de l'or le plus pur. Et c'est-là justement ce que j'ai prétendu faire en rendant compte de cette Tragédie, qui est, sans contredit, la meilleure de toutes celles qu'on nous a données depuis Mérope. L'Auteur, toûjours attentif

à profiter des obſervations du Public, toûjours docile aux ſages conſeils de ſes amis, avant de la donner à l'Imprimeur, y a fait pluſieurs changemens qui en augmentent de beaucoup le mérite. Il n'avoit rien à changer dans la verſification, elle eſt parfaite. M. de Voltaire n'a encore rien perdu de cet éclat qui fait le caractère de ſa Poëſie, & qui le rend, ſinon le plus exact, du moins le plus brillant de nos Poëtes.

Mais tandis que par de nouveaux ſuccès, il méritoit à Paris de nouveaux applaudiſſemens, on faiſoit revivre en Hollande, ſous le titre de *Volteriana*, ou d'*Eloges amphigouriques*, une partie des anciennes injures que la haine, la vengeance & l'envie avoient autrefois débitées contre lui. Ce Livre eſt une collection mal digerée d'anecdotes ſouvent fauſſes, & toûjours douteuſes ; de piéces la plûpart mauvaiſes, & preſque toutes injurieuſes ; de Mémoires, de Factums, de Procedures de toute eſpèce. Son Procès avec le Sieur *Travenol*, ſes démêlés avec ſes Libraires, ſes différends

poëtiques, ſes diſputes littéraires, quelques Critiques de ſes Ouvrages forment la plus grande partie de ce gros volume. Le reſte renferme pluſieurs Piéces bien différentes les unes des autres. Il y en a qui ſont de M. de Voltaire, il y en a qu'on lui attribuë. On les rapproche toutes avec malignité, pour en faire mieux ſentir l'oppoſition. On joint à ſa Lettre au Pere Latour, une Ode contre S. Ignace; aux loüanges de la Societé, des invectives contre les Jéſuites; à l'éloge du P. Porée, celui de l'Evêque de Sénez; & la condamnation de Paſcal à celle de Molina. On oppoſe à la Lettre que lui écrit le Pape, une Satyre contre le S. Siége, & à ſa profeſſion de foi, une Epitre à Uranie. Par-tout la malignité du Compilateur ſe manifeſte par les traits les plus noirs. Peu lui importe que les Piéces qu'il cite, flétriſſent la réputation des perſonnes les plus reſpectables, pourvû qu'il vienne à bout de noircir celle de M. de Voltaire. On n'a pas oublié non plus ſes querelles avec le grand Rouſſeau, ni celles qu'il a eües avec l'Abbé Desfontaines. Le

tout y eſt placé ſans choix, ſans ordre, ſans goût; & cependant ce Recuëil a de la vogue. Mais de pareils Livres en manquerent-ils jamais. Attaquez dans un Etat certains Corps, dans la Littérature certains Auteurs, & à coup sûr vous vous ferez lire, ne fut-ce que de leurs ennemis, & le mérite en a toûjours; à ce titre, qui doit en avoir plus que M. de Voltaire? Il en a en France, il en a en Angleterre, il en a en Hollande, il en a même juſqu'à Petersbourg & à Berlin, parce que l'envie eſt de tous les païs. C'eſt elle qui a enfanté ce Libelle odieux, qui ne ſe ſoutient que par le nom de celui qu'il attaque; & qui ſeroit déja tombé dans l'oubli, ſi M. de Voltaire étoit auſſi mépriſable qu'on veut le faire paroître dans ce Recuëil. Mais on ne jugera bien de ce grand homme qu'après ſa mort; il ne paroîtra tel qu'il eſt, qu'aux yeux de la poſtérité, où le Chantre de Henri & l'Hiſtorien de Charles XII. ſera placé entre celui d'Alexandre & l'Auteur de l'Eneïde. Il eſt peu d'hommes à qui on rende dès cette vie les honneurs de l'immortalité! Ce n'eſt guére que par

la mort que nous commençons à devenir immortels. Semblables à ces Empereurs de Rome, qui ne devenoient des Dieux que lorsqu'ils cessoient d'être des hommes; & qui n'étoient placés dans le Ciel, qu'après qu'on les avoit portés en terre.

C'est ici le lieu de dire aussi un mot du *Catilina* de M. de Crebillon. L'histoire du Héros de cette Piéce est connuë, c'est elle en partie que l'Auteur a suivie dans la conduite de son Poëme. Je n'entrerai donc ici dans aucun détail; ce que je dirai seulement, c'est que M. Crebillon, pour faire son Heros trop grand, a fait ses autres Personnages trop petits. Ceux-ci sont des Pigmées, celui-là est un Colosse. Ici Catilina est plus fier, plus hardi; Ciceron plus foible, plus timide que dans Saluste; l'unique occasion où Ciceron ait montré du courage, c'est contre Catilina. L'unique Romain qui ait fait trembler Catilina, c'est Ciceron. Pourquoi donc ce Consul est-il ici plus tremblant qu'il ne l'étoit à la journée de Pharsale? Est-il permis de sacrifier ainsi la vérité de l'Histoire aux préjugés

communs? D'ailleurs Catilina montre ici plus d'emportement que de grandeur d'ame ; c'est un furieux qui ne parle que pour lâcher des sarcasmes injurieux contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans la République. Il entre au Sénat, comme Rousseau entroit dans les Caffés de Paris, avec un Couplet & une Epigramme toûjours prête contre chaque personne de l'assemblée. Il a un poignard, mais c'est contre lui seul qu'il le réserve pour la fin de la Piéce. Ce dénouëment est si commun, & Catilina si méchant, que cette catastrophe n'excite ni la piété, ni la terreur. On ne plaint point un scélerat, & l'on est fait à ce genre de mort.

Les invectives de Fulvie contre les Ministres des Autels, me paroissent encore ici bien déplacées ; on voit que c'est à nos Prêtres qu'elle en veut, plûtôt qu'à ceux de Rome, auxquels de pareilles injures ne peuvent convenir: puisque le Sacerdoce n'y étoit pas, comme parmi nous, un état distingué du reste des Citoyens. On servoit indifféremment la République à l'Armée, au Temple, au Sénat; & César

n'a-t'il pas été successivement Consul, Général & Pontife ?

Mais malgré quelques défauts qu'on peut reprendre dans cette Piéce, il faut convenir qu'elle a bien dequoi justifier M. Crebillon des reproches qu'on lui a fait tant de fois. Il n'y a que l'Auteur d'Electre, qui à l'âge de soixante & douze ans puisse nous donner encore une aussi belle Tragédie. En un mot, on trouve dans *Catilina* un Grand Homme qui finit, comme quelques-uns ont crû voir dans *Denys le Tyran*, un Grand Homme qui commence. Il n'y a que M. de Voltaire qui soit dans le bon âge.

La Tragédie de Catilina & celle de Sémiramis, ont donné lieu à une *Vie de Semiramis* & à une *Histoire de Catilina*. A Paris, lorsqu'un criminel expire sur l'échaffaut, on publie dans chaque ruë des rélations de son crime, de son jugement & de sa mort. On venoit de faire mourir Sémiramis & Catilina sur notre Théâtre, on a crû apparemment qu'il étoit à propos aussi de faire connoître pourquoi, quand & comment ils avoient perdu

la vie. Ces deux Ouvrages furent preſque reçûs favorablement, quoique le titre ſeul faſſe tout le mérite de l'un & de l'autre. Mais on prenoit tant d'intérêt aux deux Tragédies, qu'on vouloit lire tout ce qui y avoit rapport. Ce qui ſe nommoit Catilina ou Sémiramis, étoit bien accueilli. Ces noms reſpectables donnoient un air de conſidération à tout ce qui en étoit décoré. On reſpecte les Grands juſques dans leur livrée; on honnora Sémiramis & Catilina, juſques dans ces deux Hiſtoires.

Le reſte de cette feüille ne ſuffit pas pour contenir tout l'extrait de l'*Eſprit des Loix*; je le réſerve pour la feüille prochaine.



ARTICLE IV.

ODE AUX MANES DE M. LE MARQUIS DE ROSEN.

Par M. Marin.

LA Poësie, dans son origine, n'étoit destinée qu'à chanter les loüanges des Dieux, & à célébrer la gloire des Héros. Les hommes sans doute n'étoient touchés alors que des actions vertueuses, & ce n'étoient que pour elles qu'ils employoient cet Art divin. On aimoit à entendre louër les Grands Hommes, & ces éloges Poëtiques n'excitoient encore ni la jalousie ni l'ennui. Mais hélas! que les tems sont changés! Le langage des Dieux est devenu aussi celui du libertinage. Que dis-je? c'est principalement pour rendre le vice aimable, que la Poësie réserve actuellement ses plus brillantes couleurs. La vertu, les actions éclatantes, la gloire des Hommes Illustres sont autant de sujets sur lesquels elle n'ose presque plus s'exercer; & un

ouvrage qui n'a d'autre objet que d'honorer le mérite, trouve aujourdhui moins de Lecteurs, que s'il s'attachoit à décrier la vertu. Au milieu de cette dépravation générale de nos mœurs, peut-on se flatter qu'il y ait encore des éloges qu'on puisse lire avec plaisir ? Oüi : mais il faut pour cela que ce soit la vérité qui les dispense, & que l'esprit, la délicatesse, les sentimens les accompagnent ; que celui qui les reçoit ait toutes les vertus d'un Héros ; celui qui les donne, toutes les qualités d'un bon Poëte. Ce sont ces deux raisons qui m'engagent à annoncer au Public cette belle Ode, qu'on peut regarder comme un monument de reconnoissance élevé à la gloire du Marquis de Rosen, Lieutenant Géneral des Armées du Roi.

Cet Ouvrage fait encore plus l'éloge du cœur du Poëte, que de son esprit. On y reconnoit une ame sensible qui ranime ses talens, pour payer à la mémoire de son bienfaiteur le tribut de loüanges qu'il mérite. Touché de la perte qu'il vient de faire, l'Auteur employe le langage le plus tendre & le plus animé de la Poësie, pour

exprimer ses regrets. Ils lui sont communs avec tous ceux qui ont connu M. le Marquis de Rosen, & qui sçavent que ce Seigneur étoit encore plus recommandable par son mérite personnel, que par son rang & sa naissance. Une justice exacte, une probité scrupuleuse, un zéle ardent pour le service de son Prince, une valeur assurée, une connoissance étenduë de l'Art Militaire, un goût decidé pour les beaux Arts, & surtout une observation édifiante des devoirs de sa Religion, furent les vertus par lesquelles il se distingua principalement. Quel champ fécond pour la Poësie! Mais qu'on se souvienne que c'est ici un ouvrage de sentiment.

L'Auteur se suppose dans un Temple où l'a conduit sa douleur. Le premier objet qui s'offre à sa vûë, c'est un Tombeau.

Du pouvoir de la mort images trop funestes,
Marbres, qu'à nos ayeux éleverent nos mains,
Envain vous étalez encore quelques restes
De l'orguëil des humains.

Monumens d'une gloire à mes yeux éclipsée,
Je

Je ne puis contempler en vous que mes malheurs.
Hélas ! vous retracés à ma triſte penſée
Le ſujet de mes pleurs.

Ces deux premieres ſtrophes préviennent déja beaucoup en faveur de tout l'ouvrage. Il en renferme pluſieurs autres qui ne leur cédent en rien. Je voudrois pouvoir les rapporter toutes ici ; mais les bornes ordinaires de ces feüilles ne me le permettent pas. Je me contenterai donc d'en prendre quelques-unes de côté & d'autre, ſur leſquelles je ferai mes remarques, & c'eſt par-là que je terminerai cette feüille.

Roſen n'eſt plus, ô ciel ! & les parques cruelles
Ont porté contre lui leurs funeſtes arrêts :
Mes yeux ont vû changer ſes palmes immortelles
En funébres cyprès.

Rouſſeau avoit dit : *Rome vit changer ſes cyprès en lauriers.* Mais com-

bien d'autres avant lui avoient dit la même choſe. C'eſt-là une penſée qui appartient à tout le monde. Elle eſt de droit public, & chacun peut l'employer ſans qu'on l'accuſe de plagiat.

Guerriers, qu'au champ de Mats conduiſoit ſa
vaillance,
Il n'appartient qu'à vous d'annoncer ſes exploits :
Parlez, c'eſt un tribut que la reconnoiſſance
Impoſe à votre voix.

Impoſer un tribut à la voix, cette métaphore me paroît un peu hazardée. C'eſt comme ſi on diſoit que nos Acteurs chantans à l'Opéra impoſent un tribut à leur voix, pour dire qu'ils ſont obligés de chanter. Cette façon de parler ſeroit au moins regardée comme précieuſe.

M. Marin remarque dans une Note qui accompagne cette cinquiéme ſtrophe, que " peu de Colonels ont été „ autant aimés, eſtimés & regrettés „ des Officiers & des Soldats, que M. „ le Marquis de Roſen. Il ajoûte que „ le Prince Louis de Wirtemberg, à

„ qui le Roi a donné ce Regiment,
„ étoit seul capable d'adoucir leurs re-
„ grets; & que la valeur de ce jeune
„ Prince contribuëra un jour à la gloi-
„ re de la Nation Françoise qui l'a
„ adopté, & dont il fait déja les dé-
„ lices.

Toute la France souscrira sans doute à cet éloge. Depuis le peu de tems que ce Prince y fait son séjour, elle a déja vû briller en lui toutes les qualités qui peuvent fonder des espérances si flatteuses pour nous, & pour lui-même si glorieuses. Le Poëte continuë.

Eh! quoi? tant de *grandeur* n'est plus qu'un peu de cendre!
Mortels, tel est le sort des *grandeurs* d'ici bas,
Le mérite, le rang, rien ne peut nous deffendre
Des horreurs du trépas.

Qu'êtes-vous devenus, Héros imaginaires,
Par le crime élevés, par la Mort abbatus?
Ainsi que les éclairs, vos *grandeurs* passageres
Brillent & ne sont plus.

Le tems a renversé ces coupables idoles,
Que la crainte adoroit & qu'encensoit l'erreur ;
Et déja votre nom, divinités frivoles,
N'est qu'un objet d'horreur.

Le Poëte oppose ensuite la gloire de son Héros, à cet éclat passager, & il fait voir en très-beaux vers, que les vertus de M. le Marquis de Rosen vivront long-tems après lui dans la mémoire des hommes, & il ajoûte qu'il conservera lui-même éternellement le souvenir de ses bienfaits.

Mais à quoi sert l'encens que ma douleur te donne ?
Il faut à ton mérite un hommage plus beau.
Joüis de ces regrets, qui descendus du thrône
Honorent ton tombeau.

Les pleurs d'une épouse chérie, les larmes d'une mere tendre, sont encore des témoignages sensibles dont l'Auteur se sert pour faire éclater les qualités du cœur de son Héros.

Vois ton illuſtre Epouſe aux pleurs abandonnée,
Son amour à ton ſort avoit uni le ſien,
Eh quoi ! les Dieux n'ont point d'un ſi doux
hymenée
Reſpecté le lien ?

Au-delà du trépas elle voudroit te ſuivre;
Mais puiſque le deſtin ſe refuſe à ſes vœux,
Elle demande au Ciel de te faire revivre
En des fils généreux.

M. le Marquis de Roſen a laiſſé deux enfans en mourant ; Octave Auguſtin de Roſen, Marquis de Bolleviller &c. Meſtre de Camp de Cavalerie, actuellement au College de Louis le Grand, & Antoine-François de Roſen, Baron de Saint Remi &c. qui eſt encore fort jeune.

Le Poëte après avoir retracé la douleur d'une mere déſolée, qui ne peut ſe conſoler que dans ſa vertu de la perte d'un mari qu'elle aimoit ſi tendrement continuë ainſi :

Roſen, ta ſeule image a pour elle des charmes

Qui calment ſa triſteſſe & l'augmentent encor.
La veuve de Priam répandit moins de larmes
Sur la cendre d'Hector.

M. Marin finit par cette ſtrophe pleine de ſentiment & de tendreſſe.

Sois ſenſible aux regrets de mon ame attendrie.
Je viens ſur ton tombeau ſemer de triſtes fleurs:
Reçois du haut des Cieux, Ombre *auguſte* & chérie,
Mon encens & mes pleurs.

Quelle ſatisfaction pour l'illuſtre Maiſon de Roſen, de voir préſider à l'éducation du jeune Marquis, qui en eſt le Chef, un homme ſi capable de lui inſpirer des ſentimens dignes de ſa naiſſance & des vertus de ſes ancêtres.. Il faut les avoir dans le cœur ſoi-même, ces ſentimens élevés, pour les exprimer avec des couleurs ſi vives & ſi naturelles; & M. Marin les établira d'autant plus aiſément dans le cœur de ſon jeune éléve, qu'on apperçoit déja dans celui-ci, un généreux empreſſement à ſuivre les routes

glorieuses de ses peres. Dans cette Maison célébre, où toute la Noblesse de France la plus distinguée se fait gloire d'avoir été élevée, dans ce Lycée fameux, où

Les doctes Arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux ;

dans cette Ecole enfin, des sciences, des bonnes mœurs & de la vertu, le jeune Marquis de Rosen peut être proposé aujourdhui comme l'exemple des jeunes gens de son âge, comme il sera dans la suite le digne imitateur des Héros de sa race.

J'ai saisi avec plaisir l'occasion qui s'est présentée de rendre hommage à cette illustre famille, qui fait la gloire & l'ornement d'une Province où j'ai pris naissance ; le nom des Rosens inspire dans toute l'Alsace une sorte de vénération, que leurs vertus & leurs bienfaits leur ont justement méritée. Il n'est personne dans tout ce Pays-là, qui ne soit pénetré pour cette Maison des sentimens d'admiration, d'amour, & de reconnoissance que l'Auteur a si bien exprimés dans ses vers

M. Marin n'a fait que répéter ici ce qu'il avoit entendu dire mille fois ; & si cette Ode est l'interpréte fidele des mouvemens de son cœur, on doit la regarder aussi comme l'écho de toute une Province, où l'on ne cesse de publier la gloire, les vertus & les bienfaits de la Maison de Rosen.

M. Dourxigné déja connu par plusieurs petites Piéces de Poësies d'un fort bon goût, vient encore de nous donner en Vers l'Histoire de Cephale & de Procris. Le seul défaut que j'y trouve, c'est qu'elle est trop courte.

OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE V.

L'Esprit des Loix.

Par M. le Président de Montesquieux

QUE signifie ce titre, *l'Esprit des Loix* dans le sens de l'Auteur? Je n'ai encore trouvé personne qui ait sçû me le dire. M. de Montesquieux appelle les Loix, *des rapports nécessaires, qui dérivent de la nature des choses*. L'Esprit des Loix est donc l'esprit de ces rapports, c'est-à-dire, l'esprit de l'esprit. Cela est-il bien clair? Cela donne-t'il une idée nette de l'ouvrage? On dit communément l'esprit d'un état, l'esprit d'un corps, l'esprit d'un gouvernement, d'une re-

ligion ; & l'on entend par-là le principe qui y fait agir, les vûës qu'on s'y propose, le but auquel on vise. On dit encore l'esprit d'un Arrêt, d'un Réglement, d'une Ordonnance, gour signifier leur vrai sens, ou les motifs qui y ont donné lieu. Il semble donc que par *Esprit des Loix* on devroit entendre aussi l'intention qu'ont euë les Législateurs qui les ont établies, & les raisons qui les ont fait recevoir. C'est proprement là ce que paroît annoncer d'abord le titre de ce Livre ; mais ce n'est pas tout-à-fait ce que l'ouvrage contient, ni ce que l'Auteur lui-même a entendu. C'est plûtôt ici un ordre de réflexions sur la constitution des états, sur leur nature, leurs principes, leurs mœurs, leur climat, leur étenduë, leur puissance : sur les causes de leur établissement, de leur progrès, de leur conservation, de leur décadence, de leur ruine. On y parle en particulier de chaque sorte de gouvernement, de ce qui en forme l'esprit & le caractère ; des récompenses qu'on y propose, des peines qu'on y décerne, des vertus qu'on y pratique, des fautes qu'on

y commet, de l'éducation qu'on y donne, du luxe qui y régne, de la monnoye qui y a cours, de la religion qu'on y profeſſe. On y compare le commerce d'un peuple avec celui d'un autre; celui des anciens avec celui d'aujourdhui; celui d'Europe avec celui des trois autres parties du monde. On y examine quelles religions conviennent mieux à certains climats, à certains gouvernemens. Voilà ce que l'Auteur appelle *l'Eſprit des Loix*, & ce que je nommerois plus volontiers l'ame du monde, ou le tableau moral de l'univers. Les Loix n'y entrent que parce que chaque choſe a beſoin de régle pour être ce qu'elle eſt.

Bien des gens regardent ce Livre comme le meilleur qui ait paru depuis long-tems: je crois que c'eſt le plus curieux, le plus étendu, le plus intéreſſant; mais ce n'eſt pas le mieux fait. Le plus curieux: puiſqu'il a pour objet les Loix, les Coûtumes & les divers uſages de tous les peuples de la terre. Le plus étendu: puiſqu'il embraſſe toutes les inſtitutions qui ſont reçûës parmi les hommes. Le

plus intéressant : puisque l'Auteur examine les pratiques qui conviennent le plus à chaque société ; qu'il en cherche l'origine ; qu'il en découvre les causes physiques & morales ; qu'il en distingue celles qui ont un décret de bonté par elles-mêmes, & celles qui n'en ont aucun. L'idée, comme on voit, en est admirable, & l'on y trouve d'ailleurs une infinité de grands traits, d'images frappantes, de pensées neuves, de réflexions profondes qui prouvent bien certainement que l'Auteur est un grand homme, mais qui ne suffisent pas tout-à-fait pour faire un bon ouvrage. On souhaiteroit qu'il y eût plus de choix dans les matieres, de méthode dans la distribution, de netteté dans le style, de clarté dans les pensées, de justesse dans le raisonnement : moins de liberté, de paradoxes, de longueurs même dans bien des endroits. Enfin l'Auteur a imaginé un très-bon Livre qu'il a mal exécuté. Entrons dans le détail, & tâchons de mettre dans cet Extrait, un peu plus d'ordre qu'il n'y en a dans tout le Livre.

Pour proceder avec méthode à l'e-

xamen de cet ouvrage, je me garderai bien de m'engager dans la route que l'Auteur a ſuivie ; c'eſt un labirinthe d'où je ne ſortirois jamais. Son Livre eſt diviſé en cinq cens quatre-vingt-treize Chapitres, qui ne ſervent qu'à y répandre la confuſion, & à jetter de l'embarras dans l'eſprit des Lecteurs. Je réduirai à quatre articles, ou plûtôt je réünirai ſous quatre points de vûë différens les diverſes matieres qui ſont renfermées dans ces deux volumes. Je parlerai d'abord de ce qui regarde la Religion ; en ſecond lieu, de ce qui a rapport à la morale ; troiſiémement, de la politique ; & je finirai par ce qui concerne la Juriſprudence.

M. de Monteſquieux, qui ne ſe donne point pour Théologien, ne parle ici de la Religion que comme Philoſophe. Ce n'eſt que comme Philoſophe non plus que j'examinerai ſes principes ; & ſi j'en trouve quelques-uns qui me paroiſſent contraires aux idées de la raiſon, je ne me ſervirai que de ces mêmes idées pour les combattre.

L'Auteur envisage d'abord dans les diverses Religions, ce qui peut conduire les hommes au bonheur de cette vie. Il considere ensuite les rapports qu'elles ont avec les différentes sortes de gouvernement. Il examine enfin quels sont les climats qui leur conviennent davantage.

Bayle a prétendu qu'il étoit plus dangereux de n'avoir point de Religion, que d'en avoir une mauvaise. M. de Montesquieux renverse entierement ce principe, & il fait voir que toute Religion, quelle qu'elle soit, est toûjours un frein qui contient dans le devoir la plûpart de ceux qui la professent. " Un Prince qui aime la „ Religion & qui la craint, est un „ lion qui cede à la main qui le flâ„ te, ou à la voix qui l'appaise. Ce„ lui qui craint la Religion & qui la „ hait, est comme les bêtes sauva„ ges, qui mordent la chaîne qui „ les empêche de se jetter sur ceux „ qui passent. Celui qui n'a point „ du tout de Religion, est cet ani„ mal terrible qui ne sent sa liberté „ que lorsqu'il déchire & qu'il dé„ vore.

Mais ce n'est pas seulement en ce qui concerne l'utilité d'une Religion, que l'Auteur de *l'Esprit des Loix* combat l'opinion de Bayle. Il le réfute encore en parlant de l'espèce de gouvernement qui convient mieux à la Religion Chrétienne. Bayle avoit osé avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient jamais un état qui pût subsister ; & il alleguoit pour cela l'ordre de l'Evangile, de présenter l'autre jouë quand on reçoit un soufflet, de quitter le monde, de se retirer dans les déserts, &c. " Il est ,, étonnant, dit l'Auteur, que ce ,, grand homme n'ait pas sçû distin- ,, guer les préceptes de l'Evangile ,, d'avec ses conseils. Lorsque le Lé- ,, gislateur, au lieu de donner des ,, loix a donné des conseils, c'est ,, qu'il a vû que ses conseils, s'ils ,, étoient ordonnés comme des loix, ,, seroient contraires à l'esprit de ses ,, loix.

Je dois faire remarquer en passant, & pour donner toûjours une idée plus parfaite de cet ouvrage, que l'on y trouve une infinité de pensées qu'on ne s'est pas donné la peine de rendre

plus claires & plus intelligibles que cette derniere. M. de Montesquieux compte un peu trop sur l'intelligence de ses Lecteurs. Il faut qu'on le devine, & la plûpart ne sont point en état de le faire. On sçait bien vraiment, qu'il n'est pas difficile à un homme d'esprit de dire des choses ingénieuses; mais de les dire de façon, que ceux mêmes qui n'ont pas beaucoup d'esprit, les entendent & les goûtent, cela demande plus de peine & de travail que l'Auteur n'en a employé. Avançons.

Deux Religions partagent presque aujourdhui le monde entier; la Chrétienne & la Mahometane. La premiere a un caractère de douceur qui en éloigne le gouvernement despotique. La seconde, qui ne parle que de glaive, s'accorde parfaitemenr avec le pouvoir arbitraire.

La Religion Chrétienne est divisée en plusieurs partis: les principaux sont les Catholiques & les Protestans. Les Catholiques, dit M. de Montesquieux, s'accommodent mieux de l'état monarchique; le gouvernement républicain convient davantage à la Reli-

gion Proteſtante. Mais je demande, ſur quoi tout cela eſt-il fondé ? Et ne pourroit-on pas également ſoutenir l'opinion contraire ? Car enfin, quelles ſont les preuves que l'Auteur apporte pour établir ſon ſentiment ? C'eſt, dit-il, que les peuples du Nord ſe ſont faits Ptoteſtans, que ceux du Midi ſont reſtés Catholiques, & que Calvin a eu pour lui la République des Suiſſes. Quelles raiſons ! Si Luther eût débité ſes erreurs en Italie, ou en Eſpagne, & que l'Inquiſition n'y eût pas été établie ; l'Eſpagne & l'Italie ſeroient peut-être Proteſtantes aujourdhui, comme la Saxe & le Brandebourg. Calvin s'eſt refugié en Suiſſe, & il y a enſeigné ſa doctrine. La Suiſſe eſt devenuë Calviniſte, cela eſt tout ſimple ; & la même choſe eût fort bien pû arriver, quand même les Cantons euſſent formé un Etat Monarchique. Pourquoi non ? La Suéde, le Dannemark, l'Angleterre, les Electorats de Saxe, de Brandebourg, d'Hanovre formoient-ils des Républiques, lorſqu'ils ont embraſſé les nouvelles opinions ? Et depuis qu'ils ſont devenus Proteſtans, ont-ils

cessé d'être gouvernés par des Souverains ? D'ailleurs, les Républiques de Pologne, de Venise, de Genes, de Lucques, de Saint Marin, de Raguse ne se sont-elles pas toûjours parfaitement accommodées de la Religion Catholique ? Aucune d'elles a-t'elle jamais crû qu'il lui convînt mieux de se faire protestante à raison de la forme de son gouvernement ? En vérité, est-il bien étonnant que parmi les sept ou huit Républiques que nous avons en Europe, il n'y en ait que deux ou trois qui ayent adheré aux sentimens de Luther & de Calvin, tandis qu'elles avoient toutes un si grand intérêt à les suivre ! Plus étonnant encore, que parce que ces deux ou trois les ont suivis, on vienne nous dire que la Religion Protestante est celle qui convient le mieux à toutes les Républiques. C'est-là cependant le raisonnement de M. de Montesquieux, qui sans doute auroit pû apporter une meilleure raison pour prouver son sentiment. Car il n'est pas douteux qu'un peuple libre & accoûtumé à l'indépendance, comme sont les Républi-

cains, ne s'accommode toûjours mieux de la Religion qui le gêne le moins; & que par cette raiſon il doit, humainement parlant, préferer la Proteſtante à la Catholique. Mais d'un autre côté on tireroit contre l'Auteur une conſéquence tout-à-fait oppoſée à un de ſes principes. Car s'il eſt vrai que la Religion la plus commode eſt celle qui s'accorde le mieux avec le gouvernement le plus libre, il faudra qu'il convienne néceſſairement que l'état le plus deſpotique doit être auſſi le plus diſpoſé à recevoir la Religion la plus gênante, la plus contraire à nos plaiſirs, la moins conforme à nos goûts, à nos penchans, à nos inclinations: en un mot la Religion Chrétienne. Cette conſéquence, comme l'on voit, combat directement ce principe qu'il a avancé plus haut, ſçavoir *que le gouvernement modéré convient mieux à la Religion Chrétienne, & le gouvernement deſpotique à la Mahometane.* Mais continuons; & pour faire ſentir d'autres contradictions de l'Auteur, voyons avec lui les rapports qu'ont ces mêmes Religions avec les differens climats.

Si je prenois ici la qualité de Théologien, je dirois à M. de Montesquieux, que la Religion Chrétienne doit être celle de tous les hommes, de tous les climats, de tous les païs. Que Jesus-Christ, en ordonnant à ses Apôtres d'aller annoncer son Evangile, ne leur a point dit : Vous n'irez qu'en France, qu'en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Portugal, & en Espagne, parce qu'il n'y a que ces païs-là où il ne fasse ni trop chaud ni trop froid pour être Chrétien. Mais il leur a dit : Allez, & parcourez toute la terre ; *ite in mundum universum.* Prêchez à tous les peuples du monde la loi que vous possedez. Annoncez-la aux Nations qui habitent sur la Zône Torride, & à celles qui sont les plus voisines des pôles. Les unes & les autres sont également intéressées à me connoître, & quelle que soit la température de l'air qu'elles respirent, dites-leur qu'il n'y a point de salut pour elles, si elles refusent de vous reconnoître pour mes Ministres, & moi pour leur Dieu. Tel est le raisonnement dont je me servirois, s'il m'étoit permis d'em-

ployer contre un Philoſophe les armes que la Religion me fournit. Mais ce n'eſt qu'à la Philoſophie que je veux avoir recours, c'eſt-à-dire, à la raiſon : elle ne ſera peut-être pas plus favorable aux principes de l'Auteur, que la Religion même. Voici d'abord quelques propoſitions que je tire mot à mot de ſon Livre.

„ La Religion des Eſpagnols étoit „ bonne pour leur païs, & celle du „ Mexique pour le ſien.

„ *L'ancienne Religion* s'accorde avec „ le climat, & ſouvent *la nouvelle* s'y „ refuſe.

„ Il ſemble, humainement parlant, que ce ſoit le climat qui a „ preſcrit des bornes à la Religion „ Chrétienne & à la Religion Mahometane.

Je ne dirai rien de la premiere de ces trois propoſitions : peut-être ne trouverois-je pas dans la Philoſophie toute ſeule, aſſez de raiſons pour la combattre. Je ſens bien que la Théologie m'en fourniroit de bonnes & en fort grand nombre ; mais j'ai promis de n'être ici que Philoſophe ; c'eſt pourquoi, paſſons aux deux au-

tres qui me paroiſſent auſſi contraires aux idées de la raiſon, que la premiere eſt oppoſée aux principes de la foi.

J'y remarque d'abord une contradiction viſible; & c'eſt-là un défaut dans lequel l'Auteur tombe aſſez ſouvent. Car qu'on lui demande quelle étoit en Aſie *l'ancienne Religion*, lorſque celle de Mahomet y prit naiſſance? Il faudra bien qu'il convienne néceſſairement que c'étoit la Religion Chrétienne. Donc, ſelon ſes principes, c'étoit à elle, comme étant la plus *ancienne*, à *s'accorder avec le climat*, plûtôt qu'à la Mahometane. Cependant tout le contraire eſt arrivé, & la Religion Chrétienne, malgré ſon *ancienneté*, faute de pouvoir s'accorder avec le climat, a été obligée de céder ſa place à l'autre. Voilà donc le climat qui ſe déclare préſentement pour la *nouvelle* Religion au préjudice de *l'ancienne*, lui qui devoit, il n'y a qu'un moment, préferer toûjours l'ancienne à la nouvelle.

Outre cette contradiction, qui me ſeroit bien ſenſible, je découvre encore dans la troiſiéme propoſition que

je viens de rapporter, un défaut de raiſonnement qui étonne. L'Auteur prétend que c'eſt le climat qui a preſcrit des bornes à la Religion Chrétienne & à la Religion Mahometane ; qu'il n'y a que les païs que ces deux Religions occupent actuellement, qui leur conviennent à l'une & à l'autre, & que par-tout ailleurs elles ne pourroient pas ſubſiſter longtems. Eſt-il poſſible que l'Auteur ait ignoré l'Hiſtoire des ſix premiers ſiécles de l'Egliſe ? Il faut bien le croire, ſans doute, puiſque s'il en avoit eu la plus légere connoiſſance, il auroit vû que jamais la Religion Chrétienne n'a été plus floriſſante, que dans le tems qu'elle habitoit les plus belles Provinces de l'Aſie. En effet, où a-t'elle paru avec plus d'éclat ? Où a-t'elle produit des fruits plus excellens, que dans ces mêmes climats, avec leſquels cependant on veut nous faire acroire qu'elle ne ſçauroit s'accorder ? Ils s'en ſont bien accommodés pendant plus de ſix cens ans, pourquoi donc ne s'en accommoderoient-ils pas encore aujourdhui ? D'ailleurs, eſt-il un païs dans le mon-

de qui convienne mieux à la Religion Chrétienne, que celui où elle a pris naissance? l'air qu'elle y respire lui est naturel; & si le climat lui a été favorable dans le tems qu'elle étoit encore foible, & qu'elle pouvoit à peine se soutenir; pourquoi lui seroit-il devenu contraire, lorsqu'elle y fut plus solidement établie? Ah! c'est qu'auparavant le partage des terres n'avoit pas été fait; le climat ne lui avoit point encore assigné ses limites.

Mais rien n'est plus bizarre, rien n'est plus inconstant que le climat; celui du Jourdain voulut essayer de toutes les Religions. D'abord il favorisa l'Idolâtrie, ensuite il protegea la Loi de Moïse, après quoi il s'accorda avec la Religion Chrétienne, & aujourdhui il s'accommode mieux de celle de Mahomet. N'importe, malgré toutes ces variations, on veut le faire servir de régle à la chose du monde qui doit le moins varier.

En Norvége le climat est froid, on y est vêtu de peau. Chez nous, où il est temperé, on est habillé de soye ou de laine. Aux Indes il fait plus chaud

chaud, on y porte des habits de toile ou de coton. Dans les endroits où la chaleur est excessive, on n'en porte point du tout. On veut qu'il en soit de même de la Religion, qu'on en change selon les climats, peut-être aussi selon les saisons. On dira bientôt la Religion d'hyver, la Religion d'été; c'est-à-dire, plus de Religion.

Je reprens le Livre de M. de Montesquieux, & voici ce que j'y trouve encore.

1°. ,, La Religion Chrétienne veut ,, que chaque peuple ait les meilleu- ,, res Loix politiques, & les meilleu- ,, res Loix civiles.

2°. ,, Lorsque l'Etat est satisfait ,, d'une Religion déja établie, ce sera ,, une très-bonne Loi civile de ne ,, point y souffrir l'établissement d'u- ,, ne autre.

De ces deux propositions je forme un raisonnement tout simple: le voici. La Religion Chrétienne veut que chaque peuple ait les meilleures Loix civiles: Or est-il, que c'est une très-bonne Loi civile de ne pas souffrir à Constantinople d'autre Religion que

celle de Mahomet : donc pour obéïr à la Religion Chrétienne, il faut être Mahometan à Constantinople. Il n'y a point là-dedans de Théologie ; c'est de la Logique toute pure. Si cette conséquence est ridicule, & que le sillogisme cependant soit en forme, il faut nécessairement que le vice se trouve dans l'une des prémices : & ces prémices, comme on vient de le voir, je les ai tirées de *l'Esprit des Loix*.

Rapprochons présentement de cette conséquence une autre proposition que je trouve encore dans cet Ouvrage, & nous y découvrirons aussi une contradiction manifeste.

,, Sur le caractère de la Religion ,, Chrétienne, & celui de la Maho- ,, metane, dit M. de Montesquieux, ,, l'on doit, *sans autre examen*, embras- ,, ser l'une & rejetter l'autre.

Voilà donc qu'on veut actuellement que l'on rejette la Religion de Mahomet, & il n'y a qu'un moment qu'on nous disoit qu'il étoit très-bon de la conserver. Mais ce n'est pas encore-là, sans doute, le dernier mot de l'Auteur ; suivons-le, & je suis persuadé qu'il se ravisera. Justement,

voici qu'il change déja de sentiment. „ Quand on est maître de recevoir „ dans un Etat une nouvelle Reli- „ gion, ou de ne la pas recevoir; il „ ne faut pas l'y établir. „ On ne doit donc plus par conséquent, sur le caractère de la Religion Chrétienne, l'embrasser sans autre examen, puisqu'il y a des occasions, où, malgré son caractère, il ne faut pas la recevoir si on en est le maître. Comment l'Auteur peut-il varier ainsi à chaque pas? Et quel fond peut-on faire sur une marche aussi incertaine? Dans un Ouvrage Philosophique, & qu'on donne pour tel, la raison doit toûjours parler le langage qui lui est propre, & ne pas emprunter celui d'une imagination qui s'égare. Un Livre qui a coûté vingt années de travail, peut bien quelquefois manquer de génie, mais jamais d'exactitude. On remarque cependant ici tout le contraire: le génie s'y fait appercevoir à chaque page; on y reconnoît un homme qui pense, ce qui est fort rare actuellement, mais qui ne pense pas toujours juste, qui ne raisonne pas toûjours conséquemment à ses principes, &

dont les principes quelquefois sont très-contraires aux idées les plus vraies & les plus communes.

L'Auteur a beau nous dire, dans sa Préface, qu'il ne les a point tirés de ses préjugés, mais de la nature des choses. Pour moi je crois avoir assez prouvé qu'il n'est point de la nature de la Religion Chrétienne, d'être incompatible avec le climat Asiatique; ce n'est donc point de sa nature que l'Auteur a tiré ce qu'il avance à ce sujet.

Il ajoûte que bien des vérités ne se feront sentir dans son Ouvrage, qu'après qu'on aura vû la chaîne qui les lie à d'autres. J'avouë que j'ai été assez malheureux pour ne point voir cette chaîne. Je n'ai apperçû qu'une infinité de petits anneaux, dont les uns sont d'or à la vérité, les autres de diamans & de pierres les plus rares & les plus précieuses. Mais enfin, ce ne sont que des anneaux détachés qui ne forment point de chaîne.

Plus on *refléchira sur les détails*, dit M. de Montesquieux, plus on sentira la certitude des principes. Tout le contraire m'est arrivé en lisant ce Livre.

Les principes m'avoient paru vrais au premier coup d'œil ; au premier coup d'œil j'avois crû, par exemple, que la Religion Catholique convenoit mieux au Gouvernement Monarchique que la Proteſtante, parce qne je conſiderois la choſe dans ſa nature. Et voici quel étoit mon raiſonnement. Dans une Monarchie, c'eſt un homme ſeul qui gouverne ; la Religion Catholique n'eſt ſoumiſe également qu'à un Chef. Les Républicains aiment la liberté, & la liberté eſt plus grande dans la Religion Proteſtante que dans la nôtre. De-là je concluois qu'en effet l'Etat Monarchique s'accommodoit mieux de notre Religion, & que l'autre convenoit davantage à une République. Mais après avoir *réfléchi ſur les détails* dans leſquels l'Auteur eſt entré à ce ſujet ; après avoir examiné attentivement ſes raiſons, j'ai commencé à croire que ce principe étoit faux, & que la Religion Catholique convenoit également bien à l'un & à l'autre Gouvernement.

„ Je demande une grace, dit encore M. de Monteſquieux, que je „ crains qu'on ne m'accorde pas ; c'eſt

„ de ne pas juger par la lecture d'un „ moment, d'un travail de vingt an- „ nées : d'approuver ou de *condamner* „ *le Livre entier*, & non pas *quelques* „ *phrases*. Si l'on veut *chercher le des-* „ *sein de l'Auteur*, on ne le peut bien „ découvrir que dans *le dessein de l'Ou-* „ *vrage*.

Je déclare d'abord que je ne suis point du nombre de ceux qui refuseront à l'Auteur la grace qu'il leur demande. Je ne me bornerai pas à *condamner quelques phrases* seulement ; c'est le corps entier du Livre que je désaprouve. Si dans un écrit on n'avoit égard qu'aux phrases, qu'aux morceaux détachés, jamais Livre, j'ose le dire, n'auroit mieux mérité l'estime, les éloges, l'admiration générale du Public que celui-ci. Il est rempli d'une infinité de traits, qui pris chacun séparement, dénotent le plus grand génie, & qui réünis ensemble, auroient pû faire peut-être de cet Ouvrage un Livre admirable, si on l'eût intitulé simplement : *Recueil de pensées détachées*. Mais de nous le donner comme un tout bien assorti, comme un composé parfait, dont

toutes les parties ont entre elles un rapport direct & néceſſaire ; de prétendre qu'elles forment une chaîne continuë, dont les anneaux tiennent les uns aux autres ſans aucune interruption ; c'eſt ce dont perſonne ne s'eſt encore apperçû. Ce n'eſt donc point dans *le deſſein de l'Ouvrage* que l'on doit *chercher le deſſein de l'Auteur ?* Il eſt certain qu'on ne l'y trouveroit jamais, dût-on lire ce Livre pendant autant d'années qu'on en a employé à le faire. M. de Monteſquieux lui-même convient qu'il y travailla d'abord fort long-tems *ſans former de deſſein* ; ſi ſon deſſein eſt venu après, c'eſt ce qu'il doit ſçavoir mieux qu'un autre ; toûjours eſt-il vrai du moins, qu'il ne s'eſt point aſſez appliqué à le faire connoître. D'ailleurs, il eſt bien difficile que des choſes faites ſans deſſein, puiſſent avoir entr'elles aucune ſorte de liaiſon. Quoiqu'il en ſoit, je n'y en vois point ; & je le dis d'autant plus hardiment, que je n'ai encore trouvé perſonne qui ait été d'un ſentiment oppoſé au mien.

Je ne parle aujourdhui dans cette

Feüille que de ce qui concerne la Religion ; je réserve pour les suivantes ce qui regarde la Morale, la Politique & la Jurisprudence. J'avertis seulement d'avance, que je trouverai dans ces trois articles plus de choses à loüer & moins à reprendre que dans celui-ci.

Je crois que c'est ici le lieu de placer ce que j'ai dit autrefois sur le Livre des *Mœurs* dans *le voyage au séjour des Ombres* ; c'est la derniere chose que je tirerai de ce petit Ouvrage. J'y trouve beaucoup de rapport avec ce que j'ai rapporté de l'Esprit des Loix, soit pour la matiere en elle-même ; soit pour les contradictions dans lesquelles les deux Auteurs sont tombés.

Les Mœurs ne sont autre chose que les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même, envers les autres ; & ces trois sortes de devoirs forment les trois parties de ce Livre.

L'homme doit à Dieu de l'amour pour sa bonté, de la reconnoissance pour ses bienfaits, des hommages pour sa majesté.

Le second de nos devoirs, c'est de travailler à nous rendre heureux. Le

vrai

vrai moyen d'y parvenir, dit l'Auteur, c'eſt de conformer nos mœurs à la Loi divine. Pour cela, il faut de la prudence pour diſcerner ce que défend & ordonne cette Loi; du courage pour y obéïr; de la juſtice pour préferer l'honnête à l'utile; de la tempérance pour mettre un frein à ſes deſirs.

L'amour de nos ſemblables eſt le troiſiéme de nos devoirs. Il doit être plus ou moins fort, ſelon que notre union avec eux eſt plus ou moins étroite. L'Auteur le diviſe en trois claſſes; l'amour proprement dit, l'amitié, l'humanité.

La pieté, la ſageſſe, les vertus ſociables, voilà donc en quoi conſiſtent tous les devoirs de l'homme, & c'eſt auſſi ce qui forme le plan de cet Ouvrage. Qui croiroit qu'un frontiſpice pareil couvrît un édifice ſi irrégulier? Entrons-y, & parcourons-en les divers appartemens. Nous y verrons de très-beaux tableaux, & en fort grand nombre. Ils ſont tous de main de maître, & il y a apparence que l'Auteur, jaloux de ſon Ouvrage, n'a entrepris ce vaſte bâtiment, que pour pouvoir les y placer

plus commodément, & les exposer au grand jour. Je n'en rapporterai qu'un seul que je ne choisis point ; c'est le premier qui me tombe sous la main.

" Le peuple est si persuadé qu'il est „ de la dignité d'un grand d'être vain „ & arrogant, que quand un homme, „ sorti du néant, s'est mis en tête de „ faire oublier son origine, il ne croit „ pas pouvoir mieux faire que de „ s'annoncer dans le monde par des „ fatuités. Ce seroit peut-être en ef-„ fet le moyen d'en imposer, s'il „ imitoit mieux ses modèles. *Chrysès* „ antiché de cette manie, est parvenu „ à se donner un régard méprisant, „ un abord glacé, un ton roque, un „ souri dédaigneux. Il se fait présen-„ ter des placets, ne les lit point, & „ les répond d'un *je verrai cela*. Il a „ des Auteurs à sa table, des Prêtres „ & des Comédiens : il les met aux „ prises & les raille ; s'ils se décon-„ certent, il ricane. Dans ses discours, „ dans sa démarche, dans ses gestes „ & ses attitudes, il est fat autant „ qu'un Marquis, mais il l'est avec „ moins d'aisance. Tous ces ridicules „ sont étudiés, on y voit l'art. De

„ plus, il ne bat ni ses vassaux, ni ses „ valets, il paye exactement ses dettes, „ & compte avec son Intendant; il a „ lui-même évalué son patrimoine, il „ ne touche qu'au revenu, & n'entame „ point le fonds, qu'il compte un „ jour transmettre à ses enfans. Tant „ il est vrai que l'esprit de roture „ perce toûjours par quelque coin! „ Un vrai noble descendroit-il dans „ ces détails d'œconomie bourgeoise.

L'Auteur qui a placé par-tout de pareils tableaux, ne s'est réservé que quelques coins de l'édifice, pour y loger ses erreurs. La principale de toutes, & celle pour laquelle il témoigne une affection particuliere, regarde le culte extérieur que l'homme doit à Dieu. Il prétend que *le choix de tel ou tel culte en particulier est indifférent*, & qu'*il n'en est aucun que Dieu affectionne singuliérement*. Comme c'est-là son erreur favorite, il tâche de la défendre de toutes ses forces; & comme un autre Goliat, il s'avance jusqu'au Camp des Israëlites pour y provoquer au combat les plus braves de leur Armée. *Que le Théologien se présente*, dit-il, *qu'il parle & me convainque.* Nous

venons de voir que l'Auteur de l'Eſprit des Loix ne veut rien avoir à faire avec les Théologiens ; il s'en eſt expliqué encore plus ouvertement dans une petite Brochure, où il répond à une critique Théologique qui avoit été faite de ſon Livre. C'eſt ſans doute qu'il les regarde comme des gens trop redoutables. Il ſçait qu'ils ſe ſervent dans le combat d'un glaive à deux tranchans qui leur aſſure infailliblement la victoire. La raiſon & la Religion marchent toûjours à leur ſuite ; & il faut compter beaucoup ſur ſes propres forces, pour oſer ſe méſurer avec de pareils adverſaires. C'eſt néanmoins ce que fait ici l'Auteur des Mœurs ; toute la Théologie ſous les armes n'eſt point capable de l'épouvanter. Il ſe préſente à elle avec aſſurance, & il ne craint point de faire les premieres avances pour l'engager dans un combat. Je pourrois donc, après un pareil défi, me ſervir contre lui des armes que la Théologie me fournit ; je pourrois l'attaquer avec le glaive de la divine parole, les Canons des Conciles, les foudres de l'Egliſe. Mais non, je ne veux enco-

re avoir récours ici qu'à la raiſon, ou plûtôt, c'eſt l'Auteur lui-même qui me fournira les armes dont j'ai beſoin pour le combattre. Si, comme Goliat, il oſe provoquer les Chefs de l'armée, je ſçaurai, comme David, le faire périr de ſon propre glaive. Et voici pour cela le diſcours que je lui adreſſe.

Vous dites à la fin de la premiere partie, que s'il eſt quelque culte qui „ ſuppoſe des dogmes contraires à „ ceux de la Religion naturelle, c'eſt „ celui-là que Dieu réprouve. Vous „ dites enſuite, que le ſage doit ſe „ faire une loi de ne jamais donner „ atteinte au culte extérieur dans le- „ quel il eſt né, & de-là vous con- „ cluez qu'un Turc peut-être Mu- „ ſulman, mais que vous ne pardon- „ neriez pas à un Chrétien de le de- „ venir. „

Comment ne vous appercevez-vous pas que tout n'eſt que contradiction dans ce que vous avancez? Car dites-moi, ou bien vous croyez avec les Chrétiens, que l'Auteur de leur Religion eſt un Dieu, ou bien vous êtes perſuadé comme les Juifs, & les Ma-

hometans, que c'est simplement un homme. Si vous croyez que c'est un Dieu, comment pouvez-vous dire qu'il est indifférent d'embrasser ou de rejetter un culte qu'il prescrit, & qu'il est pardonnable à un Turc d'être Musulman ? On ne doit être que ce que Dieu veut qu'on soit ; & comme Dieu veut qu'on soit Chrétien, que c'est-là la loi qu'il a prescrit lui-même à tous les hommes, ainsi que nous le supposons : il s'ensuit donc qu'un Turc doit abjurer le Mahométisme, & suivre la Religion Chrétienne.

Si au contraire vous êtes persuadé que cette Religion n'est que l'ouvrage d'un homme ; non-seulement vous ne devez pas trouver mauvais, comme vous faites, qu'un Chrétien se fasse Musulman ; mais vous devez même lui conseiller de le devenir, plutôt que de rester dans sa Religion. Car enfin s'il est vrai que J. C. ne soit point Dieu, il est évident que la Religion qu'il nous a enseignée, renferme des dogmes contraires à la Religion naturelle ; & par conséquent, selon vos principes mêmes, que c'est

une Religion que Dieu réprouve. Un des premiers dogmes de la Religion Chrétienne, ou plutôt le dogme principal & ſur lequel tous les autres ſont fondés, c'eſt de rendre à celui qui en eſt l'inſtituteur, un culte qui n'eſt dû qu'à Dieu. Mais ſi cet inſtituteur n'eſt qu'un pur homme, ne devez-vous pas convenir alors que ce dogme eſt incompatible avec les principes de la Religion naturelle, & conſéquemment, que c'eſt un dogme que Dieu réprouve? Concluez donc qu'il eſt non-ſeulement pardonnable, mais qu'il eſt même très-loüable à un Chrétien de ſe faire Muſulman. Tournez-vous de quel côté il vous plaira, vous n'éviterez pas la contradiction où vous vous êtes jetté vous-même.

Une choſe qui m'a toûjours fort étonné, c'eſt de voir des gens d'eſprit, des hommes profonds, des génies mêmes, qui raiſonnent mal. On pourroit pardonner abſolument à un Poëte d'être froid, à un Orateur d'être ennuyeux, à un Hiſtorien d'être peu exact; mais jamais à un Philoſophe de manquer de logique. Il y a

moins de honte d'avoir fait une mauvaise Tragédie, un mauvais discours, une mauvaise histoire, que d'avoir fait un mauvais raisonnement, surtout dans ces sortes d'ouvrages où la raison doit toûjours présider.

Malgré l'éloignement de l'Auteur pour le culte extérieur, il prétend cependant, qu'*on aime de même son Dieu & sa Maîtresse.* Autre contradiction, à moins qu'il ne veüille nous persuader qu'un Amant ne doit avoir pour sa Maîtresse, qu'un amour purement interne, qu'un amour tellement concentré dans le fond de son cœur, qu'il ne se manifeste au dehors par aucun signe extérieur. Mais quelles sont les amantes qui voudroient se contenter long-tems d'un pareil amour? Assurément ce ne seroient pas celles qui penseroient, comme l'Auteur, qu'une Vierge doit subir le sort du figuier stérile de l'Evangile.

Autre contradiction encore : on dit dans cet ouvrage, que *le sage ne doit jamais donner atteinte au culte extérieur dans lequel il est né.* Eh ! que fait donc autre chose l'Auteur lui-même, dans

tout le cours de ſon Livre ? Quelle atteinte plus forte peut-il donner au culte de ſon pays, que d'en combattre les dogmes principaux ? Nous regardons parmi nous la virginité comme une vertu qui honore Dieu; dans le Livre des Mœurs, c'eſt un crime qui l'outrage. Nous diſons que ce n'eſt que par le dépoüillement entier des richeſſes, par le renoncement abſolu à ſa volonté, par la mortification continuelle des ſens, qu'on peut atteindre à la perfection de la loi, à la véritable ſageſſe; & tout cela cependant n'eſt, ſelon notre Auteur, que folie, fureur, frénéſie, digne ſeulement du démon qui nous l'inſpire. Diroit-on que c'eſt en France, que l'Auteur d'un pareil ouvrage a pris naiſſance, & qu'il a écrit ſon Livre à Paris ? Si cela eſt, il faut qu'il faſſe bien peu de cas de la qualité de Sage, qu'on ne mérite ſelon lui, qu'en ſe ſoumettant, du moins en apparence, au culte de ſon pays.

Lorſque ce Livre parut, on en fit une critique intitulée *les Mœurs appréciées*; mais pour la mieux apprécier,

qu'elle-même n'apprécie l'ouvrage qu'elle attaque, on peut dire que la moitié de cette brochure ne concerne nullement le Livre des Mœurs, & que l'autre moitié ne le regarde que très-imparfaitement. Mon dessein n'a pas été non plus d'en donner moi-même une idée bien détaillée; & peut-être n'en aurois-je rien dit, si je pouvois prendre sur moi de laisser passer de mauvais raisonnemens sans en rien dire.

ARTICLE VI.

DEMONSTRATION DU PRINCIPE DE L'HARMONIE.

Par M. Rameau.

JE n'entreprendrai point de donner un extrait de cet ouvrage profond; je dois m'en tenir à celui qui a été fait par ordre de l'Académie Royale des Sciences. Les personnes illustres * qui en ont été chargées, l'ont fait avec

* MM. De Mairan, Nicole & d'Alambert.

une précision, une élégance & une simplicité qu'il ne me seroit pas possible d'atteindre. J'y renvoye & ceux qui voudront s'instruire, & ceux qui se croyant au-dessus de toute-instruction, ne jugent que d'après leurs foibles connoissances ; qui réprouvent tout ce qui passe leur portée, & qui ne pensent peut-être que la musique de M. Rameau est une innovation dangéreuse, que parce qu'elle les force de rabattre malgré eux-mêmes, de l'admiration qu'ils avoient prodiguée aux artistes qui ont précédé ce beau génie.

Par cet Extrait confié à trois Sçavans célébres dans l'Europe, & par le jugement de l'Academie Royale des Sciences, ils sentiront sans doute qu'un homme à qui cette foule de personnages illustres, les chefs du monde Littéraire, & la vraie lumiere du siécle, défere le sceptre dans son art, qu'ils proclament à haute voix, comme le créateur, l'inventeur du principe qui devoit le guider dans la carriere qu'il avoit fournie, ne peut être qu'un homme fort au-dessus de ceux qui l'ont précédé, &

peut-être de ceux qui le ſuivront ; qu'on ne devoit pas moins attendre de lui, qu'une révolution extraordinaire dans le genre qu'il avoit embraſſé ; en un mot, que ſes ouvrages pratiques, ſes piéces de clavecins, & ſes Opéra, n'ont produit que les grands effets qu'il falloit en attendre.

En partant d'après le jugement de l'Académie, qui décide pour jamais de la gloire de M. Rameau, & ſans entrer dans une grande diſcuſſion de ſon ouvrage, je vais expoſer en quoi conſiſte la découverte qu'il a faite, quels ſont les principaux avantages que l'on peut en tirer.

Deux expériences très-ſimples dont la premiere étoit connuë ſans fruit depuis long-tems, fourniſſent à M. Rameau le principe de l'harmonie, non-ſeulement ignoré juſqu'ici, mais dont il paroît, par tous les écrits en grand nombre que nous avons ſur cette matiere, qu'on n'avoit pas même ſoupçonné l'exiſtence.

Tout corps ſonore mis en vibration fait raiſonner ſa douziéme & ſa dix-ſeptiéme majeure au-deſſus, & fait frémir ſa douziéme & ſa dix-ſep-

tiéme majeure au-deſſous, en les forçant de plus à ſe diviſer dans les uniſſons de ſon principal.

La triple réſonnance du corps ſonore donne le mode majeur ; le frémiſſement des *multiples* indique le mode mineur. Premiere origine des deux modes, de leurs differens caractères, de leur liaiſon, & de la ſubordination du mode majeur au mode mineur. M. Rameau dévelope ces différens points d'une maniere trés-ſenſible. Je ſubſtituerai avec lui la quinte à la douziéme, & la tierce à la dix-ſeptiéme. La réſonnance de la quinte au-deſſus, & le frémiſſement de la tierce au-deſſous donnent la proportion géométrique entre le corps ſonore & ſes deux quintes ; & c'eſt de cette ſeule proportion appellée par M. Rameau *baſſe fondamentale*, que réſulte un nombre preſque infini de conſéquences.

La premiere choſe que l'Auteur en tire, eſt la formation des deux tétracordes conjoints des Grecs, *ſi*, *ut*, *re*, *mi*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la* ; & il démontre que c'eſt en effet la forme la plus ſimple que puiſſe prendre l'échelle diato-

nique, celle qui suppose la *basse fondamentale* la moins composée, c'est-à-dire, dont la *basse fondamentale* est formée de trois sons seulement, sçavoir du *générateur* & de ses deux quintes.

Veut-on passer les bornes de cette proportion ? on rencontre aussi-tôt des consonnances altérées entre les différens sons qui la forment, & voilà la raison des consonnances altérées qui se rencontrent dans l'échelle : altération à laquelle l'oreille est totalement insensible, parce que les consonnances sont d'ailleurs parfaitement justes entre les sons de l'échelle, & ceux de la basse. Preuve évidente, que c'est la *basse fondamentale* qui est l'origine du chant diatonique, le véritable chant auquel l'oreille fait attention, & avec lequel elle cherche toujours à s'accorder.

C'est ce que l'Auteur confirme encore en exposant comment notre échelle diatonique ordinaire, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, dérive de la *basse fondamentale*, *fa*, *ut*, *sol*, *re*.

Toutes les questions, toutes les difficultés qui se sont élevées en dif-

férens tems sur cette échelle, sur la valeur de certains tons qu'elle renferme, sur la maniere dont la voix tempere certaines consonnances dans le chant, &c. se résolvent avec une extrême facilité par les principes de M. Rameau. Ses partisans & ses adversaires peuvent y découvrir la cause physique des effets différens, des sensations contraires qu'ont produit sur eux les réprésentations de ses Opera. Ecoutons l'Auteur lui-même dans le compte qu'il rend de ses recherches; le peu de mots que je vais transcrire feront juger de la netteté de ses idées & de son stile.

„ J'abandonnai les convenances, „ malgré l'autorité & la force qu'elles „ ont dans les affaires de goût, de „ crainte qu'elles ne m'entrainassent „ dans quelque sistême qui seroit peut-„ être le mien, mais qui ne seroit „ point celui de la nature.

„ Ma recherche ne fut pas longue: „ le premier son qui frappa mon oreil-„ le fut un trait de lumiere. Je m'ap-„ perçus tout d'un coup qu'il n'étoit „ pas un, ou que l'impression qu'il „ faisoit sur moi, étoit composée.

„ Voilà, me dis-je sur le champ, la „ différence du bruit & du son. Tou„ te cause qui produit sur mon oreil„ le une impression composée de plu„ sieurs autres, me fait entendre du „ son.

„ Je m'apperçus au reste que ces „ sons (l'Auteur les appelle harmoniques) „ étoient trés - aigus & très„ fugitifs, & qu'il devoit par consé„ quent y avoir telle oreille qui les „ saisiroit moins distinctement qu'une „ autre ; telle qui ne seroit affectée „ que d'un, & peut-être même, telle „ qui ne seroit affectée de l'impres„ sion d'aucun. Je dis aussi-tôt, voi„ là une des sources de la différente „ sensibilité pour la musique, que „ l'on remarque entre les hommes. „ Voilà des hommes pour qui la mu„ sique ne sera que du *bruit*, ceux „ qui ne seront frappés que du son „ fondamental, ceux pour qui tous „ les harmoniques seront perdus. Voi„ là, ajoûtai-je, des bruits plus ou „ moins aigus, voilà des échelles de „ *bruit* ainsi que des échelles de *sons* ; „ des intervalles de *bruit* comme des „ intervalles de *sons* ; & ceux (s'il y en

„ a

„ a d'aſſez mal conformés) qui pren-
„ droient indiſtinctement l'échelle de
„ *ſons* pour l'échelle de *bruit*, ſeroient
„ totalement étrangers au plaiſir mu-
„ ſical.

Que d'étrangers de cette eſpêce ne voit-on pas tous les jours dans la Salle de l'Opéra, qui ſe croyent cependant de la meilleure foi du monde les ſeuls naturels du pays !

Les ſolutions que M. Rameau donne ſur toutes les difficultés qui avoient arrêté ſes prédéceſſeurs, lui fourniſſent de nouveaux moyens d'enrichir l'harmonie, entre autres, ce qu'il appelle *le double emploi* tout-à-fait inconnu juſqu'à lui ; & ces ſolutions lui ſervent encore à rendre raiſon des variétés du mode mineur.

La diſſonnance employée depuis long-tems dans l'harmonie, & dont l'oreille avoit connu la néceſſité, ſans qu'on eût pû en découvrir la cauſe, la diſſonnance, dis-je, ſon uſage pour déterminer le mode, uſage que M. Rameau a le premier apperçu ; ſes regles enfin & ſes variétés ne ſont qu'une conſéquence fort ſimple de la progreſſion des quintes.

Cette même progression qui ne retourne jamais à l'octave du son principal, indique par-là non seulement la nécessité du *temperament*, mais encore la nécessité de faire tomber l'altération sur les quintes, & de la partager également entre toutes.

Telles sont, fort en abrégé, les conséquences que M. Rameau tire de la progression des quintes, & qui lui appartiennent entierement.

Passons delà à la progession des tierces majeures : il en fait naître aisément le ton mineur, & il observe que si ce ton est plus difficile à saisir que le ton majeur, c'est que la progression qui le donne est un peu moins familiere à l'oreille, que celle des quintes. Ce demi ton mineur ajoûté à tout ce qui a été trouvé par le moyen des quintes, donne toute la mélodie.

L'Auteur combine ensuite les deux proportions des quintes & des tierces, & en tire de nouvelles *basses fondamentales*, & de ces basses, de nouveaux chants beaucoup moins naturels que ceux qui constituent la mélodie ordinaire ; parce que la route que

ſuit alors la *baſſe fondamentale*, eſt plus détournée, & n'eſt pas immédiatement donnée par la nature.

Auſſi doit-on être fort réſervé à ſe jetter dans ces routes, & ne doit-on s'y hazarder que pour des peintures & des ſituations extraordinaires. C'eſt ce que M. Rameau a fait avec beaucoup de ſuccés dans quelques morceaux de ſes Opéra. L'effet ſingulier & brillant de ceux d'entre ſes morceaux qui ont été exécutés, doit faire deſirer beaucoup l'exécution des autres qui n'ont pû l'être encore, & que l'Auteur indique dans ſon ouvrage. Ce moment viendra bientôt ſans doute. Ainſi ſoit-il.

Telles ſont les principales vérités que M. Rameau démontre dans ſon mémoire : fixer le principe de l'harmonie juſqu'à préſent ignoré ; faire voir que la *mélodie* naît de *l'harmonie* ; déduire de la *baſſe fondamentale* les regles eſſentielles de l'une & de l'autre, regles qui n'étoient ſuggerées que par une expérience aveugle ; rendre raiſon d'un très-grand nombre de phénoménes qui concernent le chant ; expliquer les effets des différens gen-

res de musique ; & démontrer que la cause de ces phénomenes & de ces effets est uniquement dans la *basse fondamentale*, & non pas, comme on l'avoit toûjours cru, dans un chant qui n'est que le produit de cette basse : voilà les principaux points de la découverte de M. Rameau.

Ce n'est point au reste sur une métaphysique vague, c'est sur des expériences qu'il raisonne ; elles sont la baze de tout l'édifice nouveau qu'il éleve. Il a proscrit toute hypothèse physique, & par ce moyen il a évité de présenter à ses lecteurs dans la même page, l'incertain à côté du certain, & peut-être le faux à côté du vrai : persuadé, quoiqu'en disent les esprits systématiques, que l'application des raisonnemens mathématiques aux expériences, est la seule vraïe maniere de philosopher. Sa découverte pure & exempte de tout alliage, le met donc au rang des Philosophes ; & il vient de recevoir la couronne qu'il méritoit en cette qualité de la main de l'Académie Royale des Sciences, qui avoit seule en France le droit de la lui donner.

Tous ceux qui ſont capables de ſuivre une aſſez longue chaîne de raiſonnemens, ne s'étonneront point après avoir lû ſon mémoire, que M. Rameau ſoit le plus profond harmoniſte de l'Europe. A l'égard de ceux qui n'ont que de l'oreille & de la bonne foi, il nous ſuffira pour les en convaincre, de les renvoyer à ſa muſique; à peu près, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette comparaiſon, comme les Miſſionnaires qui ſubjuguent bien-tôt par l'expoſition des miracles, ceux que l'évidence du raiſonnement n'a point encore terraſſés.

M. Rameau en tenant ſon Livre d'une main, & ſes Opéra de l'autre, peut dire hardiment à tout ce qui eſt impartial, *liſez* & *écoutez.* Pour ceux qui n'ont le talent ni de lire ni d'écouter, & moins encore celui de raiſonner, mais qui malheureuſement pour eux & pour la ſocieté, ſont décorés de l'envie de nuire, la cabale & les déclamations feront leur partage. C'eſt un parti dans lequel il eſt aiſé de jouër à peu de frais un rôle conſidérable. Deux mots

forment tout le dictionnaire de ces ſortes de connoiſſeurs. *Admirable*, *déteſtable*. Faut-il s'étonner ſi ce parti gagne, ſi c'eſt-là le *bon ton*, le *ton* à la mode?

Le Livre au reſte dont je viens de donner une légere idée, eſt celui de tous ceux que nous avoit donné M. Rameau, où les principes ſont expoſés avec le plus d'ordre & de clarté. On ſçait combien l'uſage de la *baſſe fondamentale* qu'il avoit déja fait connoître, facilite l'art de la compoſition. Un traité complet ſur cet art, (traité qui manque abſolument) ne ſeroit ni long ni difficile à faire ſur les principes de M. Rameau; & quand ſon mémoire ne produiroit pas d'autres avantages, c'en ſeroit déja un trés-conſidérable: mais il s'en faut bien que ce ſoit le ſeul. Indépendamment de ceux qu'il fait entrevoir dans la Préface pour perfectionner les voix & les inſtrumens, les Philoſophes trouveront dans ſon ouvrage des lumieres; & les artiſtes y trouveront des vûës. De ſorte que la ſphere des idées & celle des ſenſations y gagneront tout à la fois.

Le tronc principal eſt découvert & ſaiſi : que de branches ne doit-il pas fournir ? L'art, juſqu'à préſent aveugle, étoit reſté dans des bornes aſſez étroites, ſurtout parmi nous. M. Rameau a ſouvent oſé les franchir ; avec un peu plus de hardieſſe, ou plûtôt, avec plus d'encouragement de la part de ſes contemporains, il eût ſans doute ajoûté de nouveaux plaiſirs à ceux qu'il nous a, pour ainſi dire, fait éprouver pour la premiere fois. Mais l'eſpêce abondante de gens médiocres, ne ſçauroit ſouffrir qu'on étende la carriere, ſurtout lorſqu'ils y courent. Leurs idées & leurs talens ſe trouvent plus ramaſſés, plus à leur aiſe dans un cercle étroit.

Nos deſcendans plus heureux que nous (car on ne doit pas craindre ſans doute, que la Barbarie reprenne jamais le deſſus, dans une nation auſſi éclairée que la nôtre) nos deſcendans recuëilleront en abondance les fruits dont nous n'avons goûté que les prémices. Un muſicien Philoſophe nous donne aujourd'hui le fil ; un autre le

ſuivra. Dieu veüille que ce ſecond ne ſe faſſe pas long-tems attendre ! Car l'aſſemblage des qualités néceſſaires pour former un muſicien de cet ordre, eſt un préſent que la nature fait trés-rarement à un même homme. D'ailleurs, ne nous y trompons point, c'eſt au génie à tenir le fil, comme c'eſt le génie qui le donne : & à cet égard on peut dire du grand Rameau, comme du grand Corneille, qu'*il a laiſſé ſon ſecret à qui pourra s'en ſervir.*

ARTICLE VII.

LA VOIX LIBRE DU CITOYEN.

OU, OBSERVATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE POLOGNE.

LA liberté eſt pour l'homme le plus grand de tous les biens ; je ne ſçai cependant s'il lui eſt avantageux d'en joüir. Il faut convenir du moins,

moins, que dans l'uſage qu'il en fait, il y a des précautions, des ménagemens à garder, dont la nature humaine eſt peu capable. Ce que nous regardons comme le plus grand de nos avantages, eſt preſque toûjours le premier principe de nos malheurs; & pour couper la racine des maux que cauſe l'indépendance, l'homme a été ſouvent contraint de recourir à une eſpèce d'eſclavage & de ſervitude. Delà les loix, pour régler la liberté; la ſubordination, pour en aſſujettir les caprices; la juſtice, pour en reprimer les excès; les différentes ſortes de gouvernement, pour mettre un frein à une indépendance, dont l'abus entraînoit tant de déſordres, & dont l'uſage paroiſſoit preſque inſéparable de l'abus.

Il ſemble donc que la forme du gouvernement qui laiſſe aux hommes le moins de liberté, ſoit auſſi la plus favorable à leur bonheur: car s'il eſt preſque impoſſible de ne pas abuſer de ce faux avantage, il eſt clair que moins on le conſerve, plus on s'approche de la félicité. C'eſt ſur ce principe ſans doute, que les Monarchies & le deſ-

potisme même se sont introduits parmi les hommes.

Mais plus jaloux de leur indépendance, qu'effrayés des maux qui la suivent, plusieurs peuples crurent qu'ils pourroient en joüir & en éviter les inconvéniens, être libres & heureux tout à la fois. Pour cela ils imaginerent une autre espêce de gouvernement, où chaque citoyen fut maître & sujet en même-tems, fit des loix & les suivit, commandât & obéît; Ils formerent des Républiques. Le succès ne répondit pas tout-à-fait à leur attente; ils éprouverent que la multitude a besoin d'un frein plus puissant pour la contenir dans le devoir; & que plus il y a dans un état de membres assujettis, plus on doit s'y promettre de tranquillité & de bonheur. On s'accorda donc à déférer l'autorité suprême à un petit nombre, & même à un seul citoyen. On créa des Juges, des Archontes, des Sénateurs, des Empereurs, des Dictateurs, des Doges, des Statouders, des Rois mêmes; en se réservant néanmoins le droit de limiter le tems de leur autorité, de borner l'étenduë

de leur pouvoir, de leur ôter l'administration publique, & de leur nommer des ſucceſſeurs. : en un mot, les peuples ne voulurent pas ceſſer d'être libres, quoiqu'ils conſentiſſent en quelque façon d'être indépendans ; & ils ne ſe ſoûmirent que pour exercer, quand ils le jugeroient à propos, un empire abſolu ſur ceux-mêmes qu'ils avoient choiſi pour leurs maîtres. C'eſt ſur ce modéle que ſe formerent d'abord pluſieurs Etats qui ſubſiſtent encore de nos jours ; les Républiques de Genéve & des Suiſſes ; celles de Veniſe, de Genes, de Hollande ; les Royaumes d'Angleterre & de Pologne.

Parmi ceux qui ſe donnerent des Rois *dépendans*, les uns, comme les Anglois, réſerverent à la nation entiere le droit de peſer, d'examiner les affaires de l'Etat ; de ſe prêter ou de ſe refuſer aux volontés de ſes maîtres. Les autres n'attribuërent ce pouvoir qu'à la partie la plus accréditée de la nation, c'eſt-à-dire, à la Nobleſſe ; & c'eſt ce qui ſe pratique particulierement en Pologne, où les Nobles joüiſſent d'une liberté beau-

coup plus étenduë que par-tout ailleurs. „ En effet, eſt-il rien d'égal aux „ droits d'un gentilhomme Polonois ? „ Si on le regarde comme un ſimple „ particulier, il eſt ſouverain dans „ ſes terres ; il a le droit de glaive „ & de juſtice ſur tous ſes ſujets ; il „ leur impoſe à ſon gré des tributs ; „ & il régne ſur eux plus deſpoti- „ quement que le Roi ne régne ſur „ tous ſes ſemblables. Comme mem- „ bre de la République, il a le droit „ de choiſir ſes Rois ; il partage avec „ eux le gouvernement du Royaume ; „ il peut s'oppoſer à leurs déciſions, „ balancer lui ſeul les réſolutions de „ l'Etat. Il n'eſt ſoûmis aux impôts „ qu'autant qu'il les approuve ; il „ nomme les Juges ſuprêmes du Par- „ lement ; & pouvant par ſa naiſ- „ ſance être nommé aux plus grands „ emplois, il peut auſſi parvenir au „ trône.

Telle eſt l'idée qu'on nous donne dans la Préface, de la Nobleſſe de Pologne. L'Auteur n'a pas jugé à propos de ſe faire connoître ; on s'apperçoit cependant qu'il eſt Polonois, & je ne crois pas malgré cela que

l'ouvrage ſoit une traduction. On remarque très-aiſément qu'il n'a jamais été écrit qu'en notre langue, & qu'il ne peut néanmoins être ſorti que des mains d'un des premiers Sénateurs de ce pays-là. Je ne chercherai pas à en ſçavoir là-deſſus plus que l'Auteur n'a voulu nous en apprendre ; mais je ne crains point d'aſſurer qu'il n'y a qu'un homme accoûtumé à manier les reſſorts d'un Etat, & peut-être même à le gouverner, qui puiſſe avoir conçu & executé un pareil ouvrage. On y découvre une ame grande, noble, élevée, qui parle de ſceptres & de couronnes, comme de choſes qui lui ſont extrêmement familieres ; un cœur tendre, généreux, compatiſſant, qui eſt touché des peines & de la miſere du peuple, comme s'il les avoit éprouvées lui-même : un eſprit vaſte, éclairé, pénétrant, & qui ſemble avoir paſſé par tous les ordres de l'Etat, tant il en connoît parfaitement, tant il ſçait en diſtinguer les differens caracteres : en un mot, ſi l'Auteur n'eſt point à la tête du gouvernement ſur lequel il a écrit, j'oſe dire du moins, que jamais perſonne n'a été plus digne d'y être.

Tout Etat est composé de la partie qui gouverne, & de celle qui est gouvernée ; & c'est-là aussi ce qui forme les deux parties de ce livre. Dans la premiere on a en vûë principalement le Roi, les Ministres, le Sénat ; dans la seconde, le peuple, les troupes, la police. Tout cela fait autant d'articles particuliers, dans lesquels on expose d'abord la forme du gouvernement actuel à l'égard de chacun de ces ordres differens : on découvre ensuite les abus qui en résultent ; on remonte aux principes qui les entraînent ; on fournit les moyens de les éviter ; on démontre l'utilité de ces moyens ; on en facilite l'exécution ; & enfin, on détruit les raisons prétenduës qu'on pourroit opposer à ce systême.

Ce plan, comme l'on voit, n'est point celui d'un Législateur imperieux qui veut subjuguer les esprits, asservir les volontés, & qui content de voir le vrai, néglige de le faire sentir. On n'apperçoit point dans cet Ouvrage le caractere flâteur d'un royaliste outré, attentif à gagner la faveur du Prince aux dépens de la liberté publique, ni

le zéle aveugle d'un fanatique Républicain, toûjours prêt à ſacrifier le bonheur réel de la Patrie au chimérique avantage d'une funeſte indépendance. Ce n'eſt point un politique ſuperficiel, qui dans ſes vûës bornées, ou n'embraſſe qu'une partie du Gouvernement, ou paſſe légerement ſur les reſſorts qui font mouvoir un Empire. Ce n'eſt point un Machiaveliſte furieux à qui la force tient lieu de loi ; l'injuſtice, de reſſource ; la fourberie, de prudence ; l'ambition, de motifs : qui comptant pour rien les ſueurs, le ſang, & la vie des peuples, employe pour combler leur miſére, l'art même qui devroit les rendre heureux. Ce n'eſt pas non plus ſimplement un ſage, ce n'eſt point un Philoſophe qui ne ſe conduit que par les lumieres de la raiſon, qui n'a en vûë que le bonheur naturel de la ſocieté. S'il profite de tous les ſécours de la Philoſophie pour fonder ſa politique, s'il fait ſervir les attraits d'une félicité humaine, pour faire goûter ſes principes, il n'oublie pas les intérêts de la Religion, dont il tâche d'établir l'Empire dans tous les cœurs, & qu'il regarde comme la ſeu-

le voye qui conduit au véritable bonheur.

Son zéle pour cette Religion sainte éclate dans toutes les occasions où elle peut être intéressée ; il veut que tout se rapporte à augmenter sa gloire, à la conserver dans toute sa pureté ; & la vénération qu'il a pour elle, lui fait regarder ses Ministres comme les premiers membres de la République. S'il porte un œil sévere sur les abus qui se sont glissés parmi les Ecclésiastiques, il ne se croit pas permis d'entrer dans rien de ce qui concerne leur gouvernement particulier. „ Il n'appartient „ qu'à l'Eglise de regler les mœurs de „ ses Ministres, de corriger ou de „ maintenir la discipline qu'ils doivent „ observer. Anathême à celui qui „ prétendroit que la puissance tempo- „ relle eût quelque droit sur la puissan- „ ce spirituelle, & qu'une *main* sécu- „ liere pût mettre la *main* à l'encensoir. „ Mais comme les biens des gens d'E- „ glise sont une portion des biens de „ l'Etat, je crois pouvoir soûtenir que „ l'Etat a droit de remédier à l'abus „ qui s'en fait, & de les faire re- „ tourner à leur véritable usage.

Le principe de ces abus, ſelon l'Auteur, c'eſt le partage inégal des biens Eccléſiaſtiques, trop modiques pour les uns, trop conſidérables pour les autres; & de cette injuſte proportion naiſſent, dans ceux-ci, les mauvaiſes vocations, la vie molle & ſenſuelle, la pompe, le faſte, l'orgueil & l'oubli de ſon état: dans ceux-là, les baſſeſſes, les monopoles, l'inapplication, le peu de zéle, l'avarice; d'où réſultent néceſſairement l'abandon des Egliſes, le peu de ſoin pour les pauvres, l'ignorance des peuples, le mépris des Eccleſiaſtiques, & ſouvent même, par contre-coup, celui de la Religion. Pour remédier à ces abus, l'Auteur veut qu'on faſſe une diſpenſation plus juſte & mieux proportionnée des richeſſes du ſanctuaire; qu'on fourniſſe à chaque membre du Clergé un revenu ſuffiſant, pour remplir ſon miniſtere avec décence, & qu'on reſerve le ſuperflu pour les beſoins de la Republique.

Je ne ſçais ſi les moyens que l'Auteur propoſe, pour réformer les abus qu'il condamne, plairont à tout le monde. Je ſuis aſſuré au moins que

les Laïqus ne les déſapprouveront pas. Il y a long-tems que les grands biens des Eccléſiaſtiques excitent leur jalouſie ; les plus mondains eux-mêmes paroiſſent indignés, ſcandaliſés, de voir ſervir au luxe, à la ſenſualité, & à toutes les pompes du ſiecle, des richeſſes priſes ſur l'Autel. Ils blâment la ſimplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laiſſé des biens ſi conſidérables aux Egliſes, pour nourrir la molleſſe, la vanité & le faſte des Miniſtres ; ils diſent que ces biens ſortis de leurs maiſons auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mettre en état de ſervir la Patrie, qu'à entretenir le luxe & l'oiſiveté d'un Clerc inutile à l'Egliſe & à l'Etat. Ils ſe plaignent que les Clercs tout ſeuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres Etats ſouffrent, & que le malheur des tems ſe fait ſentir au reſte des Citoyens : ils ajoûtent enfin, que l'héréſie, en uſurpant les biens conſacrés à l'Egliſe, n'allégua point d'autres prétextes ; & que l'uſage prophane que la plûpart des Miniſtres faiſoient des richeſſes du ſanctuaire, l'autori-

ſa à les arracher de l'Autel, & à rendre au monde des biens, que les Clercs n'employoient que pour le monde.

Telles ſont les plaintes que l'on réïtere ſouvent contre les Eccléſiaſtiques bénéficiers, & j'avoüe qu'elles ne ſont quelquefois que trop juſtes. Cela n'empêche pas néanmoins que l'on ne faſſe tous les jours de nouvelles fondations en faveur des gens d'Egliſe ; c'eſt qu'on eſpére ſans doute, & avec raiſon, qu'il y en aura toûjours quelques-uns qui, par leur piété, leur charité, & leurs bonnes œuvres répareront le mal de tous les autres. Mais je laiſſe-là les béneficiers & les bénéfices, & je retourne en Pologne.

L'Auteur en plaçant à la tête de ſon Livre ce qui regarde les Eccléſiaſtiques, ne veut pas nous dire par-là que ce ſoit le Clergé qui occupe le premier rang dans le Gouvernement. „ Trois différens ordres compoſent notre République, dit-il, le Roi ſeul „ forme le premier. Cette prééminence exige nos reſpects ; elle nous montre dans nos Rois les oints du Seigneur, & quel hommage ne doit-„ on pas à une qualité ſi éminente ?

Chez une nation où le Souverain ne monte ſur le Trône que par le conſentement libre des Sujets, il ſemble que les Sujets devroient auſſi trouver dans le Souverain toute la reconnoiſſance qu'ils ont droit d'en attendre, & que c'eſt à lui principalement qu'on pourroit dire, ce que diſoit autrefois à un jeune Prince, un Pontife Egyptien dans une occaſion toute pareille.

* Je vais te revêtir de la grandeur ſuprême.
Maître d'un peuple entier, deviens-le de Toi-même.
Songe que l'équité doit regler tes Conſeils ;
Qu'entre ton peuple & toi les devoirs ſont pareils.
Que le Ciel vous a fait dépendre l'un de l'autre.
Ta puiſſance te lie, & ton droit eſt le nôtre :
Et cet ordre ſacré d'une immuable loi,
Ne peut agir ſur nous, s'il ne régne ſur toi.
Il doit te rendre tel que l'Egypte l'eſpére :
Tu n'en es point le Roi ſi tu n'en es le pere.
Et pour en réünir les titres glorieux,
Tiens à nous d'une main, & de l'autre à nos Dieux.

* L'Abbé Nadal.

Cependant le contraire arrive très-ſouvent en Pologne.

„ A peine avons-nous élevé nos
„ Rois ſur nos têtes, qu'ils tâchent de
„ nous écraſer. Ils voudroient anéan-
„ tir tout ce qui a contribué à les met-
„ tre ſur le Trône ; & il ne part que
„ des orages, d'où nous n'attendions
„ que des pluyes fécondes ou une
„ douce ſérénité.

En même tems que l'Auteur expoſe ici les maux, qui ſont les ſuites inſéparables de l'ambition des Rois & de l'indépendance des peuples, il aſſigne les remédes qui leur conviennent. Le premier ſeroit de perſuader aux Rois que rien n'eſt plus honorable ni plus flâteur pour eux, que de régner ſur une Nation libre : le ſecond, d'établir dans l'Etat des Loix ſi préciſes, que le Roi ne pût rien faire que de concert avec la Republique. Ce moyen de concilier les divers intérêts du Peuple & du Souverain, ſans nuire aux droits de l'un & de l'autre, eſt mis ici ſous un jour également avantageux au Prince & aux Sujets. L'Auteur entre dans un détail ſi intéreſſant, qu'il eſt impoſſible d'en

rien retrancher. Jamais Ouvrage n'a été moins ſuſceptible d'un extrait que celui-ci. Tout y eſt eſſentiel, & il n'y a pas un ſeul mot d'inutile. Ainſi je renvoye à la lecture du Livre ceux qui voudront en prendre une juſte idée. Je dirai ſeulement, plein d'admiration pour celui qui l'a fait, heureux les peuples qui auroient à leur tête un homme qui connoît ſi parfaitement tout ce qui peut rendre une nation heureuſe, & qui feroit lui-même ſon bonheur de celui de ſon peuple !

Ce qui concerne le maniement des affaires publiques, ſe rapporte néceſſairement à ces quatre chefs, la juſtice, la guerre, les finances & la police. A la tête de ces quatre parties du gouvernement, il y a en Pologne quatre grands Miniſtres en qui réſide, après le Roi, la principale autorité de l'Etat. L'un eſt le grand Géneral, qui a le ſoin de la guerre. Le Grand Chancelier préſide à la juſtice. Le Grand Tréſorier gouverne les finances. Et le Grand Maréchal eſt pour la police. Ces quatre Miniſtres, dit l'Auteur, ont été établis pour conſer-

ver l'équilibre entre la Majeſté & la liberté. Il n'eſt pas douteux que s'ils uſoient tous de leur pouvoir avec fidélité, s'ils étoient plus attentifs aux intérêts publics qu'à leurs propres avantages, l'Etat joüiroit d'une tranquillité & d'un repos qu'on ne connoît guére en Pologne,

Où dans ſes propres ſoins chacun d'eux attaché
Par ce qui touche autrui ne peut être touché.
L'action la plus juſte & la plus éclatante,
Lorſqu'elle eſt ſans eſpoir, leur eſt indifférente.
Ils n'eſtiment jamais ce qui ne leur ſert pas.
La vertu toute ſeule eſt pour eux ſans appas.
A leur gré la fortune eſt ſeule aimable & belle.
Et tous font vanité d'être aveugles comme elle.

C'eſt-là du moins l'idée que l'Auteur nous donne des Miniſtres qui gouvernent dans ſon pays, où peu fidéles à leurs devoirs, ils n'ont pas honte quelquefois, lorſque leur intérêt l'exige, de ſe faire les eſclaves des volontés du Roi, & de ſacrifier le bien de la République à leur utilité particuliere. On ne s'attend pas ſans doute que je m'engagerai dans toutes ces différentes parties du gouvernement:

que je développerai tous les abus qui donnent aux Ministres trop ou trop peu d'autorité ; qui enlevent au Sénat le pouvoir nécessaire au bien public ; qui laissent à l'ordre équestre un empire despotique sur le peuple. Ce détail me meneroit trop loin ; je ne m'attacherai qu'au point le plus important & le plus difficile ; qui est celui où l'Auteur entreprend de concilier la liberté Polonoise avec des changemens & des innovations qui paroissent d'abord lui être les plus opposés.

Cette liberté paroît principalement dans les Diettes ; & quels désordres n'y cause-t'elle pas ? Tous les Nobles également libres, prétendent chacun avoir le droit d'y opiner les premiers. De-là nul ordre, nulle concorde dans les affaires que l'on y traite. Jaloux de faire valoir leurs opinions, ils s'attachent sur-tout à décréditer celles qui leurs sont contraires. Les divisions, les clameurs, les emportemens, les menaces sont les suites ordinaires d'une obstination, dont chacun se fait un point d'honneur. S'il y a parmi eux de bons citoyens, des hommes

éclairés

éclairés, d'habiles politiques, leur voix ne peut percer à travers celle de tant de factieux qui les environnent. Le nombre l'emporte ſur le mérite ; que dis-je ? Un Noble, ou imbécille, ou mal intentionné peut, en vertu du *Liberum veto*, s'oppoſer ſeul à toutes les réſolutions, à tous les Statuts que la prudence, l'amour du bien public, le repos de l'Etat, la gloire de la Nation auroient dictés, fuſſent-ils même autoriſés par le ſuffrage de tous les autres. Quel inconvénient un pareil droit ne doit-il pas entraîner dans un état ſur-tout, où il ſuffit d'être Noble, pour participer au gouvernement ? Quelle peut donc être l'utilité de pareils Congrès, dans leſquels

* On propoſe des loix qu'on n'exécute pas ;
De mille diſputés l'éloquence ſtérile
Y fait de nos abus un détail inutile ?
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
C'eſt de voir tous les maux ſans en ſoulager un.

Avec quelle force l'Auteur ne combat-il pas des uſages qui ſont la ſource de tant de déſordres ? D'abord il s'é-

* M. de Voltaire.

leve contre celui qui y admet indifferamment tous les Nobles, & principalement la jeunesse. ,, N'est-il pas
,, étonnant que les loix ne permettent qu'à un certain âge de disposer de ses biens ; & qu'avant cet
,, âge, on puisse décider des intérêts
,, d'une République ? Un mineur qui
,, ne peut se conduire lui-même,
,, pourra donc gouverner toute une
,, nation ; & celui qui est encore en
,, tutelle, sera jugé capable d'être le
,, tuteur d'un peuple d'autant plus dif-
,, ficile à gouverner, qu'il n'en est
,, point de plus ennemi de toute con-
,, trainte. Il faudra donc, pour régir
,, un état, moins de lumieres, moins
,, d'expérience & de capacité, que
,, pour administrer un revenu médio-
,, cre ? Et sans doute il importera plus
,, de conserver ce revenu, que de
,, ménager à un état toutes les ressour-
,, ces dont il a besoin pour se soute-
,, nir avec gloire ? Ainsi des enfans
,, manieront à leur gré les ressorts de
,, notre politique, décideront de la
,, paix ou de la guerre ; seront les maî-
,, tre de la vie & des biens de nos
,, sujets.

Ce n'eſt pas ſeulement la jeuneſſe que l'Auteur veut qu'on éloigne du conſeil de la nation ; il prétend qu'on doit en écarter auſſi tous ceux que les fonctions militaires rendent peu habiles aux affaires, & moins clairvoyans que les autres, dans ce qui concerne la politique. Ceux encore, parmi les Nobles, qu'une triſte indigence oblige de ſervir dans les maiſons des riches particuliers, & qui par leur état ſont preſque toûjours forcés de ſe livrer aux paſſions des Grands. Ceux enfin qui n'ont ni domaines, ni poſſeſſions dans l'Etat, & dont les conſeils par conſéquent doivent être ſuſpects ; puiſque n'ayant rien à perdre, ils peuvent tout riſquer, & ſe laiſſer aiſément corrompre.

Ce qui rend encore les Diettes plus préjudiciables à l'Etat qu'elles ne lui ſont utiles, c'eſt le pouvoir attaché à chaque particulier, de faire échouer tous les projets qu'on y propoſe, & auxquels il a peut-être lui-même conſenti tout le premier. Il eſt queſtion ici de remédier à cet inconvénient, ſans donner atteinte au *Liberum veto.* Cet article ſi délicat en lui-même, eſt

manié avec beaucoup de justesse, de dextérité & de finesse. L'Auteur montre d'abord que celui qui, par son opposition rompt une Diette, & annulle tous les réglemens dont on étoit d'abord convenu, joüit seul de la liberté; qu'il l'exerce même d'une maniere despotique, puisqu'elle prévaut sur celle de tous les autres qui ont comme lui, le droit de faire passer leur opinion. Il faut donc regler ce pouvoir, & le limiter. On en borne ici l'usage aux seules matieres qu'on propose pour être mises en délibération. Quant aux statuts approuvés par tout le corps de l'Etat, on ne veut point que le *Liberum veto* puisse en empêcher l'exécution. On veut bien que l'opposition d'un seul Noble suffise pour laisser indécise la matiere qu'on vouloit traiter; mais on ne doit pas permettre qu'elle annulle les réglemens qui avoient déja été approuvés, ni qu'elle rompe entierement les assemblées. Les raisons dont l'Auteur se sert pour appuyer les changemens qu'il propose, sont tout-à-fait persuasives pour quiconque ne se croit point intéressé à conserver un droit plus pernicieux à tous les membres de

la Republique , qu'honorable à chacun d'eux en particulier.
Le déſordre qui régne dans les conſeils ſe fait encore bien plus ſentir dans les grandes Diettes ; & les ſuites qu'il entraîne après lui ſont encore bien plus funeſtes , ſur-tout lorſqu'il s'agit de l'élection des Rois. Un trait hiſtorique des annales de la nation Polonoiſe , fournit à l'Auteur une image de ce qui ſe paſſe ordinairement à cet égard.

,, Nos ancêtres embaraſſés dans le ,, choix d'un Souverain , érigerent une ,, colonne, & y ſuſpendirent le ſceptre. ,, Il devoit être le prix de la légereté ,, & de la viteſſe de celui des compétiteurs qui arriveroit le premier à ,, ce terme. Leſzek parſema la lice de ,, pointes de fer cachées ſous le ſable ; ,, & s'étant ménagé un chemin où il ,, pouvoit marcher ſans crainte , il laiſſa fort loin derriere lui tous ceux qui ,, auroient pû le prévenir dans ſa courſe. Il n'appartenoit qu'à un ſiecle barbare de ſe décider de la ſorte ſur le ,, mérite des Rois. Mais cette méthode ſi étrange ſe renouvelle encore ,, tous les jours parmi nous. Si-tôt que ,, l'interregne eſt proclamé , la Répu-

„ blique, si j'ose parler ainsi, arbore
„ sa couronne ; l'expose à l'ambition
„ de tous ceux qui peuvent y aspirer,
„ & leur permet d'employer tous les
„ détours, tous les moyens dont ils
„ peuvent s'aviser pour l'acquérir.
„ Mais à quels malheurs ne s'expose-
„ t'elle pas elle-même, par une con-
„ duite si opposée à sa gloire & à ses
„ intérêts ?

Le moyen de les éviter ces mal-heurs, ce seroit sans doute de suivre en ce point, comme dans tous les autres, les reglemens que l'Auteur propose dans cet ouvrage. Ls arrangemens y sont combinés avec sagesse, les inconvéniens éloignés avec soin ; les intérêts rapprochés avec art.

Si nous vivions encore dans ces tems où les peuples errans cherchoient à former des societés, & se laissoient guider par l'éclat du mérite & de la prudence, dans le choix des maîtres qu'ils vouloient se donner, qui seroit plus capable de les gouverner, que celui qui connoit si parfaitement tout ce qui peut contribuër à leur bonheur ? Ils trouveroient dans l'Auteur de cet ouvrage, un sage qui seroit en

même-tems l'appui & le protecteur de leur liberté, le propagateur de leur religion, l'ame des Conſeils, & le ſoutien de l'Etat. Né avec un cœur noble, grand, généreux, déſintereſſé, il ne s'occuperoit que des avantages de ſa nation, encourageroit les beaux-arts, feroit fleurir le commerce, aſſureroit l'abondance & la tranquillité publique. Il ne chercheroit ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets, ne ſe regarderoit que comme l'homme de ſes peuples, & croiroit que ſes tréſors les plus précieux ſeroient les cœurs de ceux qui lui ſeroient ſoumis. Par la ſageſſe de ſes loix & de ſes exemples, il banniroit les déſordres de ſes états, corrigeroit les abus, conſerveroit la bienſéance des mœurs, maintiendroit chacun à ſa place, réprimeroit le luxe & la licence, rendroit au culte & à la Religion de ſes peres l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples. Il regarderoit ſes ſujets comme ſes enfans, ſon Royaume comme ſa famille, & n'uſeroit de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui auroient confiée. Un Prince de ce ca-

ractère seroit toûjours grand, parce qu'il le seroit dans le cœur des peuples. Les peres raconteroient à leurs enfans le bonheur qu'ils auroient eû de vivre sous un si bon maître. Ceux-ci le rediroient à leurs neveux ; & dans chaque famille, ce souvenir conservé d'âge en âge, deviendroit comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétueroit la mémoire d'un si bon Roi dans tous les siécles.



OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE VIII.

SUITE DE L'EXTRAIT DE L'ESPRIT DES LOIX.

POUR procéder toûjours avec ordre à l'examen de ce Livre, on suivra ici la méthode qu'on a déja observée au commencement de cet Extrait. On n'a considéré la Religion que par rapport au climat & au Gouvernement ; c'est aussi sous ces deux points de vûë seuls que l'on va réünir ce qui regarde la Morale. L'Auteur lui-même paroît n'avoir envisagé que ces deux rapports ; il semble donc, que pour donner à cet Ouvrage décousu la liaison qui lui manque, il n'y avoit qu'à le diviser en quatre parties, & faire voir quelle est la Re-

ligion, la Morale, la Politique, & la Jurisprudence qui conviennent davantage à chaque climat, à chaque sorte de Gouvernement. Par cette division simple, claire naturelle, le Lecteur eût vû du premier coup d'œil ce qu'il n'apperçoit qu'avec bien de la peine, ce que l'Auteur lui-même semble avoir voulu lui cacher. Quoiqu'il en soit, il est certain que c'est-là principalement ce que renferme le livre de l'Esprit des Loix; c'est à ces quatre objets qu'on peut rapporter ce qui se trouve dispersé sans ordre dans tout le cours de cet Ouvrage. Voilà du moins l'idée que je m'en suis formée moi-même; voilà sous quel aspect aussi j'ai crû devoir le présenter au Public. On a déja traité assez au long ce qui concerne la Religion; continuons, & voyons actuellement ce qui regarde la Morale.

La vertu, selon l'Auteur, n'est pas une chose nécessaire dans tous les Gouvernemens ni dans tous les Pays. Il est bien vrai qu'il faut en avoir dans une République; mais dans une Monarchie on n'en a que faire, & elle

ſeroit dangereuſe dans le Gouvernement deſpotique. Ainſi ce qui, à la Haye, peut faire un bon Citoyen, n'en feroit qu'un fort mauvais à Paris, un plus mauvais encore à Conſtantinople.

„ Il ne faut pas beaucoup de probité, dit-on, pour qu'un Gouvernement monarchique, ou un Gouvernement deſpotique, ſe maintiennent ou ſe ſoutiennent. La force des Loix dans l'un, le bras du Prince toûjours levé dans l'autre, réglent ou contiennent tout. Mais dans un Etat populaire, il faut un reſſort de plus, qui eſt la vertu.

„ Dans les Monarchies, la politique fait faire les plus grandes choſes avec le moins de vertu qu'elle peut, l'Etat ſubſiſte indépendamment de l'amour pour la Patrie, du déſir de la vraie gloire, du renoncement à ſoi-même, du ſacrifice de ſes plus chers intérêts, & de toutes les vertus héroïques que nous trouvons dans les anciens. Les Loix y tiennent la place de toutes ces *vertus, dont on n'a aucun beſoin*; l'Etat vous en diſpenſe.

„ Dans les Monarchies bien reglées, „ tout le monde sera à peu près bon „ Citoyen ; & on trouvera rarement „ quelqu'un qui soit homme de bien ; „ car pour être homme de bien, il „ faut avoir intention de l'être.

„ Je sçais très-bien qu'il n'est pas „ rare qu'il y ait des Princes vertueux; „ mais je dis que dans une Monar- „ chie, il est très-difficile que le Peu- „ ple le soit.

„ Pourquoi dans le Gouvernement „ despotique, l'éducation s'attache- „ roit-elle à former un bon Citoyen, „ qui prit part au malheur public ? „ S'il aimoit l'Etat, il seroit tenté de „ relâcher les ressorts du Gouverne- „ ment ; s'il ne réüssissoit pas, il se „ perdroit ; s'il réüssissoit, il courroit „ risque de se perdre lui, le Prince „ & l'Empire.

Tout ceci, comme on voit, tient beaucoup du paradoxe ; & pour peu qu'on veüille se donner la peine de réfléchir, on sentira bien-tôt la fausseté de toutes ces propositions. Mais pour éviter moi-même, dans l'examen que j'en ferai, la confusion qui

régne dans cet Ouvrage, voyons d'abord ce que l'Auteur entend par le mot de *vertu* : je ferai remarquer enſuite les contradictions où il tombe par rapport à la ſignification qu'il lui donne.

„ Je parle ici, dit-il, dans une „ note, je parle de la vertu politique „ qui eſt la vertu morale, dans le ſens „ qu'elle ſe dirige au bien géneral; fort „ peu de vertus morales particulieres, „ & point du tout de cette vertu, qui „ a du rapport aux vérités révélées.

„ On peut définir cette vertu, dit- „ il ailleurs, l'amour des Loix & de la „ Patrie.

„ La vertu dans une République eſt „ une choſe très-ſimple ; c'eſt l'amour „ de la République.

Par le mot de *vertu*, l'Auteur, comme on voit, n'entend ici, ni la probité, ni la juſtice, ni la bonne foi, ni toutes les qualités qui font l'honnête homme, l'homme vertueux, l'homme de bien. Il ne parle uniquement que de l'amour de la Patrie & de l'Etat ; & il prétend que la vertu, priſe dans ce ſens-là, eſt inutile dans le Gouvernement monarchique, dange-

reuſe dans le deſpotique, néceſſaire dans le Républicain. C'eſt de ce principe qu'il tire enſuite toutes les conſéquences qui forment plus de la moitié de ſon premier volume. Or je ſoutiens moi que ce principe eſt faux & que la vertu, dans le ſens qu'on lui donne ici, eſt auſſi néceſſaire dans les deux premiers Gouvernemens que dans le troiſiéme, Car enfin ſi *la vertu, dans une République eſt l'amour de la République*, la vertu, dans une Monarchie, eſt donc auſſi l'amour de la Monarchie; la vertu, dans le Gouvernement deſpotique, eſt donc auſſi l'amour du deſpotiſme; or je prétens que l'amour du deſpotiſme & de la Monarchie eſt auſſi néceſſaire, pour que ces deux Gouvernemens ſe ſoutiennent, qu'il eſt néceſſaire d'aimer la République, pour que la République ſubſiſte. En effet, ſuppoſons pour un inſtant, que dans un Royaume tous le Sujets manquent de *vertu*; c'eſt-à-dire, qu'aucun d'eux n'ait dans le cœur *l'amour de la Monarchie*: qu'arriveroit-il alors? Ce qui arriva chez les Romains lorſqu'ils ne voulurent

plus obéïr à des Rois ; ce qui arriva en Hollande lorſque ces Peuples ſe laſſerent d'être gouvernés par un Monarque ; c'eſt-à-dire, que l'Etat changeroit de face, le Gouvernement prendroit une nouvelle forme, la Monarchie périroit. Car „ le Gouverne-„ ment eſt comme toutes les choſes „ du monde, dit l'Auteur lui-même ; „ pour le conſerver, il faut l'aimer. „ Qu'on détruiſe donc parmi les Turcs, l'amour du deſpotiſme ; & bien-tôt l'Empire Ottoman ne formera plus qu'une Monarchie, ou ſe changera en République. Tant il eſt vrai que la *vertu* n'eſt pas moins néceſſaire chez eux que parmi les Républicains, & qu'elle eſt également le principe de leur Gouvernement & du gouvernement Monarchique.

L'Auteur n'a donc pas eû raiſon de dire, comme il a fait „ qu'il ne „ faut pas beaucoup de vertu pour que „ ces deux Gouvernemens ſe ſou-„ tiennent ; qu'ils ſubſiſtent l'un & „ l'autre indépendamment de la ver-„ tu ; qu'on n'y en a aucun beſoin, „ que l'Etat en diſpenſe ; qu'il eſt

„ très-rare que le Peuple y soit vertueux ; & qu'enfin la politique y „ fait faire les plus grandes choses „ avec le moins de vertu qu'elle „ peut. „ Il est étonnant qu'il n'ait point vû la fausseté de toutes ces propositions ; elle saute aux yeux ; & il n'y a point de Lecteur, pour peu qu'il soit intelligent, qui ne l'apperçoive du premier coup d'œil. Il ne faut faire pour cela qu'un raisonnement des plus simples : car si la vertu est l'amour de l'Etat ; & si l'Etat ne peut subsister sans cet amour, comment peut-on dire que *l'Etat n'en a aucun besoin qu'il en dispense* ? C'est-là une de ces contradictions si palpables, qu'on est surpris de la trouver dans un Ouvrage qui porte partout l'empreinte du genie le plus sublime.

Mais ce qui surprend encore beaucoup, c'est de voir combien l'Auteur de l'Esprit des Loix s'accorde peu avec lui-même, dans la signification qu'il donne au mot de *vertu*. On vient de voir que par-là il n'entend que l'amour du Gouvernement ; voilà l'unique sens dans lequel il veut qu'on

le prenne, il rejette toute autre ſignification, il déclare expreſſément dans une note, qu'il n'admet que celle-là; & en même tems & dans le même endroit, il le prend lui-même dans un ſens tout different. En effet, ce qui fait l'honnête homme, l'homme vertueux, l'homme de bien; ce dont la privation fait les malhonnêtes gens, les fourbes, les trompeurs, ce n'eſt certainement pas l'amour du Gouvernement, ſurtout dans cette eſpêce de Gouvernèment, où cet amour eſt inutile, où il eſt même dangereux; or eſt-il que par vertu, l'Auteur entend ce qui fait l'honnête homme, l'homme de bien, l'homme vertueux; ce dont la privation fait les malhonnêtes gens, les fourbes, les trompeurs: donc par vertu il entend autre choſe que l'amour du Gouvernement.

Je dis que par vertu, il entend ce dont la privation fait les malhonnêtes gens; ce qui le prouve, c'eſt qu'après qu'il a fait un portrait affreux des Courtiſans, il ajoûte: „ Or „ il eſt très-malaiſé, que les princi-

„ paux d'un Etat ſoient malhonnêtes „ gens, & que les inférieurs ſoient „ gens de bien; que ceux-là ſoient „ trompeurs, & que ceux-ci conſen- „ tent à n'être que dupes. Tant il eſt „ vrai, que la *vertu* n'eſt pas le reſſort „ du Gouvernement Monarchique. „

Voilà donc l'Auteur de l'Eſprit des Loix qui déclare que par le mot de *vertu* il entend uniquement l'amour de l'Etat, & qui en même-tems & dans le même endroit lui donne une ſignification toute différente; le voilà donc, par conſéquent encore une fois en contradiction avec lui-même.

De la vertu en géneral, ou ſi l'on veut, de l'amour de la Patrie, puiſque c'eſt-là le ſens qu'il plaît quelquefois à l'Auteur de donner au mot de *vertu* à l'excluſion de tout autre, il paſſe aux vertus particulieres, telles que ſont par exemple, la franchiſe, la politeſſe &c. vertus qui, ſelon lui, „ *Ne ſont jamais ſi pures dans les Monarchies, que dans les Gouvernemens* „ *Républicains.*

Dans un Etat Monarchique, „ On „ veut, dit-il, de la vérité dans le

„ diſcours. *Mais eſt-ce par amour pour*
„ *elle? point du tout.* On la veut, parce
„ qu'un homme qui eſt accoutumé à
„ la dire *paroît être hardi & libre.* C'eſt
„ ce qui fait qu'autant qu'on y re-
„ commande cette eſpêce de fran-
„ chiſe, autant-on y mépriſe *celle du*
„ *Peuple, qui n'a que la vérité & la ſim-*
„ *plicité pour objet.*

„ L'éducation dans les Monarchies,
„ exige dans les maniéres une cer-
„ taine politeſſe. Les hommes nés
„ pour vivre enſemble, ſont nés auſſi
„ pour ſe plaire; & celui qui n'ob-
„ ſerveroit pas les bienſéances, cho-
„ quant tous ceux avec qui il vivroit,
„ ſe décréditeroit au point, qu'il de-
„ viendroit incapable de faire aucun
„ bien. Mais ce n'eſt pas d'une ſource
„ ſi pure, que la politeſſe a coûtume
„ de tirer ſon origine; elle naît de
„ l'envie de ſe diſtinguer. *C'eſt par*
„ *orgueil que nous ſommes polis.* Nous
„ nous ſentons flattés d'avoir des ma-
„ niéres qui prouvent que nous ne
„ ſommes pas dans la baſſeſſe, &
„ que nous n'avons pas vécu avec
„ cette ſorte de gens que l'on a aban-

,, donnés dans tous les âges.

Il est bien vrai que l'homme se recherche toûjours un peu lui-même dans la pratique de la vertu. Si c'est-là, ce que l'Auteur a voulu dire, je conviens qu'il a raison ; mais c'est un défaut de l'humanité, & non pas des Monarchies. Les Citoyens d'une République n'ont-ils pas aussi cela de commun avec tous les autres Peuples de l'Univers ? Il suffit d'être homme pour avoir de l'amour propre, & pour aimer singulierement tout ce qui peut tourner à notre avantage & à notre gloire. Je ne vois donc pas pourquoi l'on veut que ce défaut soit singulierement affecté au gouvernement Monarchique, & cela uniquement à raison de la forme de ce Gouvernement. Quoi ? parce que je vis dans une Monarchie, je ne dirai la vérité que pour *paroître libre*, tandis que dans une République, qui est un Etat plus libre, & où, parconséquent, on doit être plus jaloux de faire paroître sa liberté, on ne dira la vérité que *par amour pour elle* ? Pour moi à ne considérer que

la nature du Gouvernement, je tirerois une conſéquence bien différente; & voici comment je raiſonnerois: s'il eſt un Etat, où, à raiſon de la forme du Gouvernement, on ne dit la vérité que *pour paroître libre*, il eſt certain que c'eſt principalement celui où l'on eſt le plus jaloux de ſa liberté; celui dont la liberté fait, pour ainſi dire, le caractère diſtinctif; telles ſont les Républiques plûtôt que les Monarchies: C'eſt donc dans les Républiques, plûtôt que dans les Monarchies, qu'on ne dit la vérité que *pour paroître libre*; c'eſt donc dans les Républiques plûtôt que dans les Monarchies, que la franchiſe n'a pour principe qu'une vaine oſtentation d'indépendance; & par une conſéquence directement oppoſée au ſentiment de l'Auteur, quoique tirée de ſes principes, cette vertu, à ne conſidérer encore une fois, que la nature du Gouvernement, cette vertu, dis-je, n'eſt *jamais ſi pure dans les Gouvernemens Républicains, que dans les Monarchiques.*

On peut dire la même choſe de la

politeſſe. On prétend que dans les Monarchies on n'eſt poli que *par orgueil & par envie de ſe diſtinguer*, & l'on donne à cette vertu un motif plus noble & plus relevé dans les Républiques. Et moi je ſoutiens tout le contraire; & je dis que ſi l'on ne veut faire attention qu'au caractère de ces deux Gouvernemens, on trouvera que c'eſt dans le Républicain plûtôt que dans le Monarchique, que l'orgueil & l'envie de ſe diſtinguer ſont le vrai principe de la politeſſe. Voici quel eſt encore mon raiſonnement. Dans les Monarchies, on a mille moyens de ſe diſtinguer du reſte des Citoyens: il y a des rangs, des dignités, des honneurs qui conſtituënt les différens ordres de l'Etat, & qui mettent de la diſtinction parmi preſque tous les Sujets: au lieu que dans les Républiques, & ſur-tout dans les Démocraties, il régne une égalité ſi parfaite, qu'un Citoyen ne peut pas s'élever au-deſſus d'un autre par ſon état ni par ſon rang. Cependant il veut ſe diſtinguer; car enfin il ne faut pas croire que parce qu'on vit dans

une République, on ſoit entierement dépouillé des foibleſſes de l'humanité, & qu'un Républicain ſoit exempt d'amour propre. Ne pouvant donc ſe mettre au-deſſus des autres par ſon état, il eſt naturel qu'il tâche du moins de ſe faire remarquer par des manietes douces, affables, prévenantes, en un mot par ſa politeſſe.

De plus, c'eſt la naiſſance, la faveur du Prince, des ſervices rendus à l'Etat, qui, dans une Monarchie, élevent un Sujet aux honneurs & aux dignités : dans une République au contraire, s'il y a quelques places de diſtinction, on n'y parvient que par le ſuffrage du Peuple. Il faut donc le gagner, ce Peuple, pour obtenir ſon ſuffrage; & comment le gagne-t'on? Sinon par des manieres douces, affables, prévenantes; en un mot par la politeſſe.

La politeſſe eſt donc le plus sûr, & peut-être même l'unique moyen de ſe diſtinguer dans les Républiques: c'eſt donc dans les Républiques auſſi, plûtôt que dans les Monarchies, que l'envie de ſe diſtinguer eſt le prin-

cipe de la politeſſe ; c'eſt donc dans les Républiques plûtôt que dans les Monarchies , qu'*on n'eſt poli que par orgueil* ; & par une conſéquence toûjours oppoſée au ſentiment de l'Auteur , *cette vertu* , en ſuppoſant auſſi toûjours qu'on ne veut faire attention qu'à la nature du Gouvernement, *cette vertu ne tire pas ſon origine d'une ſource moins pure dans les Monarchies que dans les Républiques.*

Mais ſoyons de bonne foi , & convenons que la forme du Gouvernement n'influë en rien dans les motifs qui animent la plûpart de nos vertus. Il eſt vrai qu'il y a des gens qui diſent la vérité par amour pour elle-même ; que d'autres ſont polis dans la vûë de ſe rendre par-là plus utiles à la ſocieté ; mais c'eſt le petit nombre dans l'un & dans l'autre Gouvernement. Par-tout la franchiſe eſt l'effet d'un heureux naturel , la politeſſe eſt le fruit d'une bonne éducation ; mais dans tous les Gouvernemens du monde , les hommes ne ſont francs & polis qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt particulier , & que ces deux vertus peuvent

vent tourner à leur avantage. Car tel eſt l'homme ; il ſe recherche toûjours lui-même, dans les Républiques tout comme dans les Monarchies. Voilà ce qu'on peut dire de plus vrai ; tout le reſte n'eſt que paradoxe, & ne ſe trouve point du tout à ſa place dans un ouvrage auſſi grave que celui-ci. Quand Ciceron, pour s'égayer & pour exercer ſon eſprit a voulu donner une apparence de vérité à quelques propoſitions ſinguliéres & paradoxales, il l'a fait dans un petit écrit ſéparé ; mais il n'a pas choiſi pour cela ſon Traité *des Loix*. Chaque choſe doit être dans ſon lieu ; & il y a telles propoſitions que l'on voit ici avec peine, & qui peut-être auroient été lûës dans les Lettres Perſannes avec plaiſir.

Avant d'aller plus loin, il eſt à propos de faire encore remarquer en paſſant une petite contradiction qui ſe trouve dans les paroles que j'ai rapportées un peu plus haut. On prétend, comme nous l'avons vû, qu'on n'aime la vérité dans les Monarchies, que *pour paroître libre* ; & on ajoûte cepen-

dant en même-tems, que la franchise du peuple, c'est-à-dire, par conséquent, de plus des trois quarts & demi de la Monarchie, *n'a que la vérité & la simplicité pour objet.* Mais si le peuple ne dit la vérité que par amour pour elle ; il s'ensuit donc, toûjours dans les principes de l'Auteur, car je ne m'en écarte jamais ; il s'ensuit, dis-je, que le reste de l'Etat en fait de même. Pourquoi cela ? On va nous le dire, ou plutôt on nous l'a déja dit. C'est qu'*il est mal aisé que les principaux d'un Etat soient malhonnêtes gens, & que les inférieurs soient gens de bien ; que ceux-là soient trompeurs, & que ceux-ci consentent à n'être que dupes.* Si donc on peut conclure de la vertu des premiers d'une Monarchie par celle du peuple, & s'il est vrai que le peuple ne dit la vérité que par amour pour elle-même, il s'ensuit par conséquent, que la franchise des principaux d'une Monarchie n'a, comme celle du peuple, que la vérité & la simplicité pour objet ; que dans les Monarchies, on ne dit pas la vérité uniquement pour paroître libre, & conséquemment, que l'Au-

teur de l'Eſprit des Loix eſt encore ici en contradiction avec lui-même. Pour avoir voulu donner un peu trop à la politique, il ne s'eſt point aſſez appliqué à être bon Dialecticien. Il faut qu'un Philoſophe commence d'abord par avoir de la Logique. C'eſt-là le fondement & la baze de toutes les Sciences. La Politique la plus rafinée, ſi elle n'eſt appuyée ſur de bons raiſonnemens, eſt un bâtiment qui s'écroule. Il eſt vrai que la plûpart des Lecteurs n'y regardent pas de ſi près; éblouis par l'éclat de quelques ornemens qui ſe trouvent dans les débris de l'édifice, c'eſt-là uniquement que ſe porte leur attention; ils ont la vûë trop foible, pour enviſager à la fois tout le corps de l'ouvrage; ils n'en conſidérent que les parties les plus brillantes; & ces beautés de détails abſorbent tellement toutes les lumiéres de leur eſprit, qu'il ne leur en reſte plus pour s'appercevoir des imperfections & du peu de ſolidité de l'enſemble.

Mais je tomberois moi-même dans un défaut plus grand que celui que

je reproche aux autres, ſi je ne faiſois remarquer que les endroits défectueux de cet Ouvrage, & ſi ma vûë ne ſe portoit pas auſſi de tems en tems ſur quelques uns des morceaux brillans qui ont fait, j'oſe le dire, toute la vogue de ce Livre. Ils ſont en ſi grand nombre, que le choix en ſeroit difficile; je me contenterai donc d'en rapporter ici deux ou trois que je prendrai au hazard. Voici, par exemple, qui me paroît fort bien dit, & qui ſelon moi, eſt tout neuf, quoique dans le vrai.

„ L'amour de la Patrie conduit à la „ bonté des mœurs, & la bonté des „ mœurs à l'amour de la Patrie. Moins „ nous pouvons ſatisfaire nos paſſions „ particuliéres, plus nous nous li- „ vrons aux générales. Pourquoi les „ Moines aiment-ils tant leur Ordre? „ C'eſt juſtement par l'endroit qui fait „ qu'il leur eſt inſupportable; leur „ Régle les prive de toutes les cho- „ ſes ſur leſquelles les paſſions ordi- „ naires s'appuyent: reſte donc cette „ paſſion pour la Régle même qui les „ afflige. Plus elle eſt auſtére, c'eſt-à-

„ dire, plus elle retranche de leurs „ penchans, plus elle donne de force „ à ceux qu'elle leur laiſſe.

Ce qui ſuit caractériſe aſſez bien deux Peuples tout à la fois : la jalouſie des uns, & l'indiſcrétion des autres.

„ Les François ont été chaſſés neuf „ fois de l'Italie, à cauſe, diſent les „ Hiſtoriens, de leur inſolence à l'é-„ gard des femmes & des filles. C'eſt „ trop pour une Nation d'avoir à ſouf-„ frir la fierté du vainqueur, & en-„ core ſon incontinence, & encore „ ſon indiſcrétion ſans doute plus fâ-„ cheuſe, parce qu'elle multiplie à „ l'infini les outrages.

Les femmes en Aſie & dans tous les pays extrêmement chauds, ſont retenuës par leurs maris dans une eſpêce de ſervitude domeſtique, & voici la raiſon que l'Auteur en apporte. Elle eſt fort ingénieuſe. " Dans ces pays-là „ les femmes ſont nubiles à huit, „ neuf & dix ans ; ainſi l'enfance & „ le mariage y vont preſque toûjours „ enſemble. Elles ſont vieilles à vingt : „ la raiſon ne ſe trouve donc jamais „ avec la beauté. Quand la beauté de-

„ mande l'empire, la raiſon le fait re-
„ fuſer; quand la raiſon pourroit l'ob-
„ tenir, la beauté n'eſt plus. Les fem-
„ mes doivent donc être dans la dé-
„ pendance; car la raiſon ne peut leur
„ procurer dans leur vieilleſſe un em-
„ pire que la beauté ne leur avoit pas
„ donné dans la jeuneſſe même.

Juſqu'ici l'Auteur a très-bien dit; mais il tire enſuite de-là une conſéquence qui me paroît fort ſinguliére. „ Il eſt donc très-ſimple, conclut-il, „ qu'un homme, lorſque la Religion „ ne s'y oppoſe pas, *quitte ſa femme* „ pour en prendre une autre, & que „ la poligamie s'introduiſe. „ Il eſt ſans doute très-ſimple de quitter une femme laide pour en prendre une jolie; mais cela ne vient point de la chaleur du climat; c'eſt l'effet d'un penchant qui eſt naturel chez tous les hommes de quelque pays qu'ils ſoient. Si on avoit dit ſeulement que dans les pays chauds on eſt plus porté à l'incontinence que dans les climats froids ou tempérés, & que de là on eût inféré qu'une Religion qui permet d'avoir pluſieurs femmes, devoit s'y établir

plus aisément que par-tout ailleurs, ce raisonnement eût paru juste. Mais de prétendre que la polygamie s'y est introduite, parce que les femmes n'y sont jamais belles & raisonnables tout à la fois, en vérité ce n'est point conclure selon les régles de la bonne Logique, sur-tout lorsqu'on ajoûte qu'on *quitte sa femme* pour en épouser une autre. Si en prenant une nouvelle épouse, on conservoit l'ancienne, cela seroit tout différent, & le raisonnement prouveroit à merveille, voici comment ? dans les pays chauds, jamais la raison & la beauté ne se trouvent rassemblées dans la même personne ; il est naturel cependant, que les hommes également touchés de l'une & de l'autre, tâchent de les réünir dans leur maison ; il faut donc pour cela qu'ils épousent plusieurs femmes, & qu'en prenant les belles, ils conservent les raisonnables. Voilà la polygamie. Mais l'on nous dit expressément qu'on *quitte sa femme* pour en prendre une autre. Ce n'est donc plus polygamie, c'est divorce, ou si l'on veut répudiation.

Puisque nous sommes sur l'article des femmes, voyons si c'est avec raison qu'on a accusé l'Auteur de l'Esprit des Loix d'avoir un peu maltraité le beau sexe ; on en jugera par les traits que je vais citer.

,, Les femmes ont peu de retenuë ,, dans les Monarchies, parce que la ,, distinction des rangs les appellant à ,, la Cour, elles y vont prendre cet es- ,, prit de liberté, qui est le seul qu'on ,, y tolere. Chacun se sert de leurs ,, agrémens & de leurs passions pour ,, avancer sa fortune ; & comme leur ,, foiblesse ne leur permet pas l'or- ,, gueil, mais la vanité, le luxe y ré- ,, gne toûjours avec elles.

Voilà les femmes dans les Monarchies ; elles valent infiniment mieux dans les Républiques, il n'y a pas de comparaison. Elles y ,, sont libres par ,, les loix, & captivées par les mœurs ; ,, le luxe en est banni, & avec lui la ,, corruption & les vices. ,, C'est sans doute de ces femmes-là que l'Auteur veut parler, quand il dit : ,, Il est heu- ,, reux de vivre dans ces climats qui ,, permettent qu'on se communique ;

,, où

„ où le ſexe qui a le plus d'agrémens „ ſemble parer la ſocieté ; & où les „ femmes ſe réſervant aux plaiſirs d'un „ ſeul, ſervent encore à l'amuſement „ de tous.

Mais quittons pour un moment ces heureux climats ; allons dans les pays chauds, & nous verrons toute autre choſe. „ Il y a de tels climats où le „ phyſique a une telle force, que *la* „ *morale n'y peut preſque rien.* Laiſſez „ un homme avec une femme, les „ tentations ſeront des chutes, l'at- „ taque ſûre, la réſiſtance nulle. Dans „ ces pays, au lieu de préceptes, il „ faut des verroux.

Au reſte, ajoute-t'on, „ ce n'eſt „ pas ſeulement la pluralité des fem- „ mes qui exige leur clôture dans cer- „ tains lieux d'Orient, c'eſt le climat. „ Ceux qui liront les horreurs, les „ crimes, les perfidies, les noirceurs, „ les poiſons, les aſſaſſinats que la li- „ berté des femmes fait faire à Goa, „ & dans les Etabliſſemens des Portu- „ gais dans les Indes où la Réligion „ ne permet qu'une femme, & qui „ les compareront à l'innocence & à

„ la pureté des mœurs des femmes de „ Turquie, de Perſe, du Mogol, de „ la Chine & du Japon, verront qu'il „ eſt ſouvent auſſi néceſſaire de les „ ſéparer des hommes lorſqu'on n'en „ a qu'une, que quand on en a plu-„ ſieurs.

„ C'eſt donc le climat qui doit dé-„ cider des choſes, conclut l'Auteur. „ Que ſerviroit d'enfermer les fem-„ mes dans nos pays du Nord, où leurs „ mœurs ſont naturellement bonnes; „ où toutes leurs paſſions ſont calmes, „ peu actives, peu rafinées; où l'a-„ mour a ſur le cœur un empire ſi ré-„ glé, que la moindre police ſuffit „ pour les conduire.

Ainſi ce n'eſt guére que le plus ou le moins de chaleur qui rend les femmes en général plus ou moins vertueuſes, & *la morale n'y peut preſque rien.* De ſorte qu'il en eſt des femmes, dans ce ſentiment, à peu près, comme du lait qui reſte tranquille dans le vaſe, ou qui en ſort avec impétuoſité, ſelon qu'il eſt ou plus près ou plus loin du feu; ou bien; ſi l'on veut, on pourra les comparer à ces liqueurs ſpi-

ritueuſes, que le chaud ou le froid fait monter ou deſcendre dans le Thermométre. Quand l'air eſt froid ou tempéré, la liqueur ne fait aucun effort pour s'échapper hors du tube; mais à meſure que la chaleur augmente, elle s'éleve inſenſiblement, & on la verroit bien-tôt ſe répandre avec précipitation, ſi l'on n'avoit ſoin de tenir le tuyau bien fermé. Image parfaite de ce que ſont les femmes dans les differens climats. Celles du Nord ont les mœurs naturellement bonnes; il eſt donc inutile de les enfermer pour les ranger à leur devoir; mais pour celles d'Orient, ſemblables à cette liqueur vagabonde que la chaleur met en mouvement, elles éprouvent en elles-mêmes une fermentation ſi violente, qu'*au lieu de préceptes*, dit l'Auteur, *il leur faut des verroux.*

Je ne ſçais s'il y a rien dans tout ceci de trop déſavantageux pour le beau ſexe: car ſi d'un côté on diminuë le mérite des femmes vertueuſes, on peut dire certainement qu'on rend auſſi les autres bien moins coupables. Car enfin, que peut-on reprocher à

une personne qui s'écarte des régles de la morale dans des choses où *la morale ne peut presque rien*, où *le climat décide de tout* ? C'est une laituë que le trop de chaleur empêche de pommer & fait monter en graines. Est-ce la faute de la laituë ? Non ; c'est tout au plus celle du Jardinier, qui n'a pas eû assez de soin de l'entretenir dans sa fraîcheur.

Mais parmi les femmes, s'il y en a qui ayent quelque raison de se plaindre, ce sont celles précisément dont on dit le plus de bien ; nos femmes du Nord. Car, outre qu'on diminuë beaucoup le mérite de leur vertu, comme je l'ai deja dit, on leur ôte encore toute excuse dans le vice. En effet, comment justifier une conduite irréguliére dans les pays froids ? Les fautes qu'on y fait y sont personnelles, & on ne peut les attribuër qu'à soi-même, puisqu'on n'y manque jamais de la grace du climat. Mais que dis-je ? Il y a un certain tems dans l'année, où, dans le Nord même, les femmes manquent de cette grace, & où, par conséquent, elles peuvent faire

le mal impunément ; c'eſt le tems de l'Eté. A meſure que les chaleurs augmentent la grace du climat ſe retire, & la vertu des femmes doit diſparoître avec la glace. L'Hyver n'eſt donc pas pour elles le tems des plaiſirs, ils ſeroient accompagnés de trop de remords ; mais ſitôt que la belle ſaiſon ſe renouvelle, elles peuvent commencer à s'y livrer ſans ſcrupule ; elles n'ont plus la grace.

Malgré le vice que l'Auteur de l'ouvrage dont je rends compte, attribuë à certains climats, il reconnoît cependant que la nature a gravé dans tous les cœurs, de quelque pays que l'on ſoit, un ſentiment que le climat ne ſçauroit effacer ; c'eſt la pudeur. „ Toutes les Nations, dit-il, ſe ſont „ également accordées à attacher du „ mépris à l'incontinence des femmes ; „ c'eſt que la nature a parlé à toutes „ les Nations. Elle a établi la défen- „ ſe, elle a établi l'attaque ; & ayant „ mis des deux côtés des déſirs ; elle „ a placé dans l'un la témérité, & „ dans l'autre la honte. Il n'eſt donc „ pas vrai que l'incontinence ſuive

„ les loix de la nature, elle les vio-
„ le au contraire ; c'eſt la modeſ-
„ tie & la retenuë qui ſuivent ces
„ loix.

Tout cela cependant n'eſt pas ſi général, qu'il ne puiſſe quelque-fois ſouffrir des exceptions. Il y a des pays où la nature a tout fait à rebours ; elle a placé la honte dans les hommes & la témérité dans les femmes ; celles-ci attaquent, ceux-là ſe défendent.
„ A Patane, par exemple, la lubricité
„ des femmes eſt ſi grande, que les
„ hommes ſont contraints de ſe faire
„ de certaines garnitures pour ſe met-
„ tre à l'abri de leurs entrepriſes.
„ C'eſt-là que la nature a une force,
„ & la pudeur une foibleſſe qu'on ne
„ peut comprendre. „ Il faut donc convenir que dans ce pays-là au moins c'eſt l'incontinence qui ſuit les loix de la nature, & que c'eſt la pudeur qui les viole ; car c'eſt une loi conſtante de la nature, que le plus fort l'emporte toujours ſur le plus foible. J'avouë que cette conſéquence n'eſt point du tout conforme à la bonne morale ; mais elle ſuit immédiatement des prin-

cipes qu'on a établis dans cet ouvrage. Car dans des climats où *le phyſique a une telle force que la morale n'y peut preſque rien*, il eſt évident qu'en cedant au phyſique, on ne fait qu'obéir à la nature & ſuivre ſes loix. Ainſi quand l'Auteur dit que c'eſt la pudeur qui les ſuit toujours, & la continence qui les viole ; il penſe certainement comme tout le monde ; mais il ne raiſonne pas conſéquemment à ſes principes. C'eſt une faute dans laquelle il tombe ſouvent ; ainſi que je l'ai déja fait remarquer pluſieurs fois.

Le Livre de l'Eſprit des Loix nous apprend ,, qu'on trouve des mœurs ,, plus pures dans les divers Etats d'O- ,, rient, à proportion que la clôture ,, des femmes y eſt plus exacte ; que ,, de là dérive, pour les femmes, tou- ,, te la pratique de la morale, la pu- ,, deur, la chaſteté, la retenuë, le ſi- ,, lence, la paix, la dépendance, le ,, reſpect, l'amour, &c. on ne peut ,, pas dire la même choſe, ajoute-t'il, ,, de certains pays des Indes, où la clô- ,, ture des femmes ne peut être auſſi ,, exacte ; c'eſt-là qu'on voit juſqu'à

„ quel point les vices du climat, laiſ-
„ ſés dans une grande liberté, peu-
„ vent porter le déſordre.

Il ſeroit en vérité bien étonnant, que des femmes qui ſont continuellement enfermées, qui ne voyent jamais d'hommes, qui ne connoiſſent que leurs maris, qui ne ſe trouvent jamais dans l'occaſion de mal faire, ne fuſſent pas plus retenuës, plus chaſtes, plus dépendantes, que celles à qui on laiſſe toute leur liberté. Il n'eſt pas néceſſaire d'aller en Orient pour voir de pareilles choſes; ſans doute que dans nos Convens de Réligieuſes on doit trouver plus de modeſtie, de ſilence, de pudeur, de chaſteté, de dépendance, que parmi ce qu'on appelle les femmes du monde. Si l'Auteur de cet Ouvrage n'avoit jamais dit que des choſes de cette nature, on ne l'accuſeroit ſûrement pas d'avoir donné dans le paradoxe.

Je vais finir l'article qui regarde les femmes par une penſée qui tient beaucoup de l'Epigramme; on y verra que l'Auteur s'égaye quelquefois ſur la gravité de ſa matiere.

„ C'eſt une conſéquence de la po-
„ lygamie, que dans les Nations vo-
„ luptueuſes & riches, on ait un très-
„ grand nombre de femmes. Leur ſé-
„ paration d'avec les hommes, & leur
„ clôture ſuivent naturellement de ce
„ grand nombre. L'ordre domeſtique
„ le demande ainſi ; un débiteur inſol-
„ vable cherche à ſe mettre à couvert
„ des pourſuites de ſes créanciers.

Je paſſerois les bornes ordinaires d'un extrait ſi je voulois parler de toutes les choſes qui ont rapport à la morale, & que l'on fait dépendre ici de la forme du Gouvernement ou de la nature du climat. Je réduirai donc à quatre articles ſeulement ce que j'ai encore à dire là-deſſus. Le luxe, le courage, l'homicide de ſoi-même & la bonne foi.

C'eſt le climat qui fait tout, qui décide de tout dans cet Ouvrage. C'eſt lui qui introduit le luxe ou l'économie dans les Empires ; qui rend les hommes lâches ou courageux ; qui inſpire la crainte ou le mépris de la mort ; qui entretient la fourberie & qui bannit la droiture.

Le luxe dépend du climat, il dépend auſſi du Gouvernement. Il y a des Etats & des pays où il eſt dangereux; il y en a d'autres où il eſt utile & néceſſaire. Voici comment on peut raiſonner dans les principes de l'Auteur.

La vertu eſt le reſſort des Républiques; le luxe eſt contraire à la vertu: le luxe eſt donc dangereux dans les Républiques.

Un honneur faux eſt le principe des Monarchies; le luxe eſt une ſuite de cet honneur: le luxe eſt donc néceſſaire dans les Monarchies.

Le principe d'un Etat deſpotique, c'eſt la crainte. ,, Lorſqu'un Eſclave ,, eſt choiſi par ſon Maître pour tyranniſer les autres Eſclaves, incertain ,, pour le lendemain de la fortune de ,, chaque jour, il n'a d'autre félicité, ,, que celle d'aſſouvir l'orgueil, les dé- ,, ſirs & les voluptés de chaque jour. ,, Le luxe eſt donc néceſſaire dans les Etats deſpotiques.

Voici un autre raiſonnement. L'égalité des biens fait l'excellence d'une République: il ſuit que moins il y a

de luxe dans une République, plus elle eſt parfaite. Le luxe eſt donc contraire à la perfection des Républiques; par conſéquent dangereux dans cette eſpèce de gouvernement.

„ A meſure que le luxe s'établit „ dans une République, dit-on, en- „ core, l'eſprit ſe tourne vers l'inté- „ rêt particulier. A des gens à qui il „ ne faut rien que le néceſſaire, il ne „ reſte à déſirer que la gloire de la „ Patrie & la ſienne propre.

Mais on peut dire la même choſe des Monarchies; il eſt bien certain que ſi tous les ſujets ſe contentoient du néceſſaire, il ne leur reſteroit plus rien à déſirer que la gloire du Prince, la leur propre, & celle de l'Etat. Il faut donc conclurre auſſi, par la même raiſon, que le luxe eſt dangereux dans un gouvernement Monarchique. Ce n'eſt cependant pas là le ſentiment de l'Auteur, qui dit expreſſément, que les Républiques finiſſent par le luxe, les Monarchies par la pauvreté; & voici comme il le prouve. „ Comme „ par la conſtitution des Monarchies, „ les richeſſes y ſont inégalement par-

„ tagées, il faut bien qu'il y ait du
„ luxe. Si les riches n'y dépensent pas
„ beaucoup, les pauvres mourront de
„ faim. Il faut même que les riches y
„ dépensent à proportion de l'inégali-
„ té des fortunes, & que le luxe y
„ augmente dans cette proportion.
„ Les richesses particuliéres n'ont au-
„ gmenté, que parce qu'elles ont ôté
„ à une partie des Citoyens le néces-
„ saire physique; il faut donc qu'il
„ leur soit rendu. Ainsi, pour que l'E-
„ tat Monarchique se soutienne, le
„ luxe doit aller en croissant, du La-
„ boureur à l'Artisan, au Négociant,
„ aux Nobles, aux Magistrats, aux
„ grands Seigneurs, aux Traitans prin-
„ cipaux, aux Princes; sans quoi tout
„ seroit perdu.

Cette gradation est admirable, *des grands Seigneurs aux Traitans*. Cela fait bien voir que ce n'est ni le rang ni la naissance, mais l'argent seul qui régle le luxe.

Mais le luxe ne dépend pas seulement de la forme du Gouvernement, il dépend encore plus de la nature du climat. Celui d'Angleterre

admet le luxe, celui de la Chine le rejette, & en France on ne doit pas le craindre; en voici la raison. ,, En ,, Angleterre le sol produit beaucoup ,, plus de grain qu'il ne faut pour ,, nourrir ceux qui cultivent les terres, ,, & ceux qui procurent les vêtemens. ,, Il peut donc y avoir des Arts fri- ,, voles, & par conséquent du luxe. ,, En France il croit assez de bled pour ,, la nourriture des Laboureurs, & de ,, ceux qui sont employés aux Manu- ,, factures. De plus le commerce avec ,, les Etrangers peut rendre pour *des* ,, *choses frivoles* tant de choses nécessai- ,, res, qu'on n'y doit guére craindre ,, le luxe. A la Chine au contraire, ,, les femmes sont si fécondes, & l'es- ,, pèce humaine s'y multiplie à un tel ,, point, que les terres, quelque cul- ,, tivées qu'elles soient, suffisent à ,, peine pour la nourriture des Habi- ,, tans. Le luxe y est donc pernicieux, ,, & l'esprit de travail & d'économie ,, y est aussi requis, que dans quel- ,, ques Républiques que ce soit. Il faut ,, donc s'attacher aux Arts nécessaires, ,, & qu'on fuye ceux de la volupté.

Ne pourroit-on pas dire auſſi, que puiſque la Chine ne produit pas dequoi nourrir tous ſes Habitans, il ſeroit à propos qu'une partie de ces mêmes Habitans s'appliquaſſent à *des choſes frivoles*, pour ſe procurer, comme en France, par le commerce qu'ils en feroient avec les Etrangers, les choſes les plus néceſſaires ; & pour réparer par ce moyen le défaut du climat : de ſorte que ce défaut-là même ſeroit juſtement la raiſon qui devroit introduire le luxe à la Chine.

Mais diſons mieux ; ce n'eſt ni la forme du Gouvernement, ni la nature du climat qui produit le luxe ; ce ſont nos paſſions, nos goûts, & ſurtout notre façon de penſer. Tant qu'on croit, par exemple, qu'il y a de la gloire à être économe & frugal, on aime la frugalité & l'économie ; mais ſitôt qu'on commence à penſer différemment, ſitôt qu'on attache de l'honneur à tout ce qui a de l'éclat & qui brille ; en un mot, ſitôt qu'on regarde le luxe comme une marque de diſtinction, on aime le luxe. Il y a trois cens ans que la France formoit déja

certainement un Etat Monarchique ; que le climat étoit le même qu'il est aujourdhui ; on ne voyoit cependant alors ni édifices somptueux, ni équipages superbes, ni habits magnifiques ; les maisons étoient simples, les tables frugales, les vêtemens modestes ; nos ancêtres n'avoient chez eux ni tapisseries des Gobelins, ni glaces de Venise, ni tableaux de grand prix ; c'est qu'ils ne croyoient pas, les bonnes gens, que rien de tout cela pût les rendre ni plus grands, ni plus estimables, ni plus heureux : mais aujourdhui que la façon de penser est différente ; que ce n'est que par un certain éclat extérieur qu'on croit pouvoir se distinguer du reste des Citoyens ; que c'est-là uniquement en quoi on fait consister la grandeur, la félicité, le mérite ; aujourdhui enfin qu'on n'est honoré qu'à proportion qu'on fait de la dépense, qu'à mesure qu'on donne dans le luxe, il n'est pas étonnant que le luxe se soit introduit parmi nous.

Quelle idée de vouloir tout attribuër au climat & au gouvernement, & rien aux passions, au goût, aux préjugés, à

l'éducation, à la mode; tout au physique & rien au moral; tout aux élémens & rien à l'homme! Le climat est dans *l'Esprit des Loix*, ce que le mouvement est dans l'Univers, la cause universelle de toutes choses. Ce qui régle le culte que l'on rend à la Divinité, c'est le climat; ce qui fait qu'une nation a plus de vertu qu'une autre, c'est le climat; ce qui rend les femmes sages ou voluptueuses, c'est le climat: c'est le climat qui régle la dépense, la maniere de s'habiller, de se loger, de se meubler, de se nourrir. C'est le climat qui fait que les uns sont braves, les autres timides; que les uns ont de la bonne foi, & que les autres sont fourbes; que les uns souhaitent de vivre, les autres de mourir. Oui vraiment, c'est le climat qui fait que l'on se tuë en Angleterre. Cette action est chez ces peuples une maladie de pays. „ Les Anglois se tuënt sans qu'on „ puisse imaginer aucune raison qui „ les y détermine; ils se tuënt dans „ le sein même du bonheur. Cette „ action chez les Romains étoit l'effet „ de l'éducation, elle tenoit à leur

„ maniere

„ maniere de penſer & à leurs coûtu-
„ mes. Chez les Anglois, elle eſt l'ef-
„ fet d'une maladie ; elle tient à l'é-
„ tat phyſique de la machine, & eſt
„ indépendante de toute autre cauſe.
„ Il y a apparence que c'eſt un dé-
„ faut de filtration du ſuc nerveux :
„ la machine dont les forces motrices
„ ſe trouvent à tout moment ſans ac-
„ tion, eſt laſſe d'elle-même : l'ame
„ ne ſent point de douleur, mais une
„ certaine difficulté de l'exiſtence. Il
„ eſt clair que les Loix Civiles de
„ quelques pays peuvent avoir eu des
„ raiſons pour flétrir l'homicide de
„ ſoi-même : mais en Angleterre on
„ ne peut pas plus le punir, qu'on ne
„ punit les effets de la démence.

Cet Ouvrage eſt ſi rempli de contradictions, que des propres principes de l'Auteur on peut tirer des conſéquences qui détruiſent invinciblement encore ici ſon opinion. Il dit que *les Anglois ſe tuent dans le ſein même du bonheur* : ce n'eſt donc pas par maladie. Si la ſanté eſt le plus grand des biens, la maladie eſt, par la raiſon des contraires, le plus grand des

maux : on n'eſt pas dans le ſein du bonheur quand on eſt malade.

Si les Anglois ſe tuënt dans le ſein même du bonheur, cette action n'eſt donc pas chez eux l'effet d'une *machine laſſe d'elle-même*, & qui ſent à tout moment *une certaine difficulté de l'exiſtence.* Un homme accablé du poids de la vie, peut-il être ſuppoſé dans le ſein du bonheur ?

L'Auteur attribuë cette eſpêce d'anéantiſſement, ce ſentiment de la *difficulté de l'exiſtence*, au défaut de filtration du ſuc nerveux, par lequel défaut *les forces motrices ſe trouvent à tout moment ſans action.* Les Anglois ſont cependant plus forts & plus robuſtes, que les peuples qui habitent les pays chauds ; la force & la vigueur des membres ſont contradictoires avec la débilité des *forces motrices* ; elles ſuppoſent donc une abondante *filtration du ſuc nerveux.* C'eſt dans les pays chauds où les *forces motrices* ſe trouvent fréquemment ſans action, que la machine devroit plûtôt ſe laſſer d'elle-même.

Dans nos climats tempérés nous

voyons que les hommes qui ont été occupés à des travaux fâtiguans, éprouvent des laſſitudes qui les accablent. Ils ſentent dans ce cas la difficulté de l'exiſtence ; ils n'ont point de douleur locale ; mais la diſſipation des eſprits a débilité & preſqu'anéanti les *forces motrices* ; ils ne ſongent cependant pas à ſe tuer, quoiqu'ils ſoient précíſément dans la diſpoſition requiſe par l'Auteur de l'Eſprit des Loix, pour ſe porter à cette action.

Ce n'eſt donc point le climat qui fait que l'on ſe tuë en Angleterre : écoutons un Anglois qui eſt ſur le point de ſe donner la mort ; il doit ſçavoir quel eſt le ſujet qui l'y détermine ; il va nous dire ſi c'eſt par des raiſons phyſiques, ou pour des cauſes morales ; ſi c'eſt par un excès de folie, ou par un principe de ſageſſe qu'il veut ſe faire mourir.

Mon cœur, mes ſens flétris, ma funeſte raiſon,
Tout me dit d'abréger le tems de ma priſon.

Faut-il donc ſans honneur attendre la vieilleſſe,
Traînant pour tout deſtin les regrets, la foibleſſe,
Pour objet éternel l'affreuſe vérité,
Et pour tout ſentiment l'ennui d'avoir été !
C'eſt au ſtupide, au lâche, à plier ſous la peine;
A ramper, à vieillir ſous le poids de ſa chaîne;
Mais vous en conviendrez, quand on ſçait réfléchir,
Malheureux ſans remède, on doit ſçavoir finir.

Parmi les motifs qui déterminent *Sidnei* à ſe donner la mort, nous ne voyons pas qu'il apporte aucune cauſe phyſique, ni aucune raiſon de politique; il ne s'en prend ni au climat ni au Gouvernement. Il ne dit pas „ que c'eſt *un déſaut de filtration du ſuc* „ *nerveux*; que la machine, dont *les* „ *forces motrices* ſe trouvent à tout mo„ ment ſans action, eſt laſſe d'elle„ même : „ il dit ſeulement que la vie eſt pour lui un fardeau péſant dont il veut ſe délivrer par la mort.

Mais, dira-t'on, pourquoi la vie

eſt-elle pour lui un fardeau ſi péſant, ſinon par *un défaut de filtration du ſuc nerveux*, & parce que ſes *forces motrices* ſe trouvent ſans action ? Encore une fois, ce n'eſt pas-là la raiſon qu'il en apporte ; la vie lui eſt à charge, parce qu'il eſt *malheureux ſans remede* ; voilà pourquoi il veut la voir finir. Qu'on ne diſe donc pas que les Anglois ſe tuënt *dans le ſein même du bonheur* ; rien n'eſt plus faux. Il peut bien ſe faire peut-être que l'on ne connoiſſe pas toûjours les véritables cauſes qui les portent à ſe détruire ; mais ils n'en viennent jamais à cette extrêmité ſans quelque ſujet de chagrin ou réel ou imaginaire. Ce qu'on peut dire ſeulement, c'eſt qu'en Angleterre, où l'on penſe plus librement ſur la Religion que par-tout ailleurs, on ne regarde pas comme un crime l'homicide de ſoi-même. D'ailleurs, les Loix n'y flétriſſent point la mémoire de ceux qui ſe procurent une mort volontaire. A des gens qui ne craignent rien devant Dieu ni devant les hommes pour l'avenir, la mort eſt le remède le plus ſimple & le plus na-

turel aux maux preſens qui les accablent.

C'eſt donc la façon de penſer qui, comme chez les Romains, fait que l'on ſe tuë en Angleterre, & non pas *le défaut de filtration du ſuc nerveux, l'inaction des forces motrices*, ou une maladie de climat.

C'en eſt donc fait enfin; tout eſt fini pour moi;
Ce breuvage fatal que j'ai pris ſans effroi,
Enchaînant tous mes ſens dans une mort tranquille,
Va du dernier ſommeil aſſoupir cet argile!
Nul regret, nul remord ne trouble ma raiſon;
L'Eſclave eſt-il coupable en briſant ſa priſon?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obſcure,
Eſt le pere & l'ami de toute la nature;
Rempli de ſa bonté, mon eſprit immortel
Va tomber, ſans frémir, dans ſon ſein paternel.

La foi nous apprend que les flammes vengereſſes attendent dans l'autre vie tous ceux qui ſe donnent euxmêmes la mort dans celle-ci. Voici un Anglois qui manque de foi à cet

égard & qui se persuade au contraire qu'une action pareille va être suivie d'une éternité de délices. Dira-t'on aussi, que c'est par *un défaut de filtration du suc nerveux*, par l'*inaction des forces motrices*, par maladie de climat, que cet Anglois manque de foi ?

Mais si l'on ne peut pas dire que ce soit le climat qui fasse venir aux gens des envies de se tuer, n'est-ce pas lui du moins qui leur inspire de la valeur & du courage ? Car enfin, si le climat ne fait pas tout, on ne peut pas nier cependant qu'il ne fasse quelque chose.

Que ce soit le climat qui rende les hommes braves & courageux, c'est-là une chose sur laquelle l'Auteur de l'Esprit des Loix ne croit pas qu'on puisse avoir aucun doute, & voici de quelle maniere il établit son sentiment.

„ L'air froid resserre les extrêmi-
„ tés des fibres extérieures de notre
„ corps ; cela augmente leur ressort,
„ & favorise le retour du sang des
„ extrêmités vers le cœur. Il diminuë
„ la longueur de ces mêmes fibres ;

„ il augmente donc encore par-là
„ leur force. Cette force plus grande
„ doit produire plus de confiance en
„ ſoi-même, c'eſt-à-dire, plus de
„ courage.

„ L'air chaud relâche les extrêmi-
„ tés des fibres & les allonge; il di-
„ minuë donc leur force & leur reſ-
„ ſort; mettez un homme dans un
„ lieu chaud & enfermé, il ſouffrira
„ une défaillance de cœur très-grande;
„ ſi dans cette circonſtance on va lui
„ propoſer une action hardie, je crois
„ qu'on l'y trouvera très-peu diſpoſé;
„ ſa foibleſſe préſente mettra un dé-
„ couragement dans ſon ame; il crain-
„ dra tout, parce qu'il ſentira qu'il ne
„ peut rien.

„ Les Peuples des pays chauds, con-
„ clut l'Auteur, ſont timides comme
„ les vieillards le ſont; ceux des pays
„ froids, ſont courageux comme le
„ ſont les jeunes gens.

Tout ce raiſonnement roule ſur une ſuppoſition fauſſe; ſçavoir que c'eſt la foibleſſe ou la force du corps qui rend les hommes timides ou courageux. On pourroit citer une infinité d'exemples

d'exemples qui démentiroient ce principe. Dira-t'on, par exemple, que parmi notre Nobleſſe il n'y ait pas plus de bravoure ni de véritable courage, que parmi ceux qu'elle employe à cultiver ſes terres ? Il eſt ſûr néanmoins, généralement parlant, que ceux-ci ſont plus forts & plus vigoureux que leurs maîtres. Ce n'eſt donc point la force ni la vigueur du corps qui inſpirent du courage ; c'eſt la naiſſance, l'éducation, les préjugés, le point d'honneur ; en un mot c'eſt la façon de penſer & non pas le climat.

Que deux Payſans également forts & vigoureux, & nés ſous le même Ciel, entrent au ſervice du Roi, l'un dans un vieux Régiment de troupes reglées, & l'autre dans un Bataillon de Milice; ils ſeront au bout de ſix mois deux hommes tout differens. Pourquoi cela ? C'eſt qu'ils auront pris l'un & l'autre, l'eſprit & la façon de penſer de leur corps. Un homme de mon Régiment, dira le premier, doit en avoir les ſentimens & la valeur ; ſoyons donc brave & courageux, ſinon

par temperament, du moins par état, & pour nous rendre digne du Corps dont nous avons l'honneur d'être membre. Pour moi, dira le second, je ne crois pas que ma qualité de Milicien exige des sentimens si élevés; le Corps dont je suis me dispense de tant de bravoure, & pour être un bon Milicien, il n'est pas nécessaire d'être un César.

C'est donc, encore un coup, c'est la façon de penser qui rend ces deux hommes si differens, & non pas le climat. C'est la façon de penser & non le climat, qui fait de l'un un Achille, & de l'autre un Thersite. Voyons cependant ce que dit encore l'Auteur pour confirmer son sentiment.

„ Si nous faisons attention aux der-
„ nieres guerres, qui sont celles que
„ nous avons le plus sous nos yeux,
„ & dans lesquelles nous pouvons
„ mieux voir de certains effets légers
„ imperceptibles de loin; nous senti-
„ rons bien que les peuples du Nord
„ transportés dans les pays du Midy,
„ n'y ont pas fait d'aussi belles ac-

„ tions, que leurs Compatriotes, qui
„ combattant dans leur propre climat,
„ y joüiſſoient de tout leur courage.

A cela je réponds, que ſi les Allemands, dans les guerres dont parle ici l'Auteur, (car il s'agit de celles pour la ſucceſſion d'Eſpagne) ſi, dis-je, les Allemands n'ont pas eû des ſuccès ſi éclatans à Villaviciosa, qu'ils en avoient eû à Hoctſtet, s'ils n'ont pas fait de ſi belles actions à Almanza, qu'à Ramillies, ce n'eſt pas que la chaleur d'Eſpagne ait *allongé leurs fibres* & diminué leur courage; ce n'eſt pas que ce climat leur ait cauſé une *défaillance de cœur*, & qu'ils en ſoient devenus plus timides; mais c'eſt par la raiſon toute ſimple qu'on ne fait jamais la guerre avec tant de ſuccès dans une région éloignée, que ſur ſes frontieres, chez une nation étrangere, que dans ſon propre pays, quand même le climat ſeroit égal. Tout s'oppoſe aux entrepriſes d'une armée ennemie dans un pays éloigné du ſien; elle n'en connoit ni la langue, ni le caractère, ni la ſituation, ni les chemins; & par là elle eſt expoſée à de

plus grandes fautes. S'il lui arrive un malheur, il lui est très-difficile de le réparer ; si elle perd du monde, il lui est impossible de le remplacer ; les avantages même qu'elle peut avoir, il est rare qu'elle puisse les conserver long-tems, & le moindre échec est presque toujours suivi d'une infinité de disgraces. D'ailleurs elle trouve autant d'ennemis à combattre qu'il y a d'habitans ; & chaque ennemi devient lui-même un guerrier redoutable, toujours prêt à tout entreprendre pour défendre ses biens, sa femme, ses enfans & sa vie. Voilà les véritables causes ausquelles on doit attribuer le peu de succès qu'ont eu les Impériaux dans la derniere guerre qu'ils ont faite en Espagne ; & non pas au prétendu *allongement des fibres*, à la *défaillance de cœur*, au climat. Les peuples du Nord transportés dans les pays du Midy, les peuples du Midy transportés dans les pays du Nord, les peuples même d'un climat tempéré transportés dans un climat pareil au leur, mais éloigné, n'y feront jamais des actions plus glorieuses que

les Allemands en Eſpagne, pour les raiſons que je viens de dire. Eh quoi? le climat du Danube & de la Moldavv n'eſt-il pas à peu près ſemblable à celui de la Meuſe & de l'Eſcaut? Cependant quelle difference entre nos dernieres Campagnes en Bohême & en Baviere; & celles qui les ont ſuivies en Flandres quelques années après? Si les François n'ont pas fait la guerre avec autant de ſuccès en Allemagne que dans les Pays-Bas, on ne dira pas certainement que la chaleur leur ait *allongé les fibres* & diminué le courage, puiſque tout le monde ſçait qu'ils ont été obligés pluſieurs fois de coucher dans la neige, & qu'ils y ont ſouffert le froid le plus rigoureux; mais c'eſt qu'ils avoient à combattre dans des pays éloignés, au lieu qu'en Flandres ils faiſoient la guerre ſur leurs propres frontieres. D'ailleurs ils y avoient à leur tête un Roi victorieux, l'amour de ſon peuple, les délices de ſon armée, le pere de ſes ſoldats, qui les menoit lui-même à la gloire au travers de mille périls. Voilà, le vérita-

ble climat qui donne la bravoure, & fait passer jusques dans l'ame des plus timides cette force, cette chaleur martiale qui font les héros. Il anime, il échauffe, il embrase le cœur des troupes par sa présence. Le froid le plus rigoureux, les chaleurs excessives, le dérangement des Saisons, rien de tout cela n'est capable de rallentir l'ardeur, ni de diminuer le courage qu'il leur inspire. Encore une fois, s'il y a dans le monde un climat qui rende les hommes courageux, ce ne peut être que celui où regne un Prince de ce caractere, l'exemple des bons Rois & le modéle des Héros.

Cependant l'Auteur toûjours ferme dans son opinion, ne paroît pas fort disposé à en rien rabattre. Il enchérit au contraire sur tout ce qu'il a déja dit ; & il prétend que la difference du courage causée par celle du climat ,, se remarque non seulement de ,, Nation à Nation ; mais encore, ,, dans le même pays, d'une partie à ,, une autre : que les peuples du Nord ,, de la Chine, par exemple, sont

„ plus courageux que ceux du Midy : „ que les peuples du Midy de la Corée ne le ſont pas tant que ceux du „ Nord. „ Il ne dit pas que la même choſe arrive en France ; mais il le fait aſſez entendre , & l'on peut aiſément le conclure de ſes principes. Voilà donc les Provençaux , les Languedociens , les Gaſcons déclarés moins braves que les Bretons , les Normands & les Picards. Quelle injure , ſurtout pour les Habitans de la Garonne , elle qui s'étoit toujours vantée de n'avoir vû naître que des Céſars ſur ſes bords ! Quel coup plus terrible l'Auteur de cet Ouvrage pouvoit-il porter à ſa Patrie ? Eh ! quoi , étoit-ce donc par un de ſes enfans les plus chéris , que cette Province intrépide devoit ſe voir enlever une partie de ſa gloire ? Ne l'avoit-elle comblé de toutes les richeſſes de l'eſprit , que pour qu'il en fît contre elle-même un uſage ſi cruel ? Que les Provinces Méridionales de la France nous vantent actuellement la beauté de leur ciel , l'excellence de leurs fruits , la vivacité de leurs Habitans ; nous avons ſur elles la ſupé-

riorité de la bravoure & du courage, fruits du climat mille fois plus excellens, que les figues, les raisins, les olives du Languedoc & de la Provence.

L'Auteur *de l'Esprit des Loix* pour donner toujours plus de force à son raisonnement, & à son sentiment plus de vraisemblance, se fait une objection très-forte à lui-même, & il y répond on verra comment. Après avoir dit que dans les pays chauds de l'Asie les peuples sont sans courage, il ajoute : ,, mais comment accorder cela avec ,, leurs actions atroces, leurs coûtu- ,, mes, leurs pénitences barbares ? Les ,, hommes s'y soumettent à des maux ,, les plus incroyables : les femmes s'y ,, brûlent elles-mêmes. Voilà bien de ,, la force pour tant de foiblesse. ,, Voici de quelle maniere on répond à cette objection.

,, La nature qui a donné à ces peu- ,, ples une foiblesse qui les rend ti- ,, mides, leur a donné aussi une ima- ,, gination si vive, que tout les frap- ,, pe à l'excès. Cette même délica- ,, tesse d'organes qui leur fait crain-

„ dre la mort, ſert auſſi à leur faire „ redouter mille choſes plus que la „ mort. C'eſt la même ſenſibilité qui „ leur fait fuir tous les périls, & les „ leur fait tous braver.

J'ai, je crois, ſuffiſamment prouvé un peu plus haut, que ce n'eſt ni la force du corps, ni le reſſort des fibres, mais l'éducation, les préjugés, le point d'honneur, en un mot, que c'eſt la façon de penſer qui produit le courage. De ce principe & des dernieres paroles de l'Auteur, je tire une conſéquence auſſi favorable à ceux qui habitent les pays chauds, qu'elle eſt contraire à ſon opinion. Il convient que ces peuples ont l'imagination vive & le ſentiment fort délicat; ils doivent donc ſaiſir plus vivement les maximes qu'on leur inſpire; ils doivent en être affectés plus fortement que dans les pays du Nord. Or ſuppoſons que ce ſoit une maxime établie parmi eux, que la plus grande de toutes les infamies eſt de craindre la mort & de fuir devant ſon ennemi; que la plus grande gloire au contraire, eſt de l'attaquer & de le vaincre:

ſuppoſons, dis-je, que ce ſoit-là le préjugé général de toute une Nation, & la premiere leçon qu'on y apprend dans l'enfance ; n'eſt-il pas évident que cette façon de penſer, dans un climat où l'imagination eſt plus vive, & la ſenſibilité plus grande, y produira néceſſairement auſſi plus de courage ? Concluons donc, & toujours ſelon les principes de l'Auteur, quoique contre lui, que les peuples du Midy, à raiſon même de la chaleur du climat, devroient être plus braves, plus courageux, plus intrépides que ceux du Nord.

Le climat des Lacédémoniens étoit plus chaud certainement que celui des Hollandois ; cependant on ne peut pas diſconvenir, qu'il n'y ait eu à Sparte plus de valeur, d'intrépidité & de bravoure, qu'il n'y en a actuellement à Amſterdam & à la Haye. D'où vient donc cette différence ? De la façon de penſer de ces deux peuples. On regardoit la bravoure à Lacedemone, comme la premiere de toutes les vertus ; les meres l'inſpiroient elles-mêmes à leurs enfans dès l'âge le plus

tendre ; on leur en faiſoit des leçons publiques, & cette qualité devoit être comme le caractére diſtinctif de la Nation. Il n'en eſt pas de même de la Hollande ; c'eſt que l'éducation qu'on y reçoit eſt auſſi bien différente. La premiere choſe qu'on apprend aux jeunes gens, c'eſt le Commerce ; & l'on ſçait que pour être un bon Marchand il n'eſt pas néceſſaire d'avoir beaucoup de courage. Auſſi voit-on dans ce pays-là plus de riches Négocians que de bons Soldats. Ce n'eſt donc, je le répete, ce n'eſt ni le froid, ni le reſſort des fibres, ni la force du corps, ni le climat ; mais c'eſt l'éducation, les préjugés, le point d'honneur, en un mot, c'eſt la façon de penſer qui produit le courage. Avançons, & voyons auſſi de quelle maniere l'Auteur prétend que le climat rend les hommes fourbes & trompeurs.

Les Chinois, dit-il, ſont le peuple le plus fourbe de la terre ; & voici la raiſon qu'il en apporte. „ Par la na-„ ture du climat & du terrein, ce „ peuple a une vie précaire ; on n'y eſt „ aſſuré de ſa vie qu'à force d'induſ-

„ trie & de travail : c'eſt donc, con-
„ clut l'Auteur, c'eſt la néceſſité &
„ peut-être la nature du climat qui ont
„ donné à tous les Chinois une avidi-
„ té inconcevable pour le gain ; les
„ Loix n'ont pas ſongé à l'arrêter. Tout
„ a été permis, quand il s'eſt agi d'ac-
„ querir par artifice ou par induſtrie.
„ Ne comparons donc pas la morale
„ des Chinois avec celle d'Europe.
„ Chacun à la Chine a dû être atten-
„ tif à ce qui lui étoit utile : ſi le fri-
„ pon a veillé à ſes intérêts, celui qui
„ eſt dupe devoit penſer aux ſiens.
„ A Lacédémone il étoit permis de
„ voler : à la Chine il eſt permis de
„ tromper.

Que la mauvaiſe foi ſoit permiſe à la Chine, & cela uniquement à cauſe de la nature du climat, c'eſt ce que perſonne n'avoit encore imaginé : mais ſans inſiſter davantage ſur la ſingularité de cette idée, je me contenterai de rapporter ici ce que dit M. de M.... lui-même dans ſa *déſenſe de l'Eſprit des Loix*, à l'Auteur d'une certaine Gazette qui trouvoit mauvais qu'il n'eût point parlé de la Grace. „ C'eſt une

„ choſe triſte, dit-il, d'avoir à faire „ à un homme qui n'a qu'une idée „ dominante. C'eſt le Conte de ce „ Curé de Village, à qui des Aſtrono- „ mes montroient la Lune dans un „ Téleſcope, & qui n'y voyoit que „ ſon clocher. „ L'Auteur de l'Eſprit des Loix n'apperçoit non plus par tout lui-même que le climat; c'eſt ſon clocher.

Si tout ce que j'ai dit ne ſuffit pas pour en convaincre, qu'on liſe ſeulement encore ce qui ſuit: c'eſt-là qu'on verra ſa doctrine expoſée dans tout ſon jour.

„ Dans les pays froids, dit-il, on „ aura peu de ſenſibilité pour les plai- „ ſirs: elle ſera plus grande dans les „ pays tempérés: dans les pays chauds „ elle ſera extrême. Comme on diſ- „ tingue les climats par les dégrés de „ Latitude, on pourroit les diſtinguer, „ pour ainſi dire, par les dégrés de „ ſenſibilité.

„ Il en ſera de même de la dou- „ leur: les fibres groſſieres des peu- „ ples du Nord ſont moins capables „ de dérangement que les fibres dé-

„ licates des peuples des pays chauds : „ l'ame y eſt donc moins ſenſible à la „ douleur. Il faut écorcher un Moſ- „ covite pour lui donner du ſentiment.

„ Dans les climats du Nord à peine „ le phyſique de l'amour a-t'il la for- „ ce de ſe rendre bien ſenſible. Dans „ les climats tempérés l'amour accom- „ pagné de mille acceſſoires, ſe rend „ agréable par des choſes qui d'abord „ ſemblent être lui-même, & ne ſont „ pas encore lui. Dans les climats plus „ chauds on aime l'amour pour lui-mê- „ me ; il eſt la cauſe unique du bon- „ heur ; il eſt la vie.

„ Vous trouverez dans les climats „ du Nord des peuples qui ont peu „ de vices, aſſez de vertus, beau- „ coup de ſincérité & de franchiſe. „ Approchez des pays du Midi, vous „ croirez vous éloigner de la morale „ même ; des paſſions plus vives mul- „ tiplieront les crimes ; chacun cher- „ chera à prendre ſur les autres tous „ les avantages qui peuvent favoriſer „ ces mêmes paſſions. Dans les pays „ tempérés vous verrez des peuples „ inconſtans dans leurs maniéres, dans

„ leurs vices mêmes & dans leurs ver-
„ tus. Le climat n'y a pas une qualité
„ aſſez déterminée pour les fixer eux-
„ mêmes.

„ La chaleur du climat peut être ſi
„ ſi exceſſive, que le corps y ſera ab-
„ ſolument ſans force : pour lors l'ab-
„ batement paſſera à l'eſprit même.
„ aucune curioſité, aucune noble en-
„ trepriſe, aucun ſentiment géné-
„ reux. Les inclinations y ſeront toutes
„ paſſives ; la pareſſe y ſera le bon-
„ heur ; la plûpart des châtimens y
„ ſeront moins difficiles à ſoutenir,
„ que l'action de l'ame ; & la ſervi-
„ tude moins ſupportable que la force
„ d'eſprit qui eſt néceſſaire pour ſe
„ conduire ſoi-même.

„ L'ivrognerie ſe trouve établie par
„ toute la terre, dans les proportions
„ de la froideur & de l'humidité du
„ climat. Paſſez de l'Equateur juſqu'à
„ notre Pôle, vous y verrez l'ivrogne-
„ rie augmenter avec les dégrés de la-
„ titude. Paſſez du même Equateur au
„ Pôle oppoſé, vous y trouverez l'i-
„ vrognerie aller vers le Midy, com-
„ me de ce côté-ci elle avoit été vers
„ le Nord.

„ Dans les pays froids l'usage presque „ nécessaire des boissons fortes établit „ l'intempérance parmi les hommes. „ Les femmes, qui ont à cet égard une „ retenuë naturelle, parce qu'elles ont „ toûjours à se défendre, ont encore „ l'avantage de la raison sur eux.

N'ai-je donc pas eu raison de dire que l'Auteur de cet Ouvrage ne voit par-tout que le climat ? il le voit dans l'ivrognerie & dans la sobrieté ; dans l'émulation & dans la paresse ; dans la douleur & dans le plaisir. Il le voit dans l'amour & dans l'indifférence ; dans la fourberie & dans la bonne foi ; dans le mépris & dans la crainte de la mort. Il le voit dans la lâcheté & dans le courage ; dans l'économie & dans le luxe ; dans l'incontinence & dans la pudeur. Par-tout c'est le climat qui décide, qui gouverne ; *& le premier de tous les Empires c'est*, dit-il, *l'Empire du climat.*

Je conviens avec l'Auteur que le climat & les autres causes physiques produisent un nombre infini d'effets, & que, comme il le dit dans sa *défense*, il faudroit être *stupide* pour dire le contraire.

traire. Mais je ne conviens pas également de ce qu'il ajoûte un peu plus bas, que „ toute la queſtion ſe réduit „ à ſçavoir, ſi dans les pays éloignés „ entre eux, ſi ſous des climats différens, il y a des caractères d'eſprits „ nationaux ; s'il y a de certaines qualités du cœur plus fréquentes dans „ un pays que dans un autre. „ Ce n'eſt point-là du tout l'état de la queſtion ; l'état de la queſtion eſt de ſçavoir, ſi ces différens caractères d'eſprit qu'on remarque dans les divers pays, ſi ces qualités du cœur plus fréquentes dans un climat que dans un autre, ſi, dis-je, tout cela eſt véritablement l'effet du climat. Voilà uniquement à quoi la queſtion ſe réduit. Or je prétens moi, que le climat n'entre pour rien dans la plûpart des effets que l'Auteur lui attribuë. C'eſt à la vérité le climat qui fait qu'on ſe nourrit de Bled en Europe, & de Ris à la Chine ; que l'on boit du Vin en France, & de la Bierre en Angleterre ; qu'en Eſpagne on eſt vêtu de laine, & de coton dans les Indes. Mais que ce ſoit le climat qui régle les mœurs ;

qu'il y ait *de tels climats où le Physique a une telle force, que la Morale n'y puisse presque rien*, c'est ce qu'on n'a point assez prouvé. Le climat est toûjours le même, il doit donc agir aussi toûjours d'une maniere uniforme. Ce qu'il faisoit autrefois, il doit le faire encore aujourdhui, & s'il ne le fait pas, on peut assurer qu'il ne l'a jamais fait ni pû faire. Par exemple, l'Auteur prétend que c'est le climat qui produit le courage, & moi je soutiens que c'est la façon de penser; pour sçavoir lequel des deux a raison, il n'y a qu'à considérer ce qu'étoient les Romains du tems de la République & ce qu'ils sont aujourdhui par rapport à la bravoure. Je ne ferai point de parallele, on sent qu'il seroit trop à l'avantage des anciens. Je dirai seulement avec un de nos Poëtes :

Ce Pays-là n'est plus cette antique Italie,
Des dépouilles du monde autrefois annoblie,
Qui fit craindre en tout lieu ses armes & ses Loix,
Triompha vaillamment de nos premiers Gaulois;
Qui dans Rome tonnant du haut du Capitole,
Etonnoit tous les Rois d'une seule parole.

On ne voit plus ſes Chefs par la gloire animés,
S'armer pour le ſecours des Peuples opprimés;
Et fiers perſécuteurs des Tyrans & des crimes
Remettre en leurs Etats les Princes légitimes.

Si les Romains ne ſont plus aujourdhui ce qu'on voit qu'ils étoient alors, d'où peut venir cette différence ? du climat ? mais Rome n'a pas changé de place, elle eſt toûjours ſous le même Ciel ; pourquoi donc les ſoldats du Pape ne ſont-ils pas encore aujourdhui ce qu'étoient autrefois ceux de Pompée, de Scipion & de Paul-Emile ? Il en faut revenir à la raiſon que j'ai apportée d'abord ; c'eſt que les Romains ne penſent plus à préſent comme du tems de ces Grands hommes. Rome met aujourdhui toute ſa gloire à former de bons Prêtres & de ſaints Religieux, & elle laiſſe à d'autres le ſoin d'avoir de bonnes Troupes. Contente des honneurs du Sanctuaire, elle en préfere les fonctions pacifiques aux exercices ſanguinaires des enfans de Mars. Semblable à la Montagne de Raphidim, de nouveaux Moyſes y levent les mains vers le Ciel, tandis que

les Joſués combattent vaillamment dans la plaine. Tant que les Romains ont été flattés de l'éclat des héros, Rome elle-même a été l'école de la valeur & de l'héroïſme; mais depuis qu'ils ne ſont plus touchés que de la gloire des Saints, l'honneur de la ſainteté eſt auſſi le ſeul avantage auquel ils aſpirent. On dira peut-être encore que c'eſt le climat qui donne ce goût, cette ardeur pour la ſainteté; mais que l'on ſe rappelle les ſiécles de Domitien, de Néron & de Caligula, on verra que le climat toûjours conſtant dans ſa façon d'agir, ne produiſoit alors rien de pareil.

Qu'on remonte juſqu'aux tems les plus reculés; qu'on ſe tranſporte dans tous les différens pays; qu'on liſe les hiſtoires de tous les Peuples; & je ſuis perſuadé que dans le même climat on trouvera à peine deux ſiécles de ſuite qui ſe reſſemblent. Au tems de Lyſender & d'Alcibiade, Sparte & Athenes ne ſe ſouvenoient preſque plus des Loix de Solon & de Licurgue. Sous Darius & ſous Alexandre, les Perſes, pour ainſi dire, n'étoient déja plus le

même Peuple. Quelle différence entre les Romains ſous le Conſulat de Pompée & ſous le regne de Tibere ? entre les Moſcovites d'aujourdhui & ceux du dernier ſiécle ? Les Loix, les Mœurs, les Coûtumes, le Gouvernement, la Religion, la Morale, les Inclinations, les Vices, les Vertus n'ont jamais eu de forme conſtante dans aucun pays du monde ; & pour peu qu'on faſſe de recherches dans l'antiquité, on trouvera peut-être, ſans être obligé de remonter trop haut, que les Anglois ont été dévots autrefois, les Eſpagnols actifs & laborieux, les Portugais incrédules. On trouvera qu'il y a eu de la bonne foi chez les Italiens, de la diſcrétion parmi les François, & chez les Allemands de la ſobrieté & de la tempérance. Si tous ces Peuples ſont différens aujourdhui de ce qu'ils étoient dans ces tems-là, ce changement doit-il s'attribuer au climat, qui a toûjours été le même ? Un homme ſeul peut bien changer les mœurs, les uſages, les coûtumes de pluſieurs Peuples ; mais tous les climats enſemble ne changeront pas le caractère d'un ſeul

homme. Nous voyons tous les jours des gens qui ont voyagé dans toutes les parties du monde & qui y ont même vécu aſſez long-tems ; mais ils en ſont revenus tout comme ils y étoient allés ; & les climats différens qu'ils ont parcourus, n'ont pas produit en eux le moindre changement.

Il eſt donc aiſé de voir à préſent par tout ce que j'ai dit, quel fond on doit faire ſur un ouvrage qui fait dépendre du Gouvernement & du climat les choſes du monde qui y ont le moins de rapport, la Religion & la Morale. Je conviens qu'il n'en eſt pas de même de la Politique & de la Juriſprudence ; elles tiennent l'une & l'autre par tant d'endroits au climat & au gouvernement, que je ſerai du ſentiment de l'Auteur, ſur preſque tous les points qui vont faire les ſujets des feuilles ſuivantes. Je finirai celle-ci par une penſée ſur le Monachiſme, que l'on fait encore dépendre ici, comme tout le reſte, de la nature du climat. Il en eſt des Moines, dans ce ſentiment, à peu près comme du Ris, qui croît plus volontiers dans les pays

chauds que dans les pays froids ; mais il s'en faut bien que l'Auteur reconnoiſſe la même utilité dans l'une & dans l'autre de ces deux graînes.

„ Le Monachiſme, dit-il, eſt né „ dans les pays chauds d'Orient, où „ l'on eſt moins porté à l'action qu'à „ la ſpéculation. En Aſie, le nombre „ de Dervichs ou Moines, ſemble „ augmenter avec la chaleur du cli- „ mat ; les Indes, où elle eſt exceſ- „ ſive, en ſont remplies ; on trouve „ en Europe cette même différence. „ Pour vaincre la pareſſe du climat, „ il faudroit que les Loix cherchaſſent „ à ôter tous les moyens de vivre ſans „ travail ; mais dans le Midy de l'Eu- „ rope elles font tout le contraire ; „ elles donnent à ceux qui veulent „ être oiſifs, des places propres à la „ vie ſpéculative, & y attachent des „ richeſſes immenſes. Ces gens qui vi- „ vent dans une abondance qui leur „ eſt à charge, donnent avec raiſon „ leur ſuperflu au bas peuple : il a „ perdu la propriété des biens, ils l'en „ dédommagent par l'oiſiveté dont ils „ le font jouir, & il parvient à aimer

„ sa misére même. Aussi, ajoûte l'Au-
„ teur dans un autre endroit, Henri
„ VIII. voulant reformer l'Eglise en
„ Angleterre, détruisit les Moines,
„ nation paresseuse elle-même, &
„ qui entretenoit la paresse des autres.

Je pourrois fort bien objecter ici que les Moines d'Allemagne & des pays Catholiques du Nord sont plus riches que ceux d'Espagne & d'Italie; mais ce n'est point à moi à refuter les idées de l'Auteur sur le Monachisme; il y a en France plus de trois cens mille personnes que ce soin regarde plus particulierement.



OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE IX.

PIECES DEROBÉES A UN AMI.

POURQUOI dérober à un ami ce qu'on pouvoit d'ailleurs se procurer si aisément ? Les Piéces qui composent ce Recueil sont entre les mains de tout le monde ; tout le monde les connoît, les sçait par cœur, les récite ou les chante ; c'étoit donc une raison, ce semble, de ne pas les dérober à un ami. Il est vrai qu'elles n'ont été faites dans quelques societés particuliéres, que pour l'amusement d'un petit nombre de personnes choisies, qui en étoient elles-mêmes ou l'occasion ou le sujet ; mais pouvoient-elles être long-tems ignorées ? Les choses

les moins faites pour le public parviennent bientôt à ſa connoiſſance, quand elles ſont dignes de ſon attention. Telles ſont en particulier celles qu'on nous offre aujourd'hui dans ce Recueïl ; le Public en avoit fait ſon amuſement ; long-tems avant qu'on eût penſé à lui en faire part ; bien différentes en cela de ces piéces de Coterie, qui renfermées dans un petit cercle d'amis, ont beſoin de toute leur indulgence pour paroître un peu ſupportables ; & de leur diſcrétion même, pour en laiſſer ignorer l'Auteur. L'aimable & charmant Abbé à qui nous devons celles-ci, ne riſque rien de ſe faire connoître. L'eſprit, la légéreté, la fineſſe, le naturel, la naïveté, l'enjoûment, tout flatte ici le goût le plus délicat ; & l'on peut aſſurer que ces petites Piéces feront l'amuſement des Lecteurs, comme l'Auteur fait lui-même l'agrément de toutes les ſocietés où il ſe trouve. On ſçait combien il eſt deſiré, recherché par tout où l'on aime la joye & le plaiſir ; ſon eſprit fecond en ſaillies agréables fournit à chaque inſtant nouvelle matiere

à la gaïeteté, & chaque ſaillie devient bientôt un Couplet charmant auquel l'agrément de ſa voix ajoute encore un nouveau prix. Nouvel Anacréon, il a chanté le vin, l'amitié & l'amour; ſes Vers ſont les enfans du Badinage; Bacchus a été ſon Apollon; la jeune Iris étoit ſa Muſe : & une table environnée d'amis, ſon Cabinet ou ſon Parnaſſe. Poëte & Auteur, mais par un double prodige, Poëte ſans fiel & Auteur ſans travail, jamais l'envie, la haine, l'animoſité, la vengeance n'ont animé ſes Ecrits; & ſi ſes Vers ſont le fruit de ſes veilles, c'eſt qu'il veilloit avec les plaiſirs. Nés dans le ſein de la gaïeté ſes chants n'ont été pour perſonne un ſujet de triſteſſe; & ſans avoir jamais rien fait que pour le moment préſent, il vivra néanmoins dans la poſtérité, où ſon nom ſera placé avec ceux d'Anacréon, de Catulle, de Chaulieu & de Coulanges. Peut-être que parmi ſes Poëſies il y en a quelques-unes qui paroîtront un peu négligées; mais qu'on ſe ſouvienne qu'il a toujours voulu peindre les graces; & les graces

ſont quelquefois ſans ornemens & ſans parûre. On trouvera peut-être auſſi dans ce Recueïl, ſur-tout parmi les Chanſons, pluſieurs petites Piéces peu intéreſſantes : ſans doute, parce qu'on ne connoît ni les occaſions, ni les perſonnes qui y ont donné lieu. On n'en ſent pas toujours tout le ſel, parce qu'on n'en apperçoit pas quelquefois tout le ſens ; & comment l'appercevoir ſans une clef qui en donne l'intelligence ? C'eſt ce que ne font point aſſez les Lettres initiales qu'on a miſes à la tête de chaque Piéce. On auroit dû y joindre quelques notes, qui euſſent, pour ainſi dire, tranſporté le Lecteur au milieu des ſociétés particuliéres pour leſquelles ces petites Piéces ont été faites, & l'euſſent mis au fait de tous les à propos. Mais ſi l'on trouve de tems en tems quelques Chanſons moins intéreſſantes, faute d'en comprendre tout à fait le ſens, on en ſera d'ailleurs bien dédommagé par une infinité d'autres frappées, au bon coin, & qu'on entend aiſément ſans le ſecours d'aucune explication.

Pour donner de ces petites Piéces une idée toûjours plus juſte & plus parfaite, il ſeroit plus court ſans doute, & plus aiſé pour moi d'en rapporter ici quelques-unes, & le Public en jugeroit ; mais ce Livre eſt comme un parterre émaillé des plus belles fleurs ; les yeux & l'attention ſe portent ſur chacune d'elles en particulier, le choix ne ſe fixe ſur aucune, elles ſemblent toutes mériter la préférence.

La plûpart de ces petits Ouvrages ſont tous remplis de ſentiment ; le cœur y parle encore plus que l'eſprit, & tout y porte le caractère d'un honnête homme, d'un homme aimable, d'un bon ami. Il n'y a perſonne qui, en les liſant, ne déſire d'en connoître l'Auteur, & quand une fois on le connoît, on eſt encore plus charmé de ſa perſonne que de ſes ouvrages. Dans ſa perſonne même ce ſont moins les qualités de ſon eſprit que les ſentimens de ſon cœur que l'on eſtime, & ces ſentimens ſe ſont appercevoir à toutes les pages de ce Recuëil. Qu'on liſe, par exemple, les

Vers qu'il adreſſe à un grand Prélat qu'il a choiſi pour ſon Heros, & qu'il reconnoît par tout pour ſon protecteur, ſon bienfaiteur, j'oſerois preſque dire, auſſi pour ſon ami ; jamais le bon cœur, l'amitié, la reconnoiſſance ne ſe ſont exprimés avec plus de vivacité, de tendreſſe & de ſentiment. Qu'on liſe encore ceux qu'il adreſſe à M. & à M^e^. de Boul. Chaque Vers, chaque expreſſion dénote le cœur le plus ſenſible, l'ame la plus généreuſe, la façon de penſer la plus diſtinguée & la plus digne enfin des perſonnes illuſtres qui ſont le ſujet de ſes Chants.

Au reſte ce n'eſt pas toûjours ſur des matieres de pur badinage qu'il a exercé ſon talent pour la Poëſie ; il a traité auſſi quelquefois les ſujets les plus graves & les plus élevés. Ses Vers à la Reine, ceux qu'il a fait pour le Roi à ſon retour de l'Armée, ſon Epître à M. l'Abbé G. ſon Hymne ſur le Saint Sacrifice de la Meſſe & d'autres Piéces dans le même genre, ſont des preuves auſſi certaines de l'élévation de ſon eſprit & de la dig-

nité de ſon ſtile, que de ſon zéle pour la gloire du Prince, & de ſon reſpect pour la Religion. Il eſt grand & ſublime quand il veut l'être; mais il veut être plus ſouvent gai, leger & badin. Son badinage cependant ne lui a jamais fait d'ennemis; c'eſt qu'il l'a toûjours monté ſur le ton de la politeſſe; ou ſi quelquefois il a paru vouloir prendre celui de la ſatyre, ce n'étoit que pour avoir occaſion de loüer plus finement. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans mille endroits de ſes Ouvrages, & en particulier dans le Portrait de Madame de Boul. Sous une critique apparente, l'Auteur lui dit les choſes du monde les plus polies & les plus flâteuſes. Il oppoſe avec adreſſe un défaut à chacune de ſes vertus; & ce défaut, par le tour ingénieux qu'il lui donne, devient pour elle la loüange la plus délicate. Il faut avoir bien de l'eſprit pour loüer de la ſorte; mais auſſi que de mérite de pareils portraits ne ſuppoſent-ils pas dans l'original. Le Peintre, tout habile qu'il eſt, auroit peut-être échoüé, s'il s'étoit exercé ſur

un objet moins parfait.

On a réduit ce Recueil à deux Volumes seulement ; on auroit pû l'augmenter de près de la moitié, si on avoit dérobé à l'Auteur une infinité d'autres petites Piéces qu'il a faites en différens tems, & qui ne se trouvent point ici. Mais que dis-je ? L'Auteur ne les a pas lui-même, comment auroit-on pû les lui dérober ? Sa facilité à en produire toûjours de nouvelles, l'a rendu moins soigneux à conserver les anciennes. Je l'ai déja dit, tout ce qu'il faisoit n'étoit que pour le moment présent ; & il ne nous resteroit peut-être aucune de ses Poësies, si d'autres ne s'étoient chargés de les recueillir pour nous en faire part. C'est une obligation réelle que nous avons à ceux qui ont bien voulu prendre ce soin ; & pour contribuër moi-même à une action si loüable, je vais en rapporter aussi quelques-unes qui me sont tombées entre les mains, & qui n'ont été faites que depuis que ce Recueil est imprimé. Elles pourront servir à former le commencement d'un troisiéme Volume, qu'on

ne manquera pas, sans doute, de nous donner bien-tôt, vû la facilité avec laquelle l'Auteur en produit chaque jour de nouvelles.

La premiere de ces petites Piéces est une Epître qu'il adresse au Roi de Prusse, en envoyant à ce Prince un Exemplaire de son Livre. On ne peut en Vers plus aisés, plus naïfs, plus naturels, faire un éloge plus grand, plus glorieux & plus digne en même tems de ce grand Roi.

EPITRE

AU ROI DE PRUSSE.

IL seroit téméraire à moi,
SIRE, si vous n'étiez qu'un Roi,
Et qu'un Héros recommandable,
Admiré dans tout l'Univers,
De vous offrir de petits Vers
Et des Chansonnettes de table;
Mais vous êtes vous-même Auteur;
De tout talent le Protecteur,
Et qui plus est un homme aimable.
Et grand & bon tout à la fois,

Soit dans l'Hiſtoire ou dans la Fable,
Parmi les Héros & les Rois,
On trouve peu votre ſemblable.
Or, ſi malgré ſes embarras,
Ce grand Roi quelquefois s'amuſe,
Eh! pourquoi ma petite Muſe
Ne l'amuſeroit-elle pas?
Mais, dira-t'on, quand la victoire
Peut lui laiſſer quelque moment,
Sans rien dérober à ſa gloire,
N'a-t'il pas d'autre amuſement?
N'a-t'il pas ſon ami Voltaire,
Je dirois preſque ſon confrere,
Mais en Appollon ſeulement,
Pour l'amuſer plus dignement,
Et plus noblement le diſtraire?
Je ne ſoutiens pas le contraire.
Je connois cet illuſtre Auteur,
Et je ſuis ſon admirateur;
Sans contre dit ſur le Parnaſſe
Il remplit la premiere place;
Mais un Ecrivain ſi ſçavant,
Qu'en tout & partout on admire,
D'Appollon même avec la Lyre,
Quelquefois n'amuſe pas tant.

Et d'ailleurs une Tragedie,
Ne ſe lit pas dans un moment;
Au lieu qu'on chante dans l'inſtant,
Une petite Parodie.
Un Vaudeville, une Chanſon,
Un laire lanlaire, un flon flon
Peut égayer & faire rire.
Or vous jugez vous-même, SIRE,
Combien je ſerois enchanté,
Si par un Roi j'étois chanté:
C'eſt tout le bonheur où j'aſpire
Qu'un ſouris de Sa Majeſté.

Quand un Auteur envoye à ſes amis un Exemplaire de ſes Ouvrages, il l'accompagne ordinairement d'une Lettre de politeſſe; ſi c'eſt un Poëte, il l'écrit en Vers, & un Chanſonnier fait des Couplets. Notre nouvel Auteur a eu d'autant moins de peine à ſe conformer à cet uſage, qu'il fait une Chanſon comme une Lettre, & qu'il chante auſſi aiſément que les autres parlent.

Les Couplets ſuivans s'adreſſent à deux Sœurs aimables, jeunes, belles

& pleines d'esprit, Madame de C...
& Madame de S... avec qui l'Auteur avoit fait nouvellement connoissance, & ausquelles il envoya ses Ouvrages le lendemain.

A deux Soeurs.

D'où vient ce joli nid d'Oiseaux ?
Sans doute de Cythere ;
Ah ! que leurs plumages sont beaux,
Qu'ils sont bien faits pour plaire !
Quels traits charmans, quels sons flateurs,
Que d'amours sur leurs traces !
On dit que les graces sont sœurs,
Mais ces sœurs sont des graces.

A la Premiere,

En lui envoyant ses Ouvrages.

Ce Livre est comme un Cabinet
Tout orné de peinture,
Où l'on voit maint & maint portrait
Tiré d'après nature ;
Le vôtre ne s'y trouve pas,
C'est un bien pour les autres ;

Vous effaceriez leurs appas
C... par les vôtres.

A LA SECONDE.

Reçois, Sirene charmante,
Ce Recueil de mes Chanſons ;
Si ta voix tendre & touchante
Veut y joindre ſes beaux ſons,
Je ſuis bien sûr du ſuffrage
Et des neuf ſœurs & d'Apollon
Non, non, non ;
Il n'en faut pas davantage.

Tout ce qui ſort de ta bouche
Doit pénétrer juſqu'aux cieux ;
A tes ſons le plus farouche
Sentira de tendres feux ;
Les graces de ton ramage
En donneront à la Chanſon ;
Non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.

M. Roy, en qualité de Poëte Lyrique & comme ami de l'Auteur, ne pouvoit manquer de recevoir auſſi &

ſon Préſent & ſa Chanſon. D'ailleurs il avoit autrefois lui-même envoyé ſon Livre à notre Poëte ; ſans doute que c'eſt pour ces trois raiſons, qu'il lui adreſſe ces trois Couplets.

A M. Roy.

Seigneur, un petit Chanſonier
Oſe, au roi des Poëtes,
Préſenter ce double Cahier
De Vers & Chanſonnettes,
Sans aucun deſſein de capter
Par là votre indulgence ;
Dès long-tems il peut ſe flater
De votre bienveillance.

Il ſçait bien que votre bonté
Eſt quelquefois cauſtique ;
Mais il n'a pas la vanité
De craindre la critique ;
Jupiter foudroya, dit-on,
Les Geans de la terre,
Mais ce n'eſt pas ſur un ciron
Qu'il lance ſon tonnerre.

Vous m'avez fait don d'un tréſor,
Me donnant votre Livre ;

Je ne puis pour un lingot d'or
Vous rendre que du cuivre ;
On ne fait pas ce que l'on veut,
C'est toujours un hommage,
Quand on donne ce que l'on peut,
Que doit-on davantage ?

En vérité on ne ſçauroit chanter plus modeſtement pour ſoi-même, ni plus glorieuſement pour les autres. M. Roy doit être bien flatté des titres magnifiques qu'on lui donne dans ces Couplets. L'Auteur en fait tantôt un Apollon, tântôt un Jupiter ; & comme ſi la ſcience de l'un & la puiſſance de l'autre ne ſuffiſoient pas à ſa gloire, il y ajoute les richeſſes de Plutus, & fait de tous ſes Ouvrages autant de lingots d'or. Je ne crois pas cependant qu'il y ait entre lui & notre Poëte la même différence qu'entre Jupiter & un Ciron. Ce n'eſt pas que je prétende rien diminuer de la gloire de M. Roy ; l'Auteur l'a placé tout au plus haut de l'Olympe, eh ! qui ſuis-je moi, pour vouloir l'en tirer ; je veux donc dire ſeulement, que dans le pré-

ſent que lui fait ſon ami, il y a pour le moins autant d'or que de cuivre; & je ſuis perſuadé même que ſi l'on mettoit dans le creuſet les Ouvrages de l'un & de l'autre, on verroit bien-tôt le cuivre du Ciron métamorphoſé en une pluye d'or auſſi abondante que celle de l'Amant de Danaé.

Je ſçais donc bien mauvais gré à M. l'Abbé de L. T. G. d'avoir de ſes Vers une idée ſi peu avantageuſe; ah! qu'il leur diſe plûtôt,

Partez, mon cher petit Recuëil,
Je vous permets un peu d'orguëil;
Votre fortune eſt ſans ſeconde.
Qui n'envieroit un ſort ſi doux?
Les yeux les plus charmans du monde
Dans peu ſeront fixés ſur vous.

C'eſt avec ce paſſe-port qu'il les envoye à une grande Princeſſe connuë dans l'Europe par ſa beauté, ſon eſprit & ſes vertus; peuvent-ils manquer d'en obtenir un accuëil favorable?

Outre le petit excès de modeſtie que je condamne dans les trois Couplets que

que j'ai cités, j'y découvre encore un autre défaut qu'il ne m'eſt pas poſſible de diſſimuler, parce que cela pourroit dans la ſuite cauſer un ſchiſme ſur le Parnaſſe. C'eſt une petite contradiction avec ce qui avoit été dit de M. de Voltaire dans l'*Epître au Roi de Pruſſe*. Nous avons vû que l'Auteur lui a accordé la premiere place ſur l'Hélicon, & voici que malgré cela il donne à M. Roy le titre glorieux de *Roi des Poëtes*. Si M. Roy eſt le Roi des Poëtes, ce n'eſt donc pas M. de Voltaire qui remplit la premiere place ſur l'Hélicon; ou ſi c'eſt M. de Voltaire qui occupe cette place, c'eſt lui, & non pas M. Roy qui eſt le Roi des Poëtes. Jamais l'Auteur ne ſe tirera de là, à moins qu'il ne diſe que M. Roy & M. de Voltaire partagent enſemble l'empire du Parnaſſe, comme Caſtor & Pollux partagent entre eux l'immortalité. J'avouë que par cet arrangement l'Auteur pourroit éviter la contradiction; mais je ne ſçais ſi cette diviſion d'honneur & de puiſſance plairoit beaucoup à M. de Voltaire, & s'il voudroit conſentir à faire part à un au-

tre d'un empire qui n'est dû qu'à lui. Pour moi qui ne vois rien dans là Littérature qui soit au-dessus de ce grand homme, c'est lui seul que je reconnois aujourd'hui pour le Prince des Poëtes de nos jours ; & je ne cesserai, en cette qualité, de lui rendre tous les hommages qu'un Citoyen Littéraire doit au chef de sa République. Ce n'est pas assurément que je doute des rares talens de celui que l'on veut associer à son empire ; je sçais qu'il a tout le mérite d'un Roi ; mais je sçais aussi que ce mérite là ne suffit pas pour être Roi sur le Parnasse.

L'excellente Comédie de Madame de Gr. ... ce chef-d'œuvre de l'esprit & du sentiment, *Cenie*, la tendre *Cenie* vient d'inspirer aussi les plus jolis Vers à notre Poëte. Mais à qui n'en a-t'elle pas inspiré ? Chaque habitant du Parnasse s'est empressé de rendre hommage à cette dixiéme Muse, la gloire de son sexe & l'admiration du nôtre. Voici le commencement des beaux Vers que M. l'Abbé de L. T. G. lui adresse. Je voudrois pouvoir rapporter ici la Piéce toute entiére, elle

eſt charmante, mais outre que les bornes ordinaires d'un extrait ne me permettent pas de m'étendre ſi fort, elle eſt d'ailleurs ſi connuë, qu'il ſuffit ſeulement de l'indiquer.

Je reviens de ta Comédie,
Gr.... les larmes aux yeux;
Que j'aime la tendre Cenie
Et ſes ſentimens généreux;

Dans ſon portrait que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrément,
Que de vertus & que de graces,
Que d'eſprit & de ſentiment!

Quelle délicateſſe extrême,
Que d'héroiſme en tes portraits!
Ah! qu'il faut en avoir ſoi-même,
Pour s'exprimer comme tu fais! &c.

Il eſt juſte à préſent de dire auſſi un mot de celui qui a dérobé à l'Auteur le Recuëil de ſes Ouvrages; le Public doit lui avoir obligation; & des larcins de cette eſpêce méritent plûtôt des récompenſes que des pei-

nes. Ils enrichissent tout le monde, sans appauvrir celui à qui on les fait. Que dis-je ? Sans l'appauvrir ; c'est lui au contraire qui en retire le plus solide avantage, puisqu'on ne l'a volé que pour lui faire honneur de son bien. Aussi l'Auteur du vol ne s'en est point caché, & il a été lui-même son premier délateur. Vous voyez, dit-il, à son ami, dans l'Epître Dédicatoire qu'il lui adresse : „ Vous voyez que „ je suis du moins un voleur d'assez „ bonne foi, puisque non-seulement „ j'affiche mon vol, mais même que „ je vous le dédie. „ Un Livre dédié à son Auteur ! La chose est en vérité bien singuliere ! & l'on ne s'est peut-être jamais avisé de voler les gens, pour leur faire ensuite hommage de leur propre bien. Il n'y a personne qui ne regarde tout ceci comme une petite tricherie, & qui n'attribuë l'Epître ingénieuse qui est à la tête de ce Recuëil, à l'ingénieux Auteur des Ouvrages qui le composent. Je puis assurer néanmoins qu'il n'y a eû aucune part, & qu'une bonne partie de son Livre étoit déja imprimé, sans qu'il

en cût la moindre connoiſſance. L'Auteur du vol l'eſt auſſi de l'Epître Dédicatoire & de la Préface. Il y a dans la premiere beaucoup d'eſprit, & dans l'autre encore plus d'érudition. On y recherche l'origine de la Chanſon, qu'on fait remonter juſqu'au commencement du monde, puiſque les Oiſeaux ont été nos premiers maîtres en ce genre. De là, on deſcend aux Hébreux & aux Egyptiens; aux Grecs & aux Romains; aux Gaulois & aux Troubadours. Je ne ſçais pas ſi tant d'érudition ſe trouve trop bien placée à la tête de ce Recueïl. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'une Préface pareille, demande une grande connoiſſance de l'antiquité, & ſuppoſe beaucoup de lecture. Preuve évidente que notre Poëte n'en eſt pas l'Auteur, lui qui ne lit jamais que dans ſon Almanach & dans ſon Bréviaire. Tout le monde ſçait d'ailleurs préſentement, que celui qui a fait le vol a fait auſſi l'Epître Dédicatoire & la Préface. On peut bien nommer le voleur, puiſqu'il ne ſe cache pas lui-même; c'eſt M. de Querlon, homme de beaucoup

d'esprit, & fort connu dans la Littérature. C'est à ses soins & à son amitié pour l'Auteur, que le Public est redevable de cette Edition.

Il ne sera pas dit que j'aurai employé plus de vingt pages à rendre compte de ce Recueïl, sans rapporter aucune des Piéces qui le composent. Je ne puis mieux terminer cet Article que par celle-ci.

POUR LE ROI

A son retour de l'Armée.

LOUIS revient sur ce rivage,
Que tout s'empresse à rendre hommage
Au plus aimable des vainqueurs :
Plaisirs, Amours, troupe volage,
Qui de Mars craignez les horreurs,
A revenir tout vous engage.
Du Héros qui causa vos pleurs
L'heureux retour vous dédommage
Des allarmes & des frayeurs
Que vous a donné son courage;
Et son Fils, des Dieux protecteurs
Digne présent, précieux gage,

Qui suit de trop près pour son âge
Nos Héros ses prédecesseurs :
De la paix goutez les douceurs,
Sa victoire en est le présage.
Tendres Nymphes de ce bocage,
Joignez-vous aux neuf doctes sœurs,
Sortez, venez semer des fleurs
Et des lauriers sur son passage :
Soleil, modere tes chaleurs,
Couvre-toi d'un leger nuage,
Zephirs, soyez ses précurseurs ;
Oiseaux, sous ce riant ombrage
Redoublez votre doux ramage,
Et vos accens les plus flatteurs.
Sujets, & presque adorateurs
D'un maître aussi vaillant que sage,
Charmés d'un si doux esclavage,
Signalez vos tendres ardeurs ;
Echos joyeux du voisinage
Repetez leurs vives clameurs.
Mille vertus font son partage,
Et sur son auguste visage
Brille la douceur de ses mœurs :
Notre bonheur est son ouvrage,
La cour, la ville & le village

Se reſſentent de ſes faveurs.
De tout ſon peuple il a les cœurs,
Et du monde entier le ſuffrage :
Ses ennemis malgré leur rage
Sont ſes premiers admirateurs.
Des ſiens il fait choix des meilleurs,
Son exemple les encourage,
Des bleſſez que ſa main ſoulage
Il ſemble ſentir les douleurs ;
Il gémit au fond des malheurs
Que cauſent ſes foudres vengeurs
Au fier ennemi qui l'outrage ;
Il gémit qu'un fatal uſage
Autoriſe tant de fureurs,
Et que des lauriers ſéducteurs
S'achettent par tant de carnage.
La douceur eſt ſon appanage :
Que nos plus célébres auteurs
Le chantent en divers langage,
Soit Poëtes, ſoit Orateurs.
Jupiter, dont il eſt l'image,
Permet & conſent qu'il partage
Avec lui les divins honneurs :
Que tout s'empreſſe à rendre hommage
Au plus aimable des vainqueurs.

ARTICLE X.

SUITE DE L'EXTRAIT DE L'ESPRIT DES LOIX.

VOICI l'endroit brillant de cet ouvrage ; la politique. L'Auteur traite cette partie avec toute l'intelligence d'un homme d'Etat, & avec aussi peu d'ordre que les deux autres. Tout est ici dans une confusion extrême ; & jamais on n'a vû à la fois autant de génie & si peu de méthode. Tachons pourtant, si nous pouvons, de débroüiller ce cahos : tirons-en des astres, des soleils, des élémens, reglons leurs cours, fixons leurs limites, & continuons, comme nous avons fait jusqu'à présent, à mettre toûjours chaque chose à sa place. C'est rendre un grand service à quantité de gens, qui parlent beaucoup de ce Livre & ne le connoissent pas ; qui tous veulent l'avoir & ne le lisent pas ; ou qui le lisent peut-être, mais qui ne l'entendent pas. Reprenons donc le fil du labirinthe, & poursuivons la

route que nous nous ſommes tracée.

Le climat & le gouvernement, voilà les deux objets qu'il ne faut jamais perdre de vûë dans la lecture de cet ouvrage ; & voici en particulier ce que nous devons examiner actuellement : quelle eſt dans le ſentiment de l'Auteur, la politique propre de chaque gouvernement : quel eſt le gouvernement qui convient mieux à chaque climat.

Ce ſont là comme les deux parties de cet article, dans leſquelles je tâcherai, quoiqu'en ſuivant le plan de l'Auteur, d'éviter la confuſion qui regne dans ſon ouvrage. Comme lui, je parlerai de la nature & des principes des différens gouvernemens, de leur conſervation & de leur ruine, de leur liberté & de leurs conquêtes ; mais en même tems j'éloignerai avec ſoin tout ce qui n'aura point aſſez de rapport avec ces différens objets.

L'Auteur diſtingue comme tout le monde, trois ſortes de gouvernemens, le républicain, le monarchique & le deſpotique. Le gouvernement républicain eſt celui où le peuple en corps;

ou ſeulement une partie du peuple a la ſouveraine puiſſance ; voici quelle eſt la politique qui convient davantage à cette eſpêce de gouvernement.

Il eſt queſtion d'abord des Citoyens qui doivent former les aſſemblées. La bonne politique veut que le nombre en ſoit déterminé. Dans un état où rien ne ſe fait que par l'autorité du peuple, il faut ſçavoir ſi le peuple a parlé ou non ; & comment le ſçaura-t'on, ſi on ne fixe le nombre de ceux qui doivent donner leur ſuffrage ? „ A Rome née dans la petiteſſe pour „ aller à la grandeur, à Rome faite „ pour éprouver toutes les viciſſitudes „ de la fortune, à Rome qui avoit „ tantôt preſque tous ſes Citoyens „ hors de ſes murailles, tantôt toute „ l'Italie & une partie de la terre dans „ ſes murailles, on n'avoit point fixé „ ce nombre ; & ce fut une des gran„ des cauſes de ſa ruine.

Il s'agit en ſecond lieu de l'élection des Magiſtrats, & de ceux qui doivent commander les armées de la République ; car l'Auteur ne veut pas

que ce soit le peuple qui gouverne par lui-même, mais seulement par ses Ministres. „ Le peuple a toûjours trop „ d'action ou trop peu : quelquefois „ avec cent mille bras il renverse tout ; „ quelquefois avec cent mille pieds il „ ne va que comme les insectes. Mais ce même peuple est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. „ Il n'a à „ se déterminer que par des choses „ qu'il ne peut ignorer, & des faits „ qui tombent sous les sens. Il sçait „ très-bien qu'un homme a été sou„ vent à la guerre, qu'il y a eu tels „ ou tels succès ; il est donc très-capa„ ble d'élire un général. Il sçait qu'un „ Juge est assidu, que beaucoup de „ gens se retirent de son tribunal con„ tens de lui, qu'on ne l'a pas con„ vaincu de corruption ; en voilà as„ sez pour qu'il élise un préteur. Tou„ tes ces choses sont des faits dont il „ s'instruit mieux dans la place pu„ blique, qu'un Monarque dans son „ Palais.

La politique demande aussi qu'une République n'ait qu'un petit terri-

toire, pour éviter les fortunes immoderées, & les trop grandes richeſſes dans un particulier. Un homme qui poſſede de grands biens, ſent d'abord qu'il peut être heureux ſans le ſecours de ſa patrie, & bientôt qu'il peut être ſeul grand ſur les ruines de ſa patrie.

La politique veut donc encore par conſéquent, que les terres de la République ſoient partagées également entre tous les Citoyens; & pour entretenir cette égalité, il faut régler les dots des femmes, les donations, les ſucceſſions, les Teſtamens; il faut que tous les enfans reçoivent une égale part dans la ſucceſſion de leur pere; & ſi cette égalité vient à ſe perdre, il faut que des loix particulieres impoſent aux riches de nouvelles charges, qu'elles accordent aux pauvres du ſoulagement, & qu'elles égaliſent, pour ainſi dire, l'inégalité des Citoyens.

L'Auteur parle auſſi de la diviſion du peuple en pluſieurs claſſes, de la maniere de donner ſon ſuffrage dans les élections, des moyens de prévenir

les brigues, & des abus qui résultent de la trop grande autorité confiée à un Citoyen. Il distingue ensuite les différentes sortes de Républiques, il remarque le caractère de chacune en particulier, & il fait voir les avantages & les inconvéniens des unes & des autres. Voilà ce qui concerne la nature du gouvernement populaire.

Le monarchique est celui où un seul gouverne, mais par des loix fixes & établies. La politique demande qu'il y ait dans ce gouvernement des rangs intermédiaires entre le peuple & le Monarque, c'est-à-dire, des Seigneurs, de la Noblesse, un Clergé, sans quoi on aura bientôt un état populaire, ou bien un état despotique. „ Autant le pouvoir du Clergé est „ dangereux dans une République, „ autant est-il convenable dans une „ Monarchie; surtout dans celles qui „ vont au despotisme. Où en seroient „ l'Espagne & le Portugal depuis la „ perte de leurs Loix, sans ce pou- „ voir qui arrête seul la puissance ar- „ bitraire? Barriere toujours bonne „ lorsqu'il n'y en a point d'autres. Car

„ comme le deſpotiſme cauſe à la na-
„ ture humaine des maux effroyables ;
„ le mal même qui le limite eſt un
„ bien.

Mais il ne ſuffit pas qu'il y ait dans une Monarchie des pouvoirs intermédiaires ; il faut encore un dépot de Loix. Ce dépot ne peut être ni dans le conſeil du Prince, ni dans la Nobleſſe.
„ Le conſeil du Prince, dit l'Auteur,
„ change ſans ceſſe ; il n'eſt point per-
„ manent ; il ne ſçauroit être nom-
„ breux ; il n'a point à un aſſez haut
„ degré la confiance du peuple ; il
„ n'eſt donc pas en état de l'éclairer
„ dans les tems difficiles, ni de le ra-
„ mener à l'obéïſſance.

„ L'ignorance naturelle de la No-
„ bleſſe, ſon inattention, ſon mépris
„ pour le gouvernement civil exigent
„ qu'il y ait un corps qui faſſe ſans
„ ceſſe ſortir les loix de la pouſſiere
„ où elles ſeroient enſevelies.

Comme les choſes s'executent avec beaucoup de promptitude dans les Monarchies, & que cette promptitude pourroit dégénerer en rapidité, il faut, dit l'Auteur, que ceux qui

ont le dépôt des loix, apportent „ dans les affaires du Prince cette ré„ flexion, qu'on ne peut guére atten„ dre du défaut de lumieres de la „ Cour sur les Loix de l'Etat, ni de „ la précipitation de ses conseils.

Il faut encore qu'un Etat Monarchique ne soit ni trop grand ni trop petit. Trop grand, il affoibliroit l'autorité du Prince, ou il dégénereroit en despotisme. Trop petit, le Prince y seroit aisément opprimé par une force étrangere, ou même par une force domestique : le peuple pourroit à chaque instant se réünir contre lui, & faire de son Etat une République.

Le gouvernement despotique est celui où un seul; sans loi & sans regle, entraine tout par sa volonté. Dans ce gouvernement la politique veut que le pouvoir du Prince passe tout entier entre les mains de ceux à qui il le confie; que le Visir soit le despote, que chaque Gouverneur soit le Visir, & que les Officiers particuliers ayent chacun dans leur district la même autorité que les Gouver-

neurs. Quiconque répond des autres ſur ſa vie, doit avoir droit ſur la vie des autres.

La nature de ce gouvernement demande dans les ſujets une obéïſſance extrême. La volonté du Prince eſt la loi; & la loi une fois connuë, il n'y a ni remontrances, ni accommodement, ni modifications à oppoſer. L'homme eſt une créature qui ſe ſoumet à une créature qui veut. Il ne faut donc pas qu'il raiſonne, qu'il s'excuſe, qu'il délibere ou qu'il refuſe, ſans quoi ce gouvernement périroit.

Comme il n'y a aucune loi fondamentale dans les Etats deſpotiques, qui regle l'ordre de la ſucceſſion à l'Empire, & que tous les Princes de la famille Royale ont une égale capacité pour être élû, la politique de celui qui monte ſur le trône exige qu'il ſe défaſſe de tous ſes freres par le fer, la corde ou le poiſon; ſans quoi chaque vacance de trône ſeroit ſuivie d'une affreuſe guerre civile; les freres du Monarque étant en même tems ſes eſclaves & ſes rivaux.

Dans un Etat où le Prince eſt le

maître des biens de ses sujets, & où les confiscations sont fréquentes, on doit plus penser à joüir du présent, qu'à amasser pour l'avenir. De là vient qu'on y voit beaucoup d'usure, & peu de commerce.

C'est une très-mauvaise politique dans le despote de se déclarer propriétaire de tous les fonds de terre, & l'héritier de tous ses sujets. On ne répare rien alors; on n'améliore rien. On ne plante point d'arbres, on ne bâtit que pour la vie. On tire tout de la terre, on ne lui rend rien; & l'on ne croit avoir en propre que l'or ou l'argent qu'on peut cacher.

Voilà, à peu de chose près, à quoi se réduit tout ce que dit l'Auteur de l'Esprit des Loix, en divers endroits de son Livre, sur la nature des différens gouvernemens. On trouve les mêmes choses dans presque tous les Auteurs qui ont écrit sur la politique; mais ce qu'on n'y trouve pas également, c'est cette force d'expressions, cette noblesse de pensées, cette abondance de lumieres, cette profondeur de réflexions qu'on n'avoit

point vû encore, & qu'on ne verra peut-être jamais dans aucun de nos écrivains. Ce ſont ces images grandes, nobles, ſublimes, qui naiſſent à chaque inſtant ſous la main de l'Auteur, excitent l'étonnement des lecteurs, & font de toutes les pages de ce livre comme autant de magnifiques tableaux de chaque choſe qu'on y repréſente. Voilà ce qui fera toûjours de *l'Eſprit des Loix* un ouvrage unique, & dans lequel il n'y aura jamais autant à reprendre qu'à admirer. Un ouvrage dont tout le monde ſera capable de ſentir les beautés, & dont très-peu de perſonnes ſeront en état de remarquer les défauts. Un ouvrage que ceux qui le liront le plus, goûteront le moins, & que ceux qui l'entendront le moins, loüeront le plus. Un ouvrage dont on retiendra quelques maximes, mais qu'on n'approfondira point ; dont on recommencera ſouvent la lecture, mais qu'on n'achevera preſque jamais de lire entierement. Les gens d'eſprit en le critiquant l'admireront, & les ſots l'admireront pour paroître avoir de

l'esprit ; & ce sera le grand nombre. Il y a donc dans cet ouvrage des morceaux admirables ; personne ne l'a dit plus haut, ni ne l'a repeté plus souvent que moi ; mais enfin, comme je l'ai dit aussi, ce ne sont que des morceaux. L'or est à la superficie, la terre est dans le centre ; mais laissons cette terre, prenons de l'or. En voici que j'ai ramassé de côté & d'autre pour en faire une statuë à la gloire de l'Auteur. Je ne le présente qu'en lingots ; ses partisans le mettront en œuvre,

,, Les hommes sont tous égaux dans ,, le gouvernement républicain ; ils ,, sont égaux dans le gouvernement ,, despotique. Dans le premier, c'est ,, parce qu'ils sont tout ; dans le se-,, cond, c'est parce qu'ils ne sont rien.

,, La tyrannie est toûjours lente & ,, foible dans ses commencemens, ,, comme elle est prompte & vive ,, dans sa fin. Elle ne montre d'abord ,, qu'une main pour secourir, & op-,, prime ensuite avec une infinité de ,, bras.

,, C'est un des avantages des char-

„ mes de la jeuneſſe dans les femmes, „ que dans un âge avancé, un mari ſe „ porte à la bienveillance, par le ſou-„ venir de ſes plaiſirs.

„ L'empire de la mer a toûjours „ donné aux peuples qui l'ont poſſe-„ dé, une fierté naturelle; parce que „ ſe ſentant capables d'inſulter par-„ tout, ils croyent que leur pouvoir „ n'a pas plus de bornes que l'Océan.

„ La ſocieté nous apprend à ſentir „ les ridicules, la retraite nous rend „ plus propres à ſentir les vices.

„ La politeſſe flate les vices des au-„ tres; & la civilité nous empêche de „ mettre les nôtres au jour: c'eſt une „ barriere que les hommes mettent „ entr'eux, pour empêcher de ſe cor-„ rompre.

„ Toute nation pareſſeuſe eſt grave; „ car ceux qui ne travaillent pas ſe „ regardent comme ſouverains de ceux „ qui travaillent.

„ La pareſſe eſt l'effet de l'orguëil; „ le travail eſt une ſuite de la vanité; „ l'orguëil d'un Eſpagnol le portera à „ ne pas travailler; la vanité d'un „ François le portera à ſçavoir travail-„ ler mieux que les autres.

,, Les révolutions que forment la
,, liberté, ne sont qu'une confirma-
,, tion de la liberté. Une nation libre
,, peut avoir un liberateur ; une na-
,, tion subjuguée ne peut avoir qu'un
,, autre oppresseur. Car tout homme
,, qui a assez de force pour chasser ce-
,, lui qui est déja le maître absolu dans
,, un Etat, en a assez pour le devenir
,, lui-même.

,, Il ne faudroit pas que la Reli-
,, gion encourageât les dépenses des
,, funerailles ; qu'y a-t'il de plus na-
,, turel, que d'ôter la difference des
,, fortunes dans une chose & dans les
,, momens qui égalisent toutes les
,, fortunes.

,, Les Sérails sont des lieux où l'ar-
,, tifice, la méchanceté, la ruse re-
,, gnent dans le silence, & se couvrent
,, d'une épaisse nuit ; où un vieux Prin-
,, ce devenu tous les jours plus im-
,, bécille, est le premier prisonnier du
,, Palais.

,, Les hommes extrêmement heu-
,, reux & extrêmement malheureux
,, sont également portés à la dureté ;
,, témoins les Moines & les Conqué-

„ rans. Il n'y a que le mêlange de la „ bonne & de la mauvaiſe fortune, „ qui donne de la douceur & de la „ pitié.

„ Il eſt ſingulier que parmi nous, „ trois crimes, la magie, l'héréſie & „ le crime contre nature, dont on „ pourroit prouver du premier, qu'il „ n'exiſte pas; du ſecond qu'il eſt ſuſ- „ ceptible d'une infinité de diſtinc- „ tions, interprétations, limitations; „ du troiſiéme, qu'il eſt très-ſouvent „ obſcur, ayent été tous trois punis „ de la peine du feu.

„ Quand les Sauvages de la Loui- „ ſianne veulent avoir du fruit, ils „ coupent l'arbre au pied, & cueïl- „ lent le fruit. Voilà le gouvernement „ deſpotique.

Ces dernieres paroles valent un livre; c'eſt peut-être ce qui a engagé l'Auteur à faire de ces quatre petites lignes un Chapitre particulier; il y a des gens qui y ont trouvé à redire, & qui ont traité cela de coqueterie; ils ont tort; une ſi belle image devoit être encadrée ſéparément.

J'avois promis de donner de l'or,

& j'ai, je crois, assez bien tenu ma promesse. Je serois le maître, sans doute, d'en donner davantage si je voulois, car je suis à la source, & ce livre est un Pérou. Mais je dois mieux ménager mes intérêts, j'ai encore bien des choses à dire ; & comment faire recevoir au lecteur le fer que je lui donne, si je l'accoûtume trop à l'or d'autrui ? de tems en tems seulement pour le désennuyer je ferai parler l'Auteur ; je sens que c'est le moyen d'être mieux venu. Continuons, & de la nature des trois gouvernemens, passons à leurs principes.

La vertu, l'honneur & la crainte, voilà les trois grands ressorts qui font mouvoir les Etats, voilà ce qui leur donne l'ame, le mouvement & la vie. La vertu anime les Républiques, l'honneur fait agir les Monarchies, & la crainte est le principe des Etats despotiques.

Que l'Auteur ait raison ou non, dans la distribution qu'il fait de ces trois principes, c'est ce qu'il n'est plus question d'examiner présentement. J'ai dit ailleurs tout ce que j'avois à dire là

là-deſſus, je ne ferai donc que rapporter ici quelques conſéquences que l'on en tire par rapport à la politique. Elles regardent principalement l'éducation, la diſtribution des emplois, les récompenſes & les peines. Tout cela doit être relatif aux principes de chaque gouvernement.

Dans le républicain l'éducation ne doit s'appliquer qu'à rendre les Citoyens vertueux, qu'à leur élever le cœur dans les Monarchies, qu'à leur abbaiſſer l'ame dans les états deſpotiques. C'eſt le moyen d'entretenir dans ces trois gouvernemens, la vertu, l'honneur & la crainte.

Dans le premier, les emplois & les magiſtratures ſont des témoignages de vertu ; on ne peut donc pas les refuſer. Dans le ſecond ce ſont des marques d'honneur ; on peut donc ne pas les accepter. Dans le troiſiéme, où l'on abuſe également de l'honneur & de la vertu, on *fait indifferemment d'un Prince un goujat, & d'un goujat un Prince.*

Dans une République où regne la vertu, l'Etat ne doit recompenſer que

par des témoignages de cette vertu. La récompense d'une belle action est le plaisir de l'avoir faite.

Dans une Monarchie, où regne l'honneur seul, un sujet ne doit attendre de ses services que des distinctions ; mais comme les distinctions sont jointes à un luxe qui donne nécessairement des besoins, il faut que le Prince y récompense par des honneurs qui conduisent à la fortune.

Dans les Etats despotiques, le Prince qui récompense n'a que de l'argent à donner ; c'est qu'on n'y connoît ni l'honneur ni la vertu.

La plus grande peine d'une mauvaise action dans un gouvernement républicain, est d'en être convaincu. Dans le monarchique, la honte & la crainte du blâme sont aussi des motifs réprimans. Il faut dans le despotique des peines corporelles. Un homme vertueux est toûjours assez puni par des remords ; un homme d'honneur, par des humiliations ; au lieu qu'il faut des supplices rigoureux pour une ame servile.

Je marche à grand pas ; c'est qu'il

me reſte encore bien du chemin à faire. Que ſeroit-ce ſi je ſuivois l'Auteur dans tous ſes détours ? Chaque ſentier qui ſe préſente, il s'y engage; peu inquiet, il s'éloigne de ſon but. Il eſt vrai qu'il rend ſa route agréable; par tout où il paſſe, il répand des fleurs. Si quelque fois, pour dérober ſa marche, il ſe couvre d'un nuage épais, bientôt un trait éclatant de lumiere s'échappe au travers de l'obſcurité, & le découvre. Le nuage reſte cependant; auſſi voit-on dans ſa courſe beaucoup d'éclairs, & peu de jour. A l'aide de cette lueur paſſagere, j'ai parlé de la nature & des principes des trois gouvernemens; voyons, avec le même ſecours, comment ils ſe corrompent.

Ce qui perd une République, c'eſt quand elle n'a plus rien à redouter au dehors. Carthage & Rome s'intimiderent l'un & l'autre, & s'affermirent. Comme des eaux trop tranquilles, une République qui a trop de ſureté, eſt ſujette à ſe corrompre.

La démocratie ſe corrompt ou par l'eſprit d'inégalité qui le mene infail-

liblement à l'ariſtocratie; on par l'eſprit d'une égalité extrême, qui finit toûjours par le deſpotiſme. Ce n'eſt que la vertu qui ſoutient le gouvernement populaire; & la vertu eſt auſſi éloignée de la liberté extrême, que de l'extrême ſervitude.

L'ariſtocratie ſe corrompt, lorſque le pouvoir des Nobles devient arbitraire, & leur puiſſance héréditaire. La République alors n'eſt plus que dans la partie qui gouverne; l'Etat deſpotique eſt dans celle qui eſt gouvernée; les Nobles joüiſſent de la liberté, le peuple gémit dans la ſervitude; ceux-là ſont des tyrans, celui-ci eſt un eſclave.

La Monarchie ſe corrompt lorſque le Prince ôte aux villes leurs privilèges, aux corps leurs prérogatives, aux grands le reſpect des peuples. Qu'il change l'ordre des récompenſes & des honneurs, qu'il méconnoit l'amour de ſes ſujets, qu'il montre plus de ſévérité que de juſtice; lorſque rapportant tout à lui-même, il appelle l'Etat à ſa capitale, la capitale à la Cour, la Cour à ſa perſonne.

Quant au Gouvernement despotique, voici ce que dit l'Auteur : ,, Son
,, principe se corrompt sans cesse,
,, parce qu'il est corrompu par sa na-
,, ture. Ce Gouvernement périt par
,, son vice intérieur, lorsque quel-
,, ques causes accidentelles n'empê-
,, chent pas son principe de se cor-
,, rompre ; ces choses forcent sa na-
,, ture sans la changer ; sa ferocité
,, reste, elle est pour quelque tems
,, apprivoisée.

C'est comme si l'Auteur disoit : le Gouvernement despotique ne peut se soutenir par lui-même : sa conservation dépend de plusieurs causes étrangeres, sans lesquelles il périroit à chaque instant. Il est toûjours dans un Etat violent & forcé ; & sa nature est de tendre sans cesse à sa destruction : Voilà sans doute le vrai sens de ces paroles ; cela posé, voici comme je raisonne.

Ce qui s'oppose à la conservation du Gouvernement despotique, doit, par la même raison, s'opposer aussi à son établissement ; & les mêmes causes qui servent à le maintenir, doivent

contribuër également à le former. Or s'il eſt vrai que ce Gouvernement ait tant de peine à ſe conſerver, il faut donc qu'il en ait auſſi beaucoup à s'établir. Cette conſéquence eſt évidente ; c'eſt ſeulement dommage qu'elle s'accorde ſi peu avec ce qui ſuit.

,, Le Gouvernement deſpotique ſaute, pour ainſi dire, aux yeux ; il ,, eſt uniforme partout ; comme il ne ,, faut que des paſſions pour l'établir, ,, tout le monde eſt bon pour cela. ,, Mais ſi tout le monde eſt bon pour former un Etat deſpotique, tout le monde eſt donc bon auſſi pour le maintenir ; s'il ne faut que des paſſions pour l'établir, il ne faut donc que des paſſions non plus pour le conſerver. Un Gouvernement qu'on dit être ſi ſimple, ſi naturel, ſi uniforme, n'eſt donc pas un Gouvernement qui ait beſoin du concours de tant de cauſes accidentelles & étrangeres pour l'empêcher de périr ; ce n'eſt pas un Gouvernement qui ſoit toûjours dans un Etat violent & forcé, qui panche à chaque inſtant vers ſa ruine. Ce ſont-là des contradictions qui prouvent bien

que le Livre de l'Esprit des Loix n'est pas un Ouvrage de mémoire; car on ne s'y souvient pas dans la page suivante de ce qui a été dit dans celle qui a précedé. L'Auteur a jetté sur le papier toutes les idées qui se sont présentées à son esprit, sans s'embarrasser du peu de liaison qu'elles avoient entre elles; sans s'inquiéter si les premieres démentoient les secondes, & si elles se détruisoient mutuellement. Il a parcouru à grands pas des pays immenses, sans bornes, sans chemins & sans guides; & sa course plus brillante, plus glorieuse, plus variée que celle d'Ulisse, est aussi plus remplie d'erreurs. Mais au milieu de ces erreurs-là même on découvre des vérités si sublimes, au travers de ces routes égarées on apperçoit des clartés si lumineuses, parmi tant de défauts enfin on remarque des beautés si frappantes, qu'on est toûjours étonné de trouver tant d'esprit & si peu de raisonnement, tant de génie & si peu de logique. Mais poursuivons, & voyons actuellement ce qu'exige encore la politique pour la conservation des trois Gouvernemens.

Les Républiques ſe conſervent en s'aſſociant avec d'autres Républiques. Par cette confédération elles joüiſſent au dedans de toutes les prérogatives d'un petit Etat, & au dehors de tous les avantages des grands Empires.

Une Monarchie ſe conſerve en conſtruiſant des Places fortes pour défendre ſes frontiéres, en entretenant des armées pour défendre ſes Places fortes.

Le deſpotiſme ſe conſerve, non pas en fortifiant, mais en ravageant ſes frontiéres ; non pas en s'aſſociant avec d'autres Etats, mais en ſe ſéparant de tous. Quand les frontiéres d'un grand Etat ſont déſertes, le corps de l'Empire devient inacceſſible ; en ſacrifiant les extrémités, le cœur ſe conſerve plus aiſément.

L'Auteur aſſigne une autre ſorte de ſéparation ſans dévaſter ſes frontiéres, c'eſt de confier à des Princes feudataires les Provinces de l'Empire les plus éloignées. Mais il me paroît que c'eſt-là autant une confédération qu'une ſéparation ; c'eſt s'aſſocier avec des voiſins, plutôt que s'éloigner de ſes

ennemis;

ennemis : en un mot, ce n'eſt pas plus ſe ſéparer que s'unir. Or toute union politique eſt oppoſée au Gouvernement arbitraire. Un Prince qui ne ſçait que vouloir, ne peut avoir ni alliés, ni amis ; tous les hommes qui ont affaire à lui ſont, ou ſes ennemis, ou ſes eſclaves.

Nous avons parlé des trois Gouvernemens, de leur conſervation, de leur corruption, de leur nature & de leurs principes : diſons auſſi un mot de leur liberté & de leurs conquêtes.

Il y a dans chaque Gouvernement une liberté qui lui eſt propre, & que la politique doit maintenir. L'Auteur diſtingue deux ſortes de liberté ; celle du Citoyen & celle de l'Etat.

La liberté du Citoyen eſt cette tranquillité d'eſprit qui provient de l'opinion que chacun a de ſa ſûreté. Dans les Républiques, où il eſt permis à tout homme d'accuſer qui il veut, on entretient cette liberté en établiſſant des Loix propres à défendre l'innocence des Citoyens. L'Auteur ne veut pas qu'on y puniſſe trop le crime de lèze-Majeſté ; on établi-

roit la tyrannie des vengeurs*, sous prétexte de tirer vengeance des tyrans. Il condamne les proscriptions ; l'exil des Citoyens affoibliroit la République. Il désapprouve les Loix trop sévéres contre les débiteurs ; ,, un Ci-
,, toyen s'est déja donné une assez gran-
,, de supériorité sur un Citoyen , en
,, lui prêtant un argent que celui-ci
,, n'a emprunté que pour s'en défaire ,
,, & que par conséquent il n'a plus ,
,, sans que les Loix augmentent en-
,, core cette servitude.

Dans les Monarchies on perd une partie de la liberté , quand le Prince nomme des Commissaires pour juger les particuliers ; quand il employe des espions pour examiner la conduite de ses sujets ; quand il permet aux Citoyens de s'accuser mutuellement dans des écrits anonimes , & qu'il a égard à ces accusations.

Pour mettre un peu de liberté dans les Etats despotiques , il est bon d'y établir des Loix de Réligion qui tempérent l'autorité du Prince ; il est bon qu'il y ait des Livres sacrés qui servent de régle à la puissance arbitraire ;

que le Code Réligieux supplée au Civil ; & que les Juges, dans certains cas, consultent les Ministres des Autels. Voilà ce qui concerne la liberté des Citoyens.

Celle de l'Etat consiste dans une juste distribution du pouvoir. L'Etat est libre, lorsque ce n'est pas la même personne ou le même Corps qui fait les Loix, les exécute & juge les particuliers. Les Républiques ne sont libres, qu'autant que ces trois pouvoirs sont divisés. S'ils sont réünis dans une Monarchie, cette Monarchie sera un pur despotisme ; & le despotisme n'est tel, que parce que c'est le Prince qui juge, qui exécute & qui fait la Loi.

Comme il y a deux sortes de liberté, l'Auteur distingue aussi deux sortes de servitude ; la politique & la civile. L'une est celle de l'Etat, & l'autre celle du Citoyen. La premiere trouvera plus naturellement sa place à la fin de cet article : considérons ici quel rapport la seconde peut avoir avec les différens Gouvernemens.

Les esclaves sont contre l'esprit de

la conſtitution des Républiques ; ils ne ſervent qu'à donner aux Citoyens une puiſſance & un luxe qu'ils ne doivent point avoir.

Ils ne ſont pas moins contraires au Gouvernement Monarchique , ,, où il ,, eſt ſouverainement important de ne ,, point avilir la nature humaine. Un ,, eſclave ſent que ſon maître a une ,, ame qui peut s'agrandir , & que la ,, ſienne eſt contrainte de s'abbaiſſer ,, ſans ceſſe. Rien ne met plus près de ,, la condition des bêtes , que de voir ,, toûjours des hommes libres & de ,, ne l'être pas ; de telles gens ſont des ,, ennemis naturels de la ſociété , leur ,, nombre ſeroit dangereux.

Il le ſeroit moins dans le Gouvernement deſpotique , où la condition de l'eſclave n'eſt guére plus à charge que celle du ſujet. La ſervitude de l'Etat y anéantit , en quelque façon , la liberté des Citoyens ; & ceux qu'on appelle hommes libres , ne le ſont guére plus que ceux qui n'y ont pas ce titre.

Si la liberté fait au-dedans le bonheur des Etats , les conquêtes en font

ſont au-dehors toute la gloire. Cependant une République qui conquiert, agit contre ſes propres intérêts. Car, ou elle partage ſa ſouveraineté avec les peuples conquis, ou elle les gouverne en ſujets : dans le premier cas, elle ſera en danger de ſe perdre par ſon trop d'étenduë : dans le ſecond, elle expoſera ſa propre liberté, parce qu'elle confiera une trop grande puiſſance aux Magiſtrats qu'elle enverra dans l'Etat conquis. On obviera à ce double inconvénient, ou en bornant la conquête au nombre des Citoyens qu'on veut faire entrer dans la République, ou en donnant au peuple conquis un bon Droit politique & de bonnes Loix civiles.

Une Monarchie ne doit pas étendre ſes conquêtes au-delà des bornes naturelles à ſon Gouvernement. Elle doit traiter le peuple conquis avec douceur, lui laiſſer ſes Loix, ſes Coûtumes, ſes Priviléges, il ne faut rien changer que l'Armée & le nom du Souverain.

Quand une Monarchie en conquiert une autre, ſi celle-ci eſt petite, on la

contiendra par des forteresses ; si elle est grande, on la conservera par des colonies. Mais la politique veut que les Corps civils & militaires soient composés également de vaincus & de vainqueurs, pour ne point désespérer les uns, & pour ne point énorgueillir les autres.

Quand un Etat despotique conquiert un autre Etat, s'il veut le conserver, il faut que le despote ait toûjours autour de lui un corps de troupes particuliérement affidé, toûjours prêt à fondre sur la partie de sa conquête qui pourroit s'ébranler.

L'Auteur de l'Esprit des Loix trouve qu'il vaudroit mieux que le Conquérant rendît le Trône au Prince légitime *pour s'en faire un Allié nécessaire*, qui, avec les forces qui lui sont propres, augmenteroit les siennes. Il avoit dit auparavant que les Etats despotiques pourvoyent à leur sureté *en se séparant & en se tenant, pour ainsi dire, seuls*. Mais comment peut-on se tenir seul & se faire en même tems des Alliés ? Comment peut-on s'unir & se séparer tout à la fois ? Si ce n'est

pas-là ſe contredire, c'eſt du moins s'expliquer fort mal,

L'impoſition des tributs & la levée des impots dans les trois Gouvernemens, ſont auſſi l'objet de la politique de l'Auteur. Il dit là-deſſus, comme ſur tout le reſte des choſes admirables. Il y a en particulier un morceau digne de Juvenal contre les Fermiers & les Traitans. Je n'entreprendrai pas de réfuter ſon ſentiment ſur cette matiere; un homme du métier l'a fait, dit-on, avec beaucoup de force; mais l'ouvrage eſt fort rare, & quoique fait pour le Public, il n'a été vû juſqu'à préſent que par un très-petit nombre d'amis particuliers, à qui, par un privilége ſpécial, on a bien voulu en procurer la lecture. Tout le monde ſçait que l'Auteur eſt un homme d'un très-grand mérite; il a écrit pour la défenſe de ſa cauſe, & de celle d'une Compagnie riche, nombreuſe & puiſſante. Un combat entre lui & l'Auteur de l'Eſprit des Loix, ſeroit pour le moins auſſi intéreſſant que celui d'Argant & de Tancréde.

Mais il eſt tems de délaſſer le lecteur ; il aime les belles choſes , & il m'eſt fort aiſé de lui en donner ; je n'ai qu'à prendre dans ce Livre les premieres qui ſe préſentent.

„ L'air de la Cour conſiſte à quit„ ter ſa grandeur propre pour une „ grandeur empruntée. Celle-ci flatte „ plus un Courtiſan que la ſienne „ méme. Elle donne une certaine „ modeſtie ſuperbe qui ſe répand au „ loin , mais dont l'orguëil diminuë „ inſenſiblement , à proportion de la „ diſtance où l'on eſt de la ſource de „ cette grandeur.

„ L'ambition dans l'oiſiveté , la „ baſſeſſe dans l'orguëil , le déſir de „ s'enrichir ſans travail , l'averſion „ pour la vérité , la flatterie , la tra„ hiſon , la perfidie , l'abandon de „ tous ſes engagemens , le mépris des „ devoirs du Citoyen , la crainte de „ la vertu du Prince , l'eſpérance de „ ſes foibleſſes , & plus que tout cela , „ le ridicule perpétuel jetté ſur la „ vertu , ſont , je crois , le caractère „ de la plûpart des Courtiſans , mar„ qués dans tous les lieux & dans tous „ les tems.

„ Parmi nous il est impossible que „ nous ayons jamais de régle dans „ nos finances, parce que nous sça-„ vons toûjours que nous ferons quel-„ que chose, & jamais ce que nous „ ferons.

„ En Europe les Edits des Princes „ affligent même avant qu'on les ait „ vûs, parce qu'ils y parlent toûjours „ de leurs besoins, & jamais des „ nôtres.

„ Comme les Monarques doivent „ avoir de la sagesse pour augmenter „ leur puissance, ils ne doivent pas „ avoir moins de prudence afin de la „ borner. En faisant cesser les incon-„ véniens de la petitesse, il faut qu'ils „ ayent toûjours l'œil sur les incon-„ véniens de la grandeur.

„ Les fleuves courent se mêler dans „ la mer; les Monarchies vont se per-„ dre dans le despotisme.

„ Charles XII. étant à Bender, trou-„ vant quelque résistance dans le Sé-„ nat de Suéde, écrivit qu'il leur en-„ verroit une de ses bottes pour les „ commander. Cette botte auroit gou-„ verné comme un Roi despotique.

. „ Tel eſt l'état néceſſaire d'une Mo-
„ narchie conquérante ; un luxe af-
„ freux dans la Capitale, la miſere
„ dans les Provinces qui s'en éloignent,
„ l'abondance aux extrémités. Il en eſt
„ comme de notre Planette ; le feu eſt
„ au centre, la verdure à la ſurface,
„ une terre aride, froide & ſtérile en-
„ tre les deux.

„ Syracuſe eſſuya des malheurs que
„ la corruption ordinaire ne donne
„ pas. Cette Ville toûjours dans la li-
„ cence ou dans l'oppreſſion, égale-
„ ment travaillée par ſa liberté & par
„ ſa ſervitude, recevant toûjours l'une
„ & l'autre comme une tempête,
„ avoit dans ſon ſein un peuple im-
„ menſe, qui n'eût jamais que cette
„ cruelle alternative, de ſe donner
„ un tyran, ou de l'être lui-même.

„ Il y a un lot pour chaque Pro-
„ feſſion. Le lot de ceux qui levent
„ les tributs eſt les richeſſes ; & les
„ récompenſes de ces richeſſes, ſont
„ les richeſſes mêmes. La gloire &
„ l'honneur ſont pour cette Nobleſſe
„ qui ne connoit, qui ne voit, qui ne
„ ſent de vrai bien que l'honneur &

„ la gloire. Le respect & la considé-
„ ration sont pour ces Ministres &
„ ces Magistrats, qui ne trouvant que
„ le travail après le travail, veillent
„ nuit & jour pour le bonheur de
„ l'Empire.

„ On vit bien dans les tems passés
„ des fortunes scandaleuses ; c'étoit
„ une des calamités des guerres de
„ cinquante ans : mais pour lors ces
„ richesses furent regardées comme
„ ridicules, & nous les admirons.

„ Un Etat bien gouverné doit met-
„ tre pour le premier article de sa dé-
„ pense, une somme réglée pour les
„ cas fortuits. Il en est du Public com-
„ me des particuliers, qui se ruinent,
„ lorsqu'ils dépensent exactement les
„ revenus de leurs terres.

„ Un Prince à qui on demandoit
„ pourquoi il ne bâtissoit point d'Hô-
„ pitaux dans ses Etats, dit : Je ren-
„ drai mon Empire si riche, qu'il
„ n'aura pas besoin d'Hôpitaux. Il
„ auroit fallu dire : je commencerai
„ par rendre mon Empire riche, &
„ je bâtirai des Hôpitaux.

„ A Rome, les Hôpitaux sont que

„ tout le monde eſt à ſon aiſe, ex-
„ cepté ceux qui travaillent, excepté
„ ceux qui ont de l'induſtrie, excepté
„ ceux qui cultivent les arts, excepté
„ ceux qui ont des terres, excepté
„ ceux qui font le commerce.

Finiſſons cet article, & voyons quel rapport a le climat avec les différens Gouvernemens. Comme il y a des Gouvernemens de trois ſortes, le Républicain, le Monarchique, l'arbitraire, on diſtingue pareillement trois ſortes de climats, le froid, le chaud & le temperé. Pour trois ſortes de raiſons auſſi, dont les unes ſont bonnes, les autres mauvaiſes, les autres douteuſes, l'Auteur prétend que la forme du gouvernement dépend toûjours de la nature du climat : que les pays froids, par exemple, conviennent mieux au gouvernement modéré, & que la chaleur des pays d'Orient s'accorde davantage avec le gouvernement arbitraire. Voyons quelles ſont ſes raiſons. Je commence par les mauvaiſes.

L'air froid reſſerre les extrémités des fibres, augmente leur reſſort,

donne au corps plus de force, & à l'ame plus de courage. Le courage conduit à l'indépendance, l'indépendance au gouvernement le plus libre, le gouvernement le plus libre, c'eſt le gouvernement moderé; donc le gouvernement moderé s'accorde mieux avec les pays froids.

Auſſi l'Auteur appelle-t'il le Nord de l'Europe, ,, la fabrique des inſtru- ,, mens qui briſent les fers forgés au ,, midy. C'eſt-là, dit-il, que ſe for- ,, ment ces nations vaillantes qui ſor- ,, tent de leurs pays pour détruire les ,, tyrans & les eſclaves, & apprendre ,, aux hommes que la nature les ayant ,, fait égaux, la raiſon n'a pû les ren- ,, dre dépendans que pour leur bon- ,, heur. ,, Je ne puis m'empêcher de me récrier ici avec une admiration mêlée d'extaſe, ah! que ces paroles ſont belles, qu'elles ſont admirables! elles ſont divines. Quel dommage de les faire ſervir de conſéquence à un faux principe! mais achevons le raiſonnement de l'Auteur.

L'air chaud relâche les extrêmités des fibres, affoiblit leur reſſort, di-

minuë les forces, & cauſe au cœur une défaillance. Cette défaillance produit la timidité, la timidité mene à la dépendance, la dépendance à la ſervitude, la ſervitude au gouvernement arbitraire; donc le gouvernement arbitraire s'accommode davantage des pays chauds.

„ Il ne faut pas donc être étonné, „ conclut l'Auteur, que le courage „ des peuples des climats froids les „ ait maintenus libres, & que la la„ cheté des peuples des climats chauds, „ les ait preſque toûjours rendus eſ„ claves. C'eſt un effet qui dérive de „ ſa cauſe naturelle.

Je crois avoir ſuffiſamment démontré ailleurs, que le chaud ou le froid ne ſont point la cauſe naturelle de la lacheté ou du courage, ce n'eſt donc ni le froid ni le chaud qui produit la liberté ou la ſervitude; ce n'eſt donc ni l'un ni l'autre non plus, qui introduit dans un Etat le gouvernement moderé ou le deſpotique. Eh! quoi, le climat de Moſcovie eſt-il donc auſſi chaud que celui de Sparte & d'Athénes? Cependant le Czar eſt un deſpo-

te dans ſes Etats, & ces deux dernieres villes étoient des Républiques. La Botte de Charles XII. auroit gouverné à Stokolm comme un Prince deſpotique; & Denys avec tout ſon eſprit, ſon induſtrie, ſes forces, ſes richeſſes, ſa politique, n'a jamais pû ſe maintenir ſur le Trône de Syracuſe. Il fait pourtant bien froid en Suede, & bien chaud en Sicile; preuve évidente, que ce n'eſt ni le froid ni le chaud qui décide de la forme du gouvernement; ou, ſi le climat y fait quelque choſe, ce n'eſt pas du moins pour la raiſon que l'Auteur en apporte. En voici une autre, & il me paroît que c'eſt la bonne.

Selon qu'un pays eſt plus ou moins étendu, plus ou moins fertile, il eſt auſſi plus ou moins propre au gouvernement deſpotique, il convient plus ou moins au gouvernement modéré. En Aſie, par exemple, il y a de plus grandes plaines qu'en Europe, elle eſt coupée en plus grands morceaux par les montagnes & par les mers. Comme elle eſt plus au midi, les ſources y ſont auſſi plus aiſément taries, les

montagnes moins couvertes de neige, & les fleuves moins grossis y forment de moindres barrieres. Il doit donc y avoir par conséquent de plus grands Empires qu'en Europe ; & les grands Empires supposent une autorité despotique dans ceux qui les gouvernent. Car ,, il faut que la promptitu-
,, de des résolutions supplée à la dis-
,, tance des lieux où elles sont en-
,, voyées ; que la crainte empêche la
,, négligence du Gouverneur ou du
,, Magistrat éloigné ; que la loi soit
,, dans une seule tête, & qu'elle chan-
,, ge sans cesse, comme les accidens,
,, qui se multiplient toûjours dans
,, l'Etat, à proportion de sa gran-
,, deur.

L'Afrique est dans un climat pareil à celui du Midy de l'Asie, elle doit donc être aussi dans une même servitude ; sans cela il se feroit d'abord un partage que la nature du pays ne peut souffrir.

En Amérique les petits peuples barbares qui demeurent dans les montagnes, ceux qui habitent dans les isles & sur le rivage de la mer, ont toûjours

jours été plus difficiles à soumettre, plus ennemis de la servitude, que les grands Empires du Méxique & du Pérou.

En Europe, les fleuves, les montagnes & la mer forment plusieurs Etats d'une médiocre étenduë, & par-là, très-propres à former eux-mêmes des Monarchies ou des Républiques. Le gouvernement des loix n'y est pas incompatible avec le maintien de l'Etat ; & c'est-là ce qui a toûjours conservé ce génie d'indépendance qui rend cette plus petite partie du monde plus difficile à être subjuguée, & plus jalouse de sa liberté que les trois autres.

La bonté ou la stérilité des terres d'un pays sont encore une autre cause naturelle de la liberté ou de la servitude politique. Une campagne qui regorge de biens, craint le pillage, elle craint une armée ; ceux qui la cultivent cherchent moins à donner une autre forme au gouvernement, qu'à joüir en paix de leur bien ; ils sont plus occupés de leur tranquillité particuliere, que de la liberté publi-

que ; ils ſongent davantage à leurs propres affaires, qu'à celles de l'Etat.

D'ailleurs les pays les plus fertiles ſont ordinairement de plaines, où l'on ne peut rien diſputer au plus fort : on ſe ſoumet donc à lui, & quand une fois on lui eſt ſoumis, on perd ſa liberté pour toûjours. On ne pourroit la conſerver que par la perte de ſes biens ; & l'on prefere preſque toûjours les biens à la liberté, ſurtout à la liberté politique. Les richeſſes de la campagne ſont donc, pour le deſpote, un gage de la fidelité de ſes ſujets, & pour les peuples, la cauſe de leur ſervitude.

Au contraire, lorſque les terres ſont ſtériles, la liberté eſt le ſeul bien dont on joüit ; on eſt auſſi plus ſoigneux de la conſerver. Elle regne donc plus dans les pays difficiles, que dans ceux que la nature ſemble avoir plus favoriſés. Dans les montagnes, par exemple, on conſerve un gouvernement plus moderé, parce qu'elles ne ſont pas ſi fort expoſées à la conquête. Les peuples s'y défendent plus aiſément, on les attaque plus difficilement ; les ar-

mées n'y trouvent pas de quoi subsister. Il est donc moins aisé de leur faire la guerre, plus dangereux de l'entreprendre, peu utile & presque impossible de les vaincre. C'est pour cela, conclut l'Auteur, que le gouvernement d'un seul se trouve plus souvent dans les pays fertiles, & le gouvernement de plusieurs dans les pays qui ne le sont pas. C'est pour cela que la stérilité du terrein de l'Attique y établit le gouvernement populaire, & la fertilité de celui de Lacédémone, le gouvernement Aristocratique, qui approche le plus du gouvernement d'un seul. C'est pour cela qu'Athénes étant retombée dans ses anciennes dissentions, & s'étant divisée en autant de partis, qu'il y avoit de sortes de territoires dans le pays de l'Attique, les gens de la montagne vouloient à toute force le gouvernement populaire; ceux de la plaine demandoient le gouvernement des principaux; ceux qui étoient près de la mer étoient pour un gouvernement mêlé des deux.

Ce que la nature refuse aux hom-

mes dans les climats ſtériles, ils tâchent de ſe le procurer par le travail. Ce travail les rend ſobres, induſtrieux, forts, vigoureux, pleins de courage. Des gens de ce caractère déteſtent juſqu'à l'ombre de la ſervitude. Accoûtumés à vaincre la nature elle-même, ils n'imaginent pas que perſonne oſe entreprendre de les ſubjuguer. Tout autre pouvoir que celui des loix leur eſt odieux; ils ſont donc bien éloignés de ſe ſoumettre à la puiſſance arbitraire; & de former un gouvernement deſpotique.

Il y a des climats ſi riches par eux-mêmes, ſi abondans, ſi fertiles, que ſans beaucoup de travail, on s'y procure aiſément toutes les choſes néceſſaires. Dans ces pays les hommes contractent une certaine pareſſe naturelle qui les rend lâches, efféminés, ſans force, ſans vertu, ſans courage. Avec ces défauts on eſt bien près de la ſervitude, & la ſervitude n'eſt pas éloigné du gouvernement deſpotique.

Il y a d'autres climats où les terres reſtent incultes, ſoit qu'elles ſoient ſtériles de leur nature, ſoit que les

peuples qui les habitent ne veuillent point ſe donner la peine de les cultiver. Il eſt clair que ces peuples doivent joüir d'une grande indépendance : car comme ils ne cultivent pas les terres, ils n'y ſont point attachés ; ils ſont errans, vagabonds, & ſi un chef vouloit entreprendre de leur ôter leur liberté, ils le quitteroient, & ſe retireroient dans les bois pour y vivre tranquilles avec leur famille. On ne peut donc point établir l'autorité arbitraire dans des pays où les hommes ne vivent que de leur chaſſe ; ou du produit de leurs troupeaux, dans des pays où les terres ſont incultes.

D'ailleurs ces peuples ne peuvent jamais former une grande nation. Car „ s'ils ſont paſteurs, ils ont beſoin „ d'un grand pays pour qu'ils puiſſent „ ſubſiſter en certain nombre. S'ils „ ſont chaſſeurs, ils ſont encore en „ un plus petit nombre, & forment „ pour vivre une plus petite nation. „ Outre cela, leur pays eſt ordinaire„ment plein de forêts ; & comme les „ hommes n'y ont point donné de „ cours aux eaux, il eſt rempli de ma-

„ récages, où chaque troupe se cantonne, & forme une petite nation. Or une petite nation, comme on l'a déja dit, n'est point propre à faire un Etat despotique. Le Gouvernement monarchique ne sçauroit non plus s'y établir ; puisque tous les hommes y sont égaux. Le Républicain voudroit y faire des Loix, & l'on ne veut reconnoître parmi ces peuples, que celles de la nature. Chez eux la liberté de l'homme est si grande, qu'il est presqu'impossible d'en faire des Citoyens, aussi n'y voit-on que des sauvages qui y vivent dans un excès d'indépendance, comme dans les pays despotiques on n'apperçoit que des esclaves qui y souffrent l'excés de la servitude.

Mais ce qu'il y a de singulier, dans les principes de l'Auteur, c'est que la même cause qui soumet les peuples en général à la puissance arbitraire, les soustrait en même tems à ce pouvoir ; ce qui multiplie les esclaves, augmente aussi le nombre des hommes libres ; ce qui introduit dans certains pays les Etats despotiques, forme

dans d'autres, les Nations indépendantes; je veux dire la fertilité des terres. ,, En Amérique, dit l'Auteur, ,, la terre produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe nourrir: la chaſſe & la pêche achevent de mettre les hommes dans l'abondance. De plus, les animaux qui paiſſent réüſſiſſent mieux que les bêtes carnacieres. ,, Il devoit donc conclure, que l'Amérique eſt un pays propre au deſpotiſme, puiſqu'on y joüit d'une ſi grande fertilité. Point du tout, il raiſonne à préſent d'une autre maniere: ce pays eſt extrêmement fertile, ,, c'eſt ce qui fait, dit-il, qu'il y a tant de Nations ſauvages. ,, C'eſt-à-dire, de Nations libres. La fertilité des terres eſt ici comme ces nuages où l'on voit tout ce qu'on veut.

Il y a encore une autre raiſon qui fait dépendre la forme du Gouvernement de la nature du climat. Elle ne m'a pas perſuadé, mais je ſens qu'elle peut faire impreſſion ſur d'autres. La voici.

Dans les pays chauds, il eſt néceſſaire de retenir les femmes dans une

eſpêce d'eſclavage domeſtique ; c'eſt ce que l'Auteur a tâché de prouver ailleurs. Cet eſclavage ne ſçauroit convenir au Gouvernement Républicain, où la condition des Citoyens eſt bornée, égale, douce, moderée, & où tout doit ſe reſſentir de la liberté publique ; le Gouvernement Républicain ne peut donc pas s'accorder avec les pays chauds. Au contraire, la ſervitude des femmes eſt très-conforme au Gouvernement deſpotique ; c'eſt dans les pays où les femmes ſont eſclaves, c'eſt-à-dire, dans les pays chauds, qu'on doit mieux s'accommoder de ce Gouvernement.

Voilà tout ce que j'ai pû ramaſſer de côté & d'autre dans cet Ouvrage au ſujet de la politique. Ce Livre eſt comme un amas de pluſieurs riches métaux fondus enſemble, & qui en forment une maſſe précieuſe, mais informe. Semblable à un Chimiſte, j'ai ſéparé toutes ces matiéres, & j'ai tâché de les mettre chacune dans la place qui leur convient.

OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE XI.

EPITRE

De M. l'Abbé de l'Attaignant ; à M. l'Abbé de la Porte.

Sur la Critique.

L'Auteur de cette petite Epître n'avoit chanté jusqu'ici, que le vin, ses amis & l'amour. Il prend aujourd'hui l'essor, & voilà qu'il s'éleve jusqu'à la sublime region des Auteurs. Il n'avoit donné des leçons qu'aux bûveurs & aux amans ; il en donne actuellement à ceux mêmes qui sont chargés d'en donner aux autres. Ce sont eux en effet qui en ont le plus besoin ; & c'est rendre un très-grand

ſervice à la Littérature, que de commencer par bien inſtruire ceux qui ſe mêlent de vouloir inſtruire les gens de lettres. Auſſi n'a-t'on inſeré l'Epître ſuivante dans ces Obſervations, que parce qu'elle renferme des régles de critique qu'un Journaliſte ne doit jamais perdre de vûë. Ce ſont d'excellentes leçons que l'Auteur nous donne, & que nous plaçons ici pour nous ſervir de guides; ou pour être un jour notre condamnation, s'il arrive que nous nous en écartions jamais. On y expoſe avec beaucoup d'eſprit & de diſcernement les obligations de ceux qui rendent compte au public des ouvrages d'autrui; & l'on peut regarder cette petite Piéce, comme une eſpêce de Poëme didactique, ſur les devoirs d'un bon critique. Les vers en ſont legers, faciles, naturels, & tels enfin, qu'il n'eſt pas difficile d'y reconnoître l'Auteur des *Piéces dérobées*. S'il leur a laiſſé quelques négligences, c'eſt pour ne point leur donner un air trop étudié; ſon génie libre & aiſé veut que tout ce qu'il produit porte le même caractère. C'étoit bien aſſez pour lui,

qu'il nous donnât des préceptes, sans qu'il joignît encore à la contrainte de la Poësie, une exactitude pedantesque.

EPITRE.

CHARMANT Abbé, j'aurois bien lieu
De m'enorguëillir de la place
Qu'entre Anacreon & Chaulieu,
Vous me donnez sur le Parnasse.
A peine j'aurois eu l'audace
De m'aller mettre en rang d'ognon
Auprès de notre ami Coulanges,
Qui, comme moi, bon compagnon,
Eut autrefois quelques loüanges
Des gens de sa societé,
Pour de petites Perodies,
Et Chansons quelquefois jolies,
Que dans le sein de la gaité,
Avec aisance & liberté
Il composoit, souvent à table,
Tantôt pour un convive aimable,
Tantôt sur quelque jeune objet,
Qui faisoit valoir le couplet.
Mais quand un aussi bon critique,
Quand un si grand connoisseur
D'un médiocre & mince Auteur
Fait un si beau panégyrique,
Par un éloge trop flatteur

Il peut bien lui tourner la tête.
Trop d'encens, quoique délicat,
D'un sot a souvent fait un fat;
Mais ma recette est toute prête,
Et voici mon contrepoison,
Pour n'en pas perdre la raison.
Vous m'avez lû, cher Aristarque,
Avec les yeux de l'amitié :
Or l'ami jamais ne remarque
De nos deffauts que la moitié.
S'il voit des beautés, au contraire
Le préjugé qui le séduit,
Les augmente & les exagere;
Et c'est, de cet ami sincere,
Le cœur qui juge, & non l'esprit.
D'une lunette à longue vûë,
Qui d'un côté grossit l'objet,
Et de l'autre le diminuë,
Il se sert selon le sujet.
Autre raison, c'est l'indulgence
Qu'on a volontiers pour quelqu'un
Qu'on peut loüer sans conséquence,
Et qui n'est le rival d'aucun;
Pour un chansonnier dont la muse
Badine, sans prétendre à rien,
Et qui secouant tout lien,
S'occupe moins, qu'il ne s'amuse.
Voilà mon solide argument
Contre votre applaudissement,

Pour me garantir de l'ivresse.
Je sens le prix d'un compliment,
Effet de votre politesse,
Plus que celui d'un jugement,
Dont on sçait la délicatesse.
Mais avec d'autres, croyez-moi,
Usez-en d'une autre maniere ;
Vous êtes chargé d'un emploi
Penible & dangereux à faire ;
Un censeur s'impose la loi
D'être moins poli que sincere.
Il doit loüer, mais sans fadeur,
Toutes les beautés d'un ouvrage ;
Son éloge est pour un Auteur
Un aiguillon qui l'encourage ;
Au lieu qu'un encens trop flatteur
A mon avis est un outrage.
Ou l'on croit que c'est badinage,
Ou bien ce stile adulateur
Fait imaginer au lecteur
Qu'on achette votre suffrage.

Mais quoique la fadeur du miel
Souvent deshonore un critique,
On l'aime encor mieux que le fiel
D'une plume trop satirique.
Si l'on compare au chien couchant
Le flatteur qui trop cherche à plaire,
L'autre est un enragé mordant
Qu'on noyeroit dans la riviere.

Voyez votre prédéceſſeur,
Le fameux Abbé Desfontaines,
Malgré ſes talens & ſes peines,
Juſqu'aprés ſa mort en horreur.
On peut avec délicateſſe
Employer les traits de Momus,
Mais ſans excès & ſans abus,
En plaiſantant avec fineſſe.
Par un tour fin & délicat,
Quand on badine avec adreſſe,
On imite d'un jeune chat
Les graces & la gentilleſſe;
Et la critique plait toûjours,
Quand il fait patte de velours.
Au lieu que l'on hait la rudeſſe
Et la ferocité d'un ours
Qui d'abord emporte la piéce.
Frappez donc, mais à petits coups,
Pour éviter la ſéchereſſe;
On réveille plus qu'on ne bleſſe
Lorſque l'on frappe ſans courroux.
Ce qui rend ſéche la matiere
Des Journaliſtes de Trevoux,
C'eſt qu'ils ne peuvent, comme vous,
A leur eſprit donner carriere;
Comme dans un port un forçat
Ne ſort jamais qu'avec ſa chaîne,
Ils ſont liés par leur état,
Et par la robbe qui les gêne.
On ne ſçauroit ſans liberté

Ecrire avec légereté ;
Et jamais de triſtes eſclaves
N'ont ſur leur front l'air de gaité.
Vous qui n'avez plus ces entraves,
Et dont les liens ſont rompus,
Puiſque rien ne vous contraint plus,
Livrez-vous à votre génie ;
Aſſaiſonnez toûjours de ſel
Une ſage plaiſanterie ;
Que jamais rien de perſonnel
N'empoiſonne la raillerie.
Quand vous voulez, vous préparez
Avec tant d'art une Satyre,
Que tous ceux que vous effleurez
Sont eux-mêmes forcés d'en rire,
Et jamais vous ne déchirez ;
Excepté dans certain voyage,
Ceci ne ſoit dit qu'entre nous,
Je vous aurois trouvé plus ſage,
Si vous étiez reſté chez vous :
Mais n'en parlons pas davantage.
Quelqu'un qui me plaît bien encor,
Qui, comme vous, a pris l'eſſor,
C'eſt Freron, ce gentil confrere,
Petillant de ſel & d'eſprit ;
Mais qui plairoit ſans contredit,
Beaucoup plus, ſi trop de colere,
D'antipathie & de dépit,
N'animoit tout ce qu'il écrit

Contre Marmontel & Voltaire.
D'autant que malgré ce qu'il dit,
Et ce que contre eux il débite,
Et l'un & l'autre ont leur mérite,
Et qu'il les offense à crédit.
L'un ne fait presque que de naître,
Et par des débuts glorieux
S'est déja fait assez connoître
Pour digne éleve d'un grand maître;
Et l'autre a le front dans les cieux.
Et quoique le critique sage
Juge sans partialité,
L'un mérite qu'on le ménage,
L'autre doit être respecté :
Celui qui n'est qu'à son aurore,
Pour ses ingénieux essais
Qu'il faut aider & faire éclore :
L'autre (que l'on admire encore)
Pour les chef-d'œuvres qu'il a faits.
Oui, Freron, sans cette manie,
Seroit un critique charmant;
Il joint au plus brillant génie
Le plus solide jugement....
Chaque ouvrage qu'il analise,
Est une mignature exquise.

Aimables enfans d'Apollon,
Qui des Muses suivez les traces,
Et qui dans le sacré vallon
Reglez les rangs, marquez les places;
Que rien ne trouble vos travaux,

Agréables autant qu'utiles,
Soyez toûjours l'effroi des ſots,
Et le plaiſir des gens habiles.
Que vos éloges ſoient le prix
Du vrai mérite, & de la gloire;
Etre vantés dans vos écrits,
C'eſt être au Temple de mémoire.
Vous y pourrez graver les noms
De Grafigny, de Dubocage,
Leurs aimables productions
Méritent bien votre ſuffrage;
Et quand, de ce ſexe enchanteur
Qui nous anime & nous inſpire,
Quelqu'une y joint l'art de produire,
On ne peut paſſer pour flatteur,
Quelque bien qu'on en puiſſe dire.
Réuniſſez vos traits vangeurs
Contre le jaloux qui les fronde,
Et contre ces mauvais Auteurs
Dont aujourdhui Paris abonde,
Et qui, par malheur, dans ce monde,
Ne trouvent que trop de lecteurs,
Et peut-être d'approbateurs.
Mais quand des gens de mon eſpêce
Dans le loiſir ou l'allegreſſe
Hazarderont quelques couplets,
Si vous les goutez chantez les;
Mais pour votre honneur, chers critiques,
Dans vos feuilles periodiques,
Croyez-moi, n'en parlez jamais.

ARTICLE XII.

MEMOIRES LITTERAIRES TRADUITS DE L'ANGLOIS.

POURQUOI ne pas dire, *Traduits de l'Allemand*? puisque c'est en cette langue que cet ouvrage a été fait, & que les Anglois, n'ont, comme nous, que le mérite de l'avoir traduit. C'est qu'on ne regarde pas comme un grand honneur parmi nous de sçavoir l'Allemand, & que nous faisons très-peu de cas des livres qui nous viennent de cette nation. Il faut qu'ils ayent été, pour ainsi dire, purifiés en Angleterre, avant qu'ils osent paroître en France. Ils auroient beau avoir du mérite; nous ne les regarderions pas sous des habits à l'Allemande; & sans mérite, nous leur ferons toûjours un accueil favorable sous des habits à l'Angloise. Voilà notre folie, car c'en est une; & nous sommes d'autant moins excusables, qu'il n'y a point de nation, où nos beaux esprits soient actuellement plus honorés qu'en Al-

lemagne, & moins diſtingués qu'en Angleterre. Pour une de nos Muſes qui a été bien reçuë à Londres, qu'on compte, ſi l'on peut, le nombre des Auteurs François qui vivent dans la ſplendeur à Berlin. Mais nous nous ſommes aſſervis en quelque façon au goût Anglois; tout ce qui eſt marqué à ce coin eſt pour nous comme ſacré; nous adoptons, autant qu'il dépend de nous, leur façon de penſer; il ſemble que nous voulions leur reſſembler en dépit même de la nature, de l'éducation, & quelquefois de la raiſon & du bon goût. Non ſeulement nous avons ſoin de prendre des copies de leurs originaux, ſouvent aſſez communs, quelquefois admirables, preſque toûjours diſgraciés par quelques traits défectueux; nous copions même les ouvrages qu'ils ont tirés d'ailleurs, comme on le voit dans ces mémoires dont je rends compte.

Je ne dirai rien de la traduction Françoiſe; l'élégance du ſtile n'eſt pas ce que l'on recherche le plus dans les ouvrages de ſcience, où l'on veut de

la ſolidité plûtôt que de l'agrément. Il n'y auroit pas de mal ; je l'avouë, quand l'un & l'autre ſeroient réunis ; mais où trouver toûjours des Mairans & des Fontenelles, qui raſſemblent dans leurs écrits toutes les richeſſes de nos deux plus célébres Academies, l'utilité de la ſcience, & les ornemens du langage ?

J'ai cru ne devoir qu'à quelques matieres curieuſes qui ſont dans ce volume, le plaiſir que j'ai eu à le lire. Il renferme différens ſujets de Géographie, de Médecine, d'Agriculture, de Chimie, de Phyſique, & d'Hiſtoire Naturelle.

Les deux ſçavantes diſſertations qui regardent la Géographie, peuvent être d'une grande utilité à ceux principalement qui veulent ſe rendre cette ſcience intéreſſante par un mélange hiſtorique. L'une a pour objet la *ſituation de la Scythie du tems d'Herodote*, & l'autre l'*origine des nations tirée de leur langage.* Quel fond d'érudition ces deux titres ne préſentent-ils pas à l'eſprit ! Que le premier ſurtout nous offre quelque choſe de bien intéreſſant ! *La ſituation*

de la Scythie du tems d'Hérodote !

L'Auteur de la ſeconde diſſertation prétend que les langues ne dépendent d'aucune loi ; mais qu'elles naiſſent d'un certain inſtinct naturel, qui porte les hommes à regler leurs ſons, ſur les affections & les paſſions qu'ils reſſentent. La difference des caractères dans preſque toutes les nations, la conſtitution différente des organes de la parole, le plus ou le moins de facilité que chacun avoit à former des ſons plus ou moins articulés ; voilà, ſelon lui, la cauſe de la diverſité des langues dans le monde. Mais il prétend qu'elles ont toutes quelque choſe de commun ; & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'il y a un très-grand nombre de mots dont l'uſage s'étend depuis l'Océan Britannique juſqu'au Japon. Par exemple celui de *Marca* qui déſigne un cheval, & c'eſt de là que nous eſt venu le mot de *Maréchal*.

Celui de *Kan*, dit encore l'Auteur, eſt très-propre à ſignifier un grand potentat ; pourquoi cela ? C'eſt qu'il faut une force plus qu'ordinaire, pour

prononcer la lettre initiale K, & pouſſer ſon haleine avec violence. Voilà bien la ſcene de M. Jourdain & du maître de Philoſophie dans le Bourgeois Gentilhomme.

Que les Anglois ayent traduit pareilles choſes dans leur langue, je n'en ſuis point du tout étonné ; ils ont beaucoup de goût pour les matiéres ennuyeuſes ; mais qu'un François les ait renduës dans la nôtre, voilà ce qui fait le ſujet de mon admiration.

Les Articles qui concernent la Médecine offrent pluſieurs remédes dont la connoiſſance ſeroit très-précieuſe à la ſocieté, ſi leur effet étoit auſſi infaillible, que ces Mémoires nous l'aſſurent. On y trouve contre la goute un ſpécifique admirable, & qui ne paroît pas d'un uſage bien pénible. On y apprend l'art de rendre l'oüie aux ſourds, la parole aux muets, la vûë aux aveugles. On y enſeigne des ſecrets merveilleux contre toutes ſortes de maladies, excepté contre l'ennui ; & rien enfin ne manqueroit à ce Livre, ſi à tant d'avantages, il joignoit

celui de ſe faire toûjours lire avec plaiſir.

Ceux qui travaillent au grand œuvre ſeront peut-être charmés de lire dans ces Mémoires deux diſſertations, qui établiſſent la poſſibilité de la pierre philoſophale, par voïe de raiſonnement, & par voie d'expérience. Mais je crains que les gens ſenſés ne ſe rendent pas plus aux témoignages qui aſſurent la tranſmutation faite & réïterée pluſieurs fois, des différens métaux en or véritable, qu'aux raiſons apportées en faveur de la poſſibilité de cette tranſmutation. Ce que j'ai trouvé de plus ſingulier ſur ce ſujet, c'eſt l'endroit où l'Auteur examine pourquoi ſi peu de perſonnes ont découvert ce ſecret? Outre la durée & l'aſſiduité du travail, la bonté des matériaux & des inſtrumens, la commodité du Laboratoire, il faut encore, dit l'Auteur, & ceci eſt admirable, „ il faut être un bon Théologien, „ pour pouvoir ſe conduire envers „ Dieu & ſon prochain d'une ma- „ niere à attirer la bénédiction du „ Ciel. Il faut être en ſecond lieu

„ parfaitement verſé dans la Morale ;
„ pour pouvoir renoncer à toute paſ-
„ ſion particuliere, & ne point ſe
„ livrer aveuglément à tous ſes déſirs.
Les Prédicateurs ne nous en demandent guére davantage pour gagner le Ciel. Ils nous diſent que pour acquerir la perfection du Chriſtianiſme, il faut commencer par renoncer à ſon or ; & l'on prétend ici que pour avoir de l'or, il faut commencer par acquerir la perfection du Chriſtianiſme. C'eſt peut-être là ce qui a ſi fort enrichi nos Moines : ils ont fait vœu de ſuivre les conſeils de l'Evangile, voilà la perfection du Chriſtianiſme ; faut-il donc s'étonner s'ils poſſédent de ſi grandes richeſſes ? Ils ont la pierre philoſophale.

Parmi les Mémoires qui ont rapport à la Phyſique, il y en a qui établiſſent, par différentes découvertes, la végétation des métaux, & en particulier celle de l'or & de l'argent. Ce Livre ne roule preſque que ſur l'or, ou ſur les moyens d'en avoir ; il peut faire la fortune à toute ſorte de gens ; & c'eſt peut-être le plus utile qui ait

paru

paru depuis les ſecrets d'Albert le Grand. Il y eſt fait mention d'un Palmier d'or qu'on a trouvé dans des Mines ſur le territoire de Lyon, & qui imitoit ſi parfaitement la nature, qu'on le jugea digne d'être préſenté à Henri IV. Voici quelque choſe de plus admirable encore : en Hongrie on a vû des jets d'or ſortir de la terre & croître en plein air ; il n'eſt pas extraordinaire d'y trouver des ſeps de vignes chargés de ce métal précieux, & des pepins de raiſins qui renferment des grains d'or. C'eſt à Tokay principalement que ce prodige eſt fort commun ; il n'eſt pas étonnant qu'on y boive de ſi bon vin ; c'eſt peut-être de l'or potable.

Voici une des curioſités naturelles contenuës dans ces Mémoires, qui me paroît fort ſinguliére. Il y a une Montagne de la petite Pologne dans le Palatinat de Cracovie, (depuis long-tems on a remarqué que dans ce pays-là, on voit toûjours des choſes plus extraordinaires que partout ailleurs) près de Cracovie donc il y a une Montagne, & dans cette Mon-

tagne, une Fontaine ,, dont l'eau s'en-
,, flamme comme l'esprit de vin le
,, plus subtil, lorsqu'on en approche
,, un flambeau. Ce feu ne s'éteint pas
,, de lui-même, à moins qu'on ne le
,, dissipe en le foüettant avec du ge-
,, nest. Il y a environ trente-cinq ans
,, que les Habitans ayant négligé de
,, l'éteindre, il gagna insensiblement
,, sous terre, s'attacha aux racines des
,, arbres, & réduisit en cendres tous
,, les bois des environs, & ce ne fut
,, qu'au bout de trois ans qu'on vint
,, à bout de l'éteindre. ,, Cette Fontaine est appellée la Merveilleuse; & elle opere en effet une infinité de prodiges. Elle est surtout aussi salutaire aux hommes, qu'elle est funeste aux arbres & aux forêts. On assure que le limon qu'elle dépose est excellent pour la gale, la goute inveterée & la paralisie. Son eau est odorante & a le goût du lait. Elle a la vertu de purger les hommes, & de leur donner de la vigueur & de la gaité; ceux qui habitent dans ses environs sont exempts de maladie & vivent très-long-tems. C'est peut-être la Fontaine de Jouvence;

Ces Mémoires peuvent être utiles à bien du monde; ils le ſont, comme on a vû, aux ſourds, aux muets & aux aveugles; aux Médecins, aux Géographes, aux Chimiſtes; à ceux qui ont la goute, la paraliſie ou la gale. Ils le ſont auſſi aux Laboureurs, aux Jardiniers, aux Marins. Ils enſeignent la maniere de faire des lampes qui épargnent l'huile & augmentent la lumiere; d'améliorer les terres ſtériles, piereuſes & ſabloneuſes; de multiplior le bled; de renouveller l'écorce des arbres, & de deſſaler l'eau de la mer. Ils contiennent encore une infinité de curioſités naturelles que je ne rapporte pas ici, parce que cela ne me paroît ni curieux ni naturel.

Voilà tout ce que j'avois à dire de ce Livre Allemand traduit de l'Anglois en François.



ARTICLE XIII.

TRAITÉ DE LA CAUSE ET DES PHÉNOMENES DE L'ELECTRICITÉ.

Par M. Boullanger.

Comme il y a des tems propres pour chaque production de la nature, il y a auſſi des ſaiſons différentes pour les diverſes connoiſſances de l'eſprit. Le ſiécle paſſé étoit le ſiécle des fleurs; le ſiécle préſent eſt le ſiécle des fruits. L'utile a ſuccedé à l'agréable, & le regne des Sciences a remplacé celui des Lettres. Nos peres parloient & écrivoient mieux que nous; mais nous ſommes mieux inſtruits & plus éclairés que ne l'étoient nos peres. Aſſis au bas de la Montagne parmi le jaſmin, la violette & les roſes, ils joüiſſoient ſans doute d'un point de vûë plus agréable, mais leur horiſon étoit plus borné. Placés ſur le ſommet nous portons plus loin qu'eux nos regards, & nous touchons de l'œil ce qu'ils n'at-

teignoient que de la pénſée. Que dis-je ! ils n'avoient pas même l'idée de la plûpart de nos découvertes ; & nous recueillons une moiſſon abondante dans des lieux qui leur avoient toûjours paru ſtériles. Le monde s'eſt enrichi entre nos mains, & nous laiſſerons à nos neveux plus de bien que nous n'en avons hérité de nos peres. Ce n'eſt pas que nos prédéceſſeurs ayent ignoré abſolument juſqu'aux principes de nos connoiſſances ; mais ces principes étoient pour eux comme un germe caché qui ne devoit point encore éclore ; ou, ſi l'on veut, ils avoient l'arbre & nous avons le fruit. Il en eſt de preſque toutes nos découvertes modernes, comme des effets de la gravité de l'air : on ſçavoit, par exemple, que plus on gonfloit un balon, & plus il devenoit péſant ; Ariſtote lui-même l'avoit dit. On ſçavoit donc, par conſéquent, que l'air avoit de la peſanteur. Cependant combien de ſiécles après Ariſtote, n'a-t'on pas attribué à l'horreur du vuide ou à d'autres qualités occultes, l'action de l'eau qui s'éleve dans le

tuyau d'une pompe ? De même dans la plûpart des choses naturelles on a bien pû avoir quelques notions de la cause, sans en avoir des effets. C'est ce que je remarque particuliérement dans ce qui va faire la matiere de cet Article. On sçait, il y a très-long tems, que certains corps en attirent d'autres ; que l'aiman attire le fer ; que l'ambre & le verre échauffés par le frotement enlevent de petites pailles & d'autres matieres extrêmement légeres : il y a donc très-long tems que l'électricité est connuë ; mais ce que l'on ne connoît que depuis fort peu de tems, ce qui n'étoit reservé qu'à notre siécle, ce sont ces phénomenes admirables, dont nos peres n'avoient pas la moindre idée. Ils ne sçavoient pas, que par le frotement d'un globe de verre tourné rapidement sur son axe, nous devenons des hommes de feu. Plus prompts que la poudre & le salpêtre, nous nous enflammons au premier choc, & nous brûlons tout ce qui nous touche. Plus terribles que ces dragons de la fable, le feu nous sort de toute part, & no-

tre corps eſt comme une fournaiſe ardente, d'où nos membres, comme autant de ſoupiraux, répandent le feu, la flamme & le ſouffre ſur tout ce qui nous environne. Mais avant de rendre compte de ces prodiges, avant d'entrer dans l'examen de cet ouvrage, je vais expoſer ici en peu de mots, comment, & par quels degrés nous avons fait la découverte de tant de merveilles.

Gilbert, Philoſophe Anglois, obſerva le premier que le ſouffre, le verre & beaucoup d'autres matieres étant frotées avec aſſez de force, devenoient capables d'attirer d'autres corps. Premier effet de l'électricité, l'Attraction.

Guerrick de Magdebourg, par le moyen d'une manivelle, fit tourner un globe de ſouffre ſur ſon axe, y appliqua la main, & vit qu'une petite plume en étoit attirée avec un fil à la diſtance d'une aulne, & enſuite repouſſée. Cette plume attiroit elle-même la pouſſiere qui l'environnoit. Voilà donc encore de nouveaux phénomenes, la Communication & la Répulſion.

Hauxbée enchérit sur Guerrik. Il avoit remarqué que le verre étoit plus électrique que le souffre ; il en prit un globe qu'il fit tourner rapidement avec une rouë ; il apperçut, en y appliquant les mains, une grande quantité d'étincelles qui l'environnoient, & qui s'attachoient aux corps voisins. Quatrième phénomene, le Phosphore électrique.

M. *Boze*, Professeur à Wittemberg, alla plus loin. Il plaça horizontalement le bout d'un tuyau de fer, le plus près qu'il put, du globe électrisé. Une personne montée sur un gateau de poix, tenoit le tuyau par l'autre bout. On touchoit ensuite cette personne au bras, à la main, au pied ou au visage, & il en sortoit du feu précisément à tous les endroits où on la touchoit. A cette découverte voici ce qu'ajouta M. *Muschembroeck* : il suspendit au tuyau de fer électrisé, un fil de laiton dont le bout plongeoit dans un vase de verre à moitié plein d'eau ; puis tenant le vase d'une main & le tuyau de l'autre, il se sentit si rudement frappé au bras, aux épaules &

dans

dans la poitrine, qu'il en perdit pour quelque tems la reſpiration. Tel eſt le cinquiéme effet de l'électricité, la commotion.

C'eſt à ces cinq phénomenes principaux, que M. Boullanger rapporte tout ce qu'on peut dire à peu près ſur cette matiere ; & voici la méthode qu'il obſerve dans ſon Traité.

Il explique d'abord les phénomenes ſelon l'ordre de leur découverte ; il les ramene enſuite aux principes de la mécanique ; après cela il rapporte les expériences ; il en donne l'explication ; & enfin il aſſigne la cauſe des circonſtances particuliéres. Cette méthode eſt claire, ſimple & préciſe ; elle ſuppoſe dans l'Auteur beaucoup de logique, & elle éloigne de ſon ouvrage le déſordre & la confuſion. Je ne puis donc mieux faire que de le ſuivre pas à pas, & de mettre, s'il ſe peut, dans cet extrait autant d'ordre & de netteté qu'il y en a dans ſon livre.

Tout le monde aime aſſez à voir faire des expériences phyſiques ; cela eſt curieux, agréable, amuſant. Mais

de les lire dans un livre, ou de les entendre rapporter, c'eſt communément une choſe fort ennuyeuſe. Celles de l'électricité principalement ſont de ce nombre ; ſurtout quand on s'attache à les expliquer, & que l'on veut rendre raiſon de chaque choſe dont on parle. Il n'eſt queſtion alors que de matiere ſubtile, de corpuſcules déliés, d'air raréfié, de fluide comprimé, de corps perméables, & de mille autres choſes dont l'eſprit ne ſe forme aucune image, & que la plûpart des lecteurs ne veulent pas ſe donner la peine d'arranger dans leur tête. Auſſi je m'attends bien qu'il y en aura pluſieurs qui ſauteront toute la partie ſcientifique de cet extrait, & qui iront vite chercher la fin de l'article, pour ſçavoir le jugement que j'aurai porté & ſur l'Auteur & ſur l'ouvrage. Mais pour leur éviter la peine de chercher trop long-tems, je dirai ici tout de ſuite ce que je penſe de l'un & de l'autre. Ils pourront après cela, s'ils veulent, paſſer tout d'un coup à l'article ſuivant, quoique je n'aye encore rien dit de

ce qu'il y a de plus intéreſſant dans celui-ci.

L'Auteur eſt un homme d'un eſprit juſte & méthodique, un Phyſicien éclairé, qui a imaginé un ſyſtême ingénieux & ſuivi, pour expliquer tous les phénomenes de l'électricité. Il ne s'eſt pas contenté, comme on avoit fait juſqu'ici, de tirer des expériences, certains principes généraux, pour rendre raiſon de ces phénomenes. Il remonte aux principes des principes mêmes, ſi j'oſe ainſi parler; il en recherche les cauſes premieres, & par des raiſons ſenſibles & lumineuſes, il démontre, pour ainſi dire, ce qu'on n'avoit fait que ſuppoſer avant lui. Il expoſe d'une maniere tout à fait ſatisfaiſante le jeu des parcelles électriques, ſelon les regles les plus ſimples de la mécanique & du mouvement. Il en découvre la nature, il en fait connoître les proprietés, il en développe les opérations, & il dévoile à nos yeux tous ces petits myſtères que la nature ſembloit avoir voulu dérober à notre connoiſſance dans cette partie de la phyſique. Ce

ſyſtême fait diſparoître le merveilleux de l'électricité ; dans ce pays d'enchantemens tous les prodiges s'évanoüiſſent ; & par le moyen de l'ouvrage dont je rends compte, on n'y apperçoit plus que des effets ordinaires d'une cauſe fort commune. Voilà en général ce que je penſe de ce livre. J'entre dans le détail.

L'Auteur partage toutes les expériences de l'électricité en cinq phénomenes, l'attraction, la communication, la répulſion, le phoſphore électrique & la commotion ; ces phénomenes forment, pour ainſi dire, les cinq parties de ſon livre.

Premierement, l'attraction. Pour que de petits corps legers aillent ſe joindre comme d'eux-mêmes à un autre corps, il faut que celui-ci ſoit électriſé ; on l'électriſe par le frottement ; & tout frottement eſt composé d'un mouvement & d'un contact.

Le mouvement que l'on employe le plus communément pour l'électricité, c'eſt la rotation ; & voici les effets que produit dans l'atmoſphere un globe ou un cilindre que l'on y

fait tourner. Il frappe nécessairement toutes les parties du fluide qui l'environne. Ce fluide est composé de différentes matieres, d'eau, d'air, de lumiere & de feu. L'impulsion égale que le globe donne à toutes ces parties, écarte davantage les plus grossieres, comme ayant plus de masse, & par conséquent plus de mouvement. Au contraire les plus déliées se rassemblent plus près du globe, comme étant plus légeres. Or le fluide du feu & de la lumiere est le plus délié que nous connoissions ; la rotation rassemble donc autour du globe les parcelles de ce fluide.

Le mouvement ne suffit pas pour produire l'électricité, il faut encore qu'il soit accompagné d'un contact, ce qui constituë le frottement. On applique les mains sur le globe durant sa rotation ; les parties fluides du feu & de la lumiere, qui se trouvent à l'endroit du contact, sont resserrées par l'obstacle des mains, & déterminées à s'insinuer dans le globe qui leur est perméable. Elles augmentent par conséquent le volume de l'air in-

térieur du globe, & le compriment. Sitôt que la rotation cesse, le ressort de l'air comprimé les repousse avec précipitation hors du globe ; & comme elles sont extrêmement déliées, elles raréfient l'air extérieur qui est entre le globe & le corps légér qu'on lui présente. Alors l'air qui environne ce corps leger, ne se trouvant plus en équilibre, exerce son élasticité, s'étend, & porte ce corps contre le globe qui paroît l'attirer à lui.

Secondement, la communication. Un globe de verre électrisé lance comme on l'a dit, des rayons d'un fluide extrêmement délié, & très-propre par conséquent à s'insinuer dans toutes les matieres. Si auprès de ce globe on place un corps qui soit perméable à ses rayons, il est clair qu'ils doivent s'y insinuer d'abord, & en être ensuite chassés par de nouveaux rayons qui leur succedent. En sortant de ce corps ils rarefient l'air extérieur qui l'environne, & par là rendent ce même corps capable d'en attirer un autre. C'est donc le globe électrisé qui lui communique ce pouvoir.

Troiſiémement, la répulſion. Elle eſt une ſuite de la communication. Deux corps ſont actuellement électriques, ils lancent tous deux des rayons d'un fluide très-délié. Ces rayons, ayant une direction diamétralement oppoſée, ſe rencontrent; mais comme ils ſont auſſi déliés les uns que les autres, ils ne peuvent pas ſe pénétrer; ils doivent donc ſe choquer mutuellement. Ce choc repouſſe néceſſairement le corps qui eſt le plus leger. Or le corps le plus leger eſt toûjours celui qui avoit été attiré d'abord; c'eſt donc celui-là auſſi, qui doit être repouſſé.

Quatriémement, le Phoſphore électrique. On y remarque quatre proprietés qui le caractériſent; la lumiere, l'odeur, le petillement & le feu. Voici de quelle maniere l'Auteur les explique.

Nous avons vû que les parties les plus déliées du fluide qui environne les corps, ſont celles du feu & de la lumiere. Quand ces parties ſont raſſemblées par la rotation, quand elles ſont réünies en grand nombre, qu'el-

les ſont fortement agitées, qu'elles ſe touchent immédiatement, & qu'elles ne ſont mêlées avec aucun corps étranger, il eſt évident qu'alors elles doivent produire de la clarté. Premiere proprieté du Phoſphore électrique.

Mais ſi parmi elles il s'en trouve de ſulphureuſes, nitreuſes, ou ferrugineuſes, celles-ci s'enflammeront à l'inſtant, & répandront une odeur de ſouffre. Seconde proprieté.

Que des corpuſcules groſſiers viennent à ſe mêler à ces parcelles; en les reſſerrant davantage, ils augmenteront leur reſſort; qui étant enſuite comprimé avec le doigt ſe debandera, & produira le petillement. Troiſiéme proprieté.

Si dans ce moment on approche une liqueur très-inflammable, l'étincelle électrique la penetrera, la diviſera & l'allumera. Quatriéme & derniere proprieté du Phoſphore électrique.

Cinquiémement, la commotion. La matiere électrique eſt extrêmement élaſtique, cela ſuit de ſa nature. Il s'enſuit donc auſſi que plus elle eſt

comprimée, plus elle a de force, & conſéquemment plus d'action contre les obſtacles qu'elle rencontre. Si d'un globe électriſé cette matiere paſſe par communication dans ce corps voiſin, & qu'avec les mains je veuille la renfermer dans ce corps, & l'empêcher de ſortir, il eſt certain qu'elle agira fortement contre moi, que je ſentirai une ſecouſſe, & par conſéquent une commotion.

Mais voici la grande difficulté, & le ſeul endroit peut-être, par lequel l'ingénieux ſiſtême de M. Boullanger pourroit ſouffrir quelque attaque. Pourquoi dans certaines circonſtances les mains ſont-elles un obſtacle au paſſage de la matiere électrique, & que dans d'autres occaſions elles ne s'oppoſent point à ce paſſage? Je m'explique.

Je tiens d'une main un verre à moitié plein d'une liqueur électriſée; une baguette de fer trempe par un bout dans cette liqueur, & je porte l'autre main à l'autre bout de la baguette. Si je ſuis monté ſur un gateau de reſine, ſur des étoffes de ſoye, ou ſur

d'autres corps de cette nature, je n'éprouve aucune commotion ; au lieu qu'elle se fait vivement sentir, quand je suis immédiatement sur le parquet ou sur la terre. D'où vient cette difference ? C'est dit l'Auteur, que dans le premier cas mes mains ne sont pas un obstacle au passage de la matiere électrique, au lieu que dans l'autre cas elles s'opposent à ce passage ; & voici encore la raison qu'il en apporte. Quand nous sommes montés sur des gateaux de résine, nous devenons trés-perméables à cette matiere ; c'est-à-dire, qu'elle passe aisément & sans aucune résistance au travers de nos pores, & que nos mains ne la retiennent point enfermée dans la baguette. Comme elle a la liberté d'en sortir, il est évident qu'elle ne doit jamais y être fort comprimée ; que jamais par conséquent elle ne doit exercer contre nous son ressort, & que jamais enfin nous ne devons ressentir de commotion. Le contraire arrivera, si nous touchons le parquet immédiatement ; parce qu'alors, dit M. Boullanger, nous ne sommes plus perméables aux

parcelles électriques ; elles ne ſçauroient plus paſſer au travers de nos pores ; & nos mains, par conſéquent, les retiennent comme enfermées dans la baguette de fer. Elles doivent donc y être fortement comprimées, elles doivent y exercer contre nous leur reſſort avec violence, elles doivent enfin nous faire éprouver une commotion. Mais on va plus loin, & l'on demande à l'Auteur pourquoi, lorſque nous ſommes montés ſur des gâteaux de réſine, nous devenons perméables ou fluide électrique ; & pourquoi nous ceſſons de l'être quand nous touchons immédiatement le parquet ? Sa réponſe, quoique fort ingénieuſe, n'eſt peut-être pas auſſi ſatisfaiſante, que le reſte de ſon ſyſtême. Il eſt ſûr cependant qu'elle dénote un grand Phyſicien, un homme accoûtumé à remonter aux principes des choſes, & à ne point quitter la nature, qu'elle ne lui ait revelé ſes ſecrets. Il peut bien ſe faire qu'elle lui faſſe quelque fois de fauſſes confidences, mais elle les accompagne de tant de vrai-ſemblance, il ſçait lui-même nous les ren-

dre si probables, qu'il n'y a presque personne qui ne les prenne pour des vérités. Pour bien faire entendre sa réponse, il faudroit que j'entrasse ici dans une espêce de dissertation physique, dans laquelle il est plus court & plus aisé pour moi de ne point m'engager. Ceux qui aiment ces sortes de matieres la liront dans son livre avec plus de plaisir; & les autres me sçauront bon gré de n'en avoir rien dit dans cet extrait.

J'ai raconté au commencement de cet article, par quels degrés nous étions parvenus à la connoissance des principaux phénomenes de l'électricité; il est juste en le finissant, de dire aussi un mot sur ce qui s'est passé depuis que ces phénomenes nous sont connus. La découverte d'un nouveau pays est ordinairement le sujet de bien des guerres; les premiers venus croyent être en droit de s'en emparer, & il faut bien livrer des combats avant de pouvoir s'en rendre paisible possesseur. Voilà justement ce qui est arrivé partout, mais principalement en France, après qu'on a eu fait la découverte

du pays électrique. Tous nos Philoſophes voulurent d'abord s'en rendre maîtres, & ce fut à qui s'y établiroit le premier. L'illuſtre M. l'Abbé Nollet qu'on regarde depuis long-tems & à juſte titre, comme le plus grand Phiſicien de la nation, & peut-être de toute l'Europe, ne fut pas des derniers à écrire ſur cette matiere. Il fit un livre ſur les nouveaux phénomenes. Or faire un livre ſur une ſcience, c'eſt comme envoyer des colonies dans un pays nouvellement découvert; c'eſt déclarer qu'on y a des droits bien acquis. Il en avoit ſans doute dès-lors d'inconteſtables, mais il en a mérité beaucoup d'autres depuis, par les grands biens dont il a enrichi ce nouveau monde. Il eſt entré dans ce pays, comme le Soleil paroît ſur notre hémiſphere, pour y porter la lumiere, la chaleur, la fécondité, l'abondance. Auſſi ne lui a-t'on pas diſputé ſes droits; on a voulu ſeulement en limiter l'étenduë. Quelques-uns ont crû qu'il vouloit ſe former un domaine à lui ſeul de toutes ces nouvelles terres, & que nul

autre ne pourroit y avoir d'établiſſement. D'autres ſe ſont imaginé qu'il prétendoit en faire un état deſpotique, où tout ſeroit réglé ſelon ſes loix & ſes ordonnances. Ces bruits qui ſe répandirent ſourdement, échaufferent les eſprits; on craignit que le gouvernement arbitraire ne s'introduisît dans une République libre, & qu'un ſimple Citoyen ne voulût en être le deſpote. Je ne ſçais ſur quoi tout cela étoit fondé. Mais il eſt ſûr que les autres Phyſiciens en furent allarmés. Cependant il y en eut trois qui furent plus hardis que les autres, & qui entrerent dans le nouveau pays les armes à la main. Ils n'y trouverent aucune réſiſtance, & il fut même permis à chacun de choiſir le canton qui lui plairoit davantage, pour s'y établir. On fit plus: on leur donna la liberté de s'étendre autant qu'ils le jugeroient à propos, & de faire dans ce nouveau monde, de nouvelles découvertes: à une condition cependant, du moins à ce qu'ils ont dit depuis, c'eſt qu'ils ne s'écarteroient jamais des loix qui y avoient été établies

avant eux, par celui qui les avoit précedés. Cette clauſe leur parut dure, & loin de s'y ſoumettre, ils allerent juſqu'à vouloir détruire ces mêmes loix auſquelles on vouloit les aſſujettir. Dès-lors le mécontentement devint réciproque; on publia de part & d'autre des manifeſtes, la guerre fut déclarée. M. l'Abbé Nollet, dans un ſeul écrit, attaqua ſes trois adverſaires, & ceux-ci ſe défendirent ſéparément. Cela donna lieu à quelques invectives, effets ordinaires de toutes les diſputes qui s'élevent entre les Sçavans. Le ſang n'y eſt jamais répandu, mais en revanche, on s'y dit beaucoup d'injures. Il y en eut parmi nos combatans, qui garderent l'*incognitò*; d'autres mirent leur nom à la tête de leurs ouvrages. On a attribué à ceux qui ne ſe ſont point nommés, pluſieurs écrits auſquels ils n'avoient eu aucune part. Telle eſt en particulier une certaine *Lettre à M. l'Abbé Nollet*, dont on a dit que M. Boullanger étoit l'auteur, & qu'il déſavoue authentiquement. Parmi ceux qui ont ſuivi M. l'Abbé Nollet dans le pays de l'é-

lectricité, M. *Loüis* est celui qui a le plus recherché le bien public. Les autres paroissent n'y avoir été attirés que par la curiosité, & pour y voir des enchantemens & des prodiges. Les vûës de M. Loüis ont été bien différentes; il avoit entendu dire que la médecine pouvoit retirer une grande utilité de ces nouvelles découvertes; il n'en fallut pas davantage pour lui rendre cette matiere extrêmement intéressante; car tout ce qui a rapport à sa profession excite son zèle, son attention & sa vigilance. Ce fut donc dans le dessein de devenir plus habile dans son art, & plus utile à la societé, qu'il s'appliqua à une science, dont on disoit que la societé pouvoit retirer de si grands avantages; & il se crut obligé d'étudier l'électricité par état, lorsqu'il vit qu'on pensoit à en faire un sujet de guérison. Il fit d'abord des expériences pour son instruction particuliere; & ce sont ces expériences & les réflexions qu'elles lui fournirent, qui font la matiere de l'ouvrage qu'il a donné au public. Il le divise en quatre parties:

dans la premiere il donne des notions générales sur l'électricité ; la seconde traite de ses Phénomenes sur les corps vivans ; le troisiéme a pour objet l'exposition de ses effets sur les paralytiques ; & le quatriéme enfin détermine son usage. Il résulte du Livre de M. Loüis & des expériences qu'il rapporte, que l'électricité ne peut jamais être d'aucune utilité pour la guérison des maladies ; & qu'elle est souvent plus dangereuse que profitable. Ce sentiment, que l'on regarde aujourd'hui comme le plus vraisemblable, fut d'abord contredit par deux faits que je rapporte.

M. *le Cat*, habile Chirurgien de Roüen, fit part à l'Academie Royale des Sciences, de la guérison d'un paralitique, qu'il avoit soumis aux expériences de l'électricité. Dès-lors on jugea qu'il pourroit bien y avoir quelques espèces de paralysie pour lesquelles la commotion électrique seroit un réméde efficace.

Une autre expérience faite à Geneve par M. *Jallabert*, habile Professeur de Physique dans cette ville, confirma

les Physiciens dans ce sentiment. La voici telle qu'il la communiqua aussi lui-même à l'Academie.

Un homme avoit un bras paralitique depuis dix ans ; M. Jallabert l'électrisa ; & il vit que de toutes les parties de la peau qui répondent aux différens muscles moteurs du bras & de la main, il sortoit une grande quantité d'étincelles. Dès le premier jour le malade commença à remuer les doigts. On continua les expériences, & la liberté des mouvemens du bras augmenta par gradation & assez rapidement. On vit même que ce bras, qui depuis long-tems étoit estropié, reprenoit nourriture, grossissoit, & redevenoit presque semblable au bras sain. Enfin le malade fut électrisé, jusqu'à ce qu'il put se servir de son bras.

Ces deux faits, l'un de M. le Cat, l'autre de M. Jallabert, étoient trop authentiques, pour ne pas mériter quelque attention de la part de l'Académie. Elle chargea M. l'Abbé Nollet de répéter les mêmes expériences ; & M. le Comte d'Argenson, Ministre

de la Guerre, donna les ordres néceſſaires, pour qu'elles puſſent ſe faire à l'Hôtel des Invalides, ſur un grand nombre de ſoldats paralitiques. Elles furent répétées pluſieurs fois en préſence des plus habiles Médecins & Chirurgiens de Paris. Mais le réſultat ne fut favorable qu'au ſentiment de M. Loüis, & nullement aux pauvres malades, qui n'en reçurent aucun ſoulagement. Que doit-on conclure de là ? Que le fait rapporté par M. Jallabert eſt faux ? Non ; car ce qui ne guérit pas un François, peut fort bien guérir un Suiſſe.



ARTICLE XIV.

DISSERTATION

SUR LES MALADIES HÉRÉDITAIRES,

Par M. Loüis.

Un tel eſt fou, dit-on quelquefois, ſon pere l'étoit, ſes enfans le ſeront, cela vient de famille, c'eſt une maladie héréditaire. Une maladie héréditaire ! On hérite donc des maladies comme des biens ? Oüi ſans doute ; & un pere laiſſera à ſes enfans tout à la fois ſa terre, ſa charge, ſa maiſon, ſon argent & la goute. Il ſubſiſtuera même celle-ci à toute ſa poſtérité, comme un fond dont il a hérité de ſes peres, & qu'eux-mêmes avoient reçû de leurs ancêtres.

On ne veut pas dire par là que tous ſes deſcendans ſeront gouteux ; mais qu'ils auront tous une diſpoſition très-prochaine à le devenir ; qu'ils le deviendront même infailliblement, à moins que par un certain genre de vie particulier, par beaucoup de tra-

vail & d'exercice, enfin par tout ce qui eſt oppoſé à cette maladie, ils n'en préviennent les effets ; car pour la cauſe, ils ne pourront jamais la détruire ; c'eſt un fond qu'il ne leur eſt pas poſſible d'aliener ; il doit paſſer en ligne directe juſqu'à la derniere génération, & tous les rejettons que produira cette ſouche vitiée, recevront d'elle, avec le principe de la vie, celui de la goute.

C'eſt ainſi que raiſonnent la plûpart de ceux qui croyent aux maladies héréditaires. Mais ſi on leur demande comment ſe fait la tranſmiſſion de ces maladies ? C'eſt une queſtion qu'aucun d'eux ne ſçauroit réſoudre. Cette découverte pourroit être néanmoins très-utile à l'humanité ; & un Médecin qui connoîtroit comment un pere tranſmet ſa maladie à ſes enfans, ſçauroit peut-être auſſi la maniere de les en garantir. Quel bien ne feroit-il pas alors ; en guériſſant un ſeul homme, il guériroit peut-être tout un peuple ; & un rémede préſent éloigneroit mille maux à venir. C'eſt cette conſidération, ſans doute, qui enga-

gea l'Académie des Sciences établie à Dijon, à proposer pour le sujet du Prix de l'année 1748., qu'on déterminât *Comment se fait la transmission des maladies héréditaires.* Cette question annoncée dans les Journaux, servit, par hazard, de matiere à une conversation à laquelle se trouva l'Auteur de cette Dissertation. ,, Elle fut, dit- ,, il, fort ingénieusement discutée ; ,, mais tous les raisonnemens qu'on ,, fit, me parurent fondés sur un faux ,, principe ; je demandois qu'on prou- ,, vât préliminairement l'existance de ,, ces maladies. ,, Cela étoit bien juste ; car s'il est faux qu'il y ait des maladies, qui, par succession passent des peres aux enfans, il est inutile, ridicule même, de rechercher comment se fait cette transmission. En 1724. l'Académie Royale des Sciences de Paris, proposa pour sujet du prix qu'elle devoit donner cette même année : *Les loix du choc des corps durs.* M. Bernouilli fit un discours qu'il envoya à l'Académie ; & dans ce Discours il commençoit par prouver qu'il ne pouvoit pas y avoir de pareils corps dans

la nature. Il faut donc bien s'aſſurer des faits avant que d'en rechercher la cauſe. De grands Phyſiciens, dit M. de Fontenelle, ont fort bien trouvé la raiſon pourquoi les lieux ſouterrains ſont chauds en Hyver, & froids en Eté; mais de plus grands Phyſiciens encore ont trouvé que cela n'étoit pas. Il falloit donc, avant de chercher la ſolutiou du Problême propoſé par l'Académie de Dijon, examiner s'il y a véritablement des maladies héréditaires. C'eſt-là, ſans doute, ce que M. Loüis a eu principalement en vûë, en compoſant ce Diſcours. Peut-être même ne s'eſt-il déclaré contre l'exiſtance de ces maladies, que pour engager les perſonnes de ſa Profeſſion à défendre le ſentiment oppoſé; & procurer, par ce moyen, des éclairciſſemens ſur une matiere, dont la diſcuſſion ne peut que tourner au progrès de l'Art. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il n'eſt point trop attaché à ſon opinion; & il aſſure des ſentimens de la plus ſincere reconnoiſſance, ceux qui lui feront voir qu'il s'eſt trompé.

J'ai dit plus haut, pour éviter toute équivoque, ce que l'Auteur entend par *Maladies héréditaires.* Ce n'eſt pas, comme on l'a vû, la ſucceſſion conſtante d'une maladie dans une famille; l'expérience prouve aſſez, qu'il n'y en a point de cette eſpèce. Mais c'eſt une diſpoſition à telle ou à telle maladie; laquelle diſpoſition les parens ont reçûë de leurs ayeux, & qu'ils tranſmettent enſuite à leur poſtérité, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'ils éprouvent jamais eux-mêmes la maladie que cette diſpoſition procure.

Or M. Loüis prétend que la diſpoſition à telle ou telle maladie ne peut jamais être héréditaire, & voici la raiſon qu'il en donne.

Ou tous les hommes naiſſent ſucceſſivement les uns des autres, de façon que le germe du fils ne doit ſa formation qu'à la vertu productrice de ſon pere; ou bien nous étions tous renfermés dans le premier homme, de maniere que les productions ſucceſſives ne ſont qu'un développement des germes qu'il contenoit. Dans l'un & dans l'autre ſentiment, il eſt cer-

tain,

tain, dit l'Auteur, que la diſpoſition à telle maladie ne ſçauroit être un héritage. Car ſi l'on dit que nous étions tous renfermés dans le premier homme, il faudroit, pour que cette diſpoſition fût héréditaire, que par une volonté particuliere & déterminée du Créateur, certaines ſuites de germes euſſent été affectées vicieuſement dans la création; ce qui ne doit, ni ne peut être ſuppoſé. Si au contraire le germe du fils ne doit ſa formation qu'à la vertu productrice du pere, il eſt clair alors que les germes des neveux n'exiſtoient point dans leurs ayeux, & que les maladies auſquelles ceux-ci étoient ſujets, ne pouvoient par conſéquent être tranſmiſes à leur poſtérité, du moins par ſubſtitution.

Il reſte à ſçavoir, ſi un germe peut acquérir une diſpoſition morbifique, dans l'inſtant de ſa fécondation. M. Loüis rapporte un fait qui détruit cette idée.

Un homme, dans un voyage, eut à faire à une fille qui lui communiqua le mal vénérien, dont les ſymptômes ne parurent qu'après qu'il eut habité

avec ſon épouſe. Celle-ci devint groſſe, & l'enfant ne contracta point la maladie dont ſon pere étoit atteint.

Mais on objecte à l'Auteur ce que le grand Deſcartes dit lui-même de ſa ſanté, qui, pendant vingt-ans, a toûjours été chancelante, par la mauvaiſe diſpoſition que ſa mere lui avoit communiquée. Je rapporte les paroles de ce Philoſophe ; les moindres particularités qui regardent les grands hommes, ſont toûjours intéreſſantes.

„ Etant né d'une mere qui mourut „ quelques jours après ma naiſſance „ d'un mal de poumon cauſé par quel- „ ques déplaiſirs, j'avois *hérité* d'elle „ une toux ſéche, & une couleur „ pâle, que j'ai gardées juſqu'à l'âge „ de plus de vingt ans, & qui fai- „ ſoient que tous les Médecins qui „ m'ont vû avant ce tems-là, me con- „ damnoient à mourir jeune. Mais je „ crois que l'inclination que j'ai toû- „ jours eûë à regarder les choſes qui „ ſe préſentoient, du biais qui me les „ pouvoit rendre le plus agréables, „ & à faire que mon principal con- „ tentement ne dépendît que de moi

„ ſeul, eſt cauſe que cette indiſpoſi-
„ tion qui m'étoit comme naturelle,
„ s'eſt peu à peu entierement paſſée.

Après ce qui a été dit plus haut ſur ce qu'on entend par maladies héréditaires, on ſent bien que l'exemple de Deſcartes ne fait rien contre le ſentiment de M. Loüis. La mauvaiſe diſpoſition d'un enfant, prévenu du mauvais état actuel que ſes parens ont contracté, n'eſt point un héritage, puiſqu'elle ne lui a été communiquée qu'après la fécondation du germe dont il a été produit.

Je ne ſçais pas s'il ſeroit auſſi aiſé à l'Auteur de répondre à une autre objection qu'on pourroit lui faire, mais qu'il ne s'eſt pas faite. Un pere a eu la petite vérole ; ſon fils ne l'a point eüe ; ſon petit-fils en eſt attaqué. Peut-on nier que cette maladie ne ſoit héréditaire, & héréditaire même par ſubſtitution ? L'Auteur, dans ſes principes, doit dire le contraire ; cependant nous ſommes ſi fort perſuadés qu'elle nous a été tranſmiſe par nos ancêtres, que nous aurons toûjours toutes les peines du monde à nous

rendre là-dessus aux principes de l'Auteur.

M. Loüis n'en demeure pas là. Il entre dans le détail de quelques maladies particulieres, qu'on croit communément ne nous venir que par succession : telles sont la pierre, la goute, la pthisie. Il expose avec une précision admirable la cause & les effets de ces trois maladies ; il fait voir que ceux qui en sont attaqués doivent s'en prendre à eux-mêmes & non à leurs ayeux ; que c'est à l'usage trop fréquent de certaines liqueurs, de certaines nourritures, & à d'autres causes étrangeres, plutôt qu'à leurs ancêtres, qu'ils doivent attribuër la mauvaise constitution qui les soumet à tous ces accidens. Voici le raisonnement qu'il fait ensuite pour servir de conclusion à son Discours.

Cette mauvaise disposition, qu'on suppose avoir été héréditairement imprimée dans un germe, affecte ou les parties liquides, ou les parties solides de ce germe : on ne peut pas dire certainement qu'elle affecte les parties liquides ; car comment concevoir un

vice humoral dans un germe, sans en concevoir en même tems la destruction? Si au contraire elle affecte les parties solides, elle devroit se manifester d'abord; car un viscere dont la trame organique seroit mal disposée, ne pourroit pas exercer pendant quarante ou cinquante ans ses fonctions, avec toutes les apparences & les avantages de la meilleure constitution. C'est néanmoins ce qui arrive à tous ceux en qui la goute, par exemple, ou la pierre ne se déclarent que pendant leur vieillesse.

M. Loüis ne regarde pas ce raisonnement comme invincible; & l'on voit bien que ce n'est que l'envie d'avoir de plus grands éclaircissemens sur cette question importante de la Médecine, qui lui a fait entreprendre ce Discours. Il est en général fort bien écrit; &, contre l'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, la lecture en est agréable, par les petites anecdotes qu'il a trouvé moyen d'y répandre de côté & d'autre. On remarque surtout dans l'Auteur un zèle extrême pour le progrès de son Art, & un grand désir

de ſe rendre toûjours plus utile au Public.

ARTICLE XV.

HISTOIRE DU STADHOUDERAT.

Par M. l'Abbé Raynal.

On voit des plantes ſortir de terre, croître & s'élever; ſe couvir de feüilles, ſe parer de fleurs, ſe charger de fruits; ſe deſſécher, périr & diſparoître; & tout cela dans le cours d'un Eté. Pareille choſe arrive dans la Littérature, & tels ſont aujourd'hui la plûpart des Ouvrages que l'on nous donne: l'Auteur les a conçus, commencés & finis; le Libraire les a imprimés, affichés & vendus; le Public les a achetés, lûs & oubliés; & tout cela dans l'eſpace de trois mois. Pour qu'une plante dure long-tems, il faut qu'elle ait été long-tems à croître; & elle doit avoir produit bien des feüilles avant que de pouvoir porter de bons fruits. Un Livre fait pour la Poſtérité ne ſçauroit être non plus

l'ouvrage d'un moment ; & il ne doit ſortir des mains de l'Auteur, que lorſqu'il mérite d'occuper ſouvent celles du Public. Si on y laiſſe quelque imperfection d'abord, que ce ne ſoit au moins que pour le rendre un jour plus parfait ; & qu'on ne le préſente enfin pour la derniere fois à notre ſiécle, que quand il ſera digne des ſiécles à venir.

L'Hiſtoire du Stadhouderat eſt cette jeune plante, qui, par la ſuite des tems & avec de la culture, eſt devenuë un grand arbre : foible dans ſes commencemens, ce n'eſt que par degrés & après cinq éditions toûjours différentes, qu'elle eſt arrivée à cette perfection où nous la voyons aujourd'hui. Pendant long-tems on lui a reproché de n'être qu'agréable ; mais à l'heure qu'il eſt, on n'y trouvera pas moins de vérité que d'agrément, de ſolidité que de graces. L'Auteur l'a retouchée avec un ſoin qui ne laiſſe plus rien à déſirer aux Lecteurs ; & depuis bien des années on n'a point vû de morceau d'Hiſtoire auſſi parfait. Les faits y ſont liés avec un enchaî-

nement admirable, & n'ont que l'étenduë nécessaire pour se faire lire avec plaisir. Tous les personnages sont amenés avec art sur la scene ; & l'Auteur a sçû si bien peindre ses Héros, que sur le portrait seul qu'il en fait, on devineroit presque toutes leurs actions. Par-là la narration devient extrêmement intéressante ; car on prend toûjours beaucoup de part à des événemens dont on connoît si parfaitement les acteurs. Quoique le fond de cette Histoire soit fort connu de tout le monde, je vais cependant, selon ma coûtume, en donner un petit précis.

M. l'Abbé Raynal remonte à l'origine des Bataves, & il les répréfente tels qu'ils étoient avant les Romains, Ils ne perdent rien certainement au portrait qu'il en fait ; & si le tableau est fidéle, comme il n'y a pas lieu d'en douter, les Hollandois sont, après les Italiens, le Peuple de toute l'Europe qui a le plus dégéneré.

Les Francs soumirent les Bataves avant que d'avoir chassé les Romains des Gaules. La Hollande devint ensuite Feudataire de l'Empire d'Allemagne ; elle fut depuis la proye de

quantité de petits Tyrans, juſqu'au tems où elle paſſa ſous la domination des Ducs de Bourgogne, & après, ſous celle de la Maiſon d'Autriche.

Ici paroiſſent les premiers Acteurs de cette Hiſtoire, ici commencent les grands tableaux. Le Souple Charles Quint, l'Impérieux Philippe Second, le Taciturne Prince d'Orange, le Turbulent Comte de Horn, l'Altier Cardinal de Granvelle, l'Acceſſible Comte d'Egmont, le Facile Dom Carlos, l'Auſtere Duc d'Albe, l'Incomparable Dom Juan, le Diſſimulé Duc de Parme, voilà les grands Perſonnages qui s'emparent de la ſcene tour à tour, & dont les uns arrachent les Pays-Bas à la Maiſon d'Autriche, les autres les laiſſent échapper honteuſement. Philippe Second par ſa hauteur & ſes violences perd ſes plus belles Provinces; Guillaume premier Prince d'Orange par la politique la plus rafinée s'en fait déclarer le Gouverneur, & devient le premier Stadhouder; les Hollandois par leur bravoure ſecoüent le joug & la domination d'Eſpagne, & forment entr'eux un Peuple libre.

Mais qu'eſt-ce qu'un Stadhouder ? Car c'eſt-là actuellement ce qu'il faut ſçavoir. C'eſt un homme, dit l'Auteur, qui réünit en lui les plus brillantes prérogatives. Les principales ſont d'accorder grace aux criminels, d'être Préſident dans toutes les Cours de Juſtice, & de faire mettre ſon nom à la tête de tous les Jugemens ; de choiſir les Magiſtrats des Villes ſur quelques ſujets qu'on lui préſente, d'envoyer en ſon nom & pour ſes intérêts, des Plénipotentiaires dans les Cours étrangeres, & de donner Audience particuliere aux Ambaſſadeurs des autres Puiſſances auprès des Etats Généraux. De procurer l'exécution des Decrets portés par la République ; D'être arbitre des différends qui ſurviennent entre les Communautés, les Villes & les Provinces.

Guillaume ne joüit pas long-tems de tous ces avantages. Il fut aſſaſſiné par un ſujet du Roi d'Eſpagne ; mais le ſang du chef des rebelles n'éteignit point la rebellion.

Une Scene nouvelle s'ouvre, de nouveaux Acteurs ſe préſentent, voici

d'autres Tableaux. Celui d'Henri III. & d'Eliſabeth ; du Prince Maurice, & du Duc d'Alençon ; du Comte de Leyceſtre & de l'Archiduc Albert ; du Cordelier Neyen & du Penſionnaire Barneveld, tous gens qui cherchoient leur intérêt particulier dans les affaires publiques. Car c'eſt là toûjours le fond de toutes les hiſtoires. Mais comme ce qui domine dans celle-ci, ce ſont les portraits, & que parmi ces portraits, ceux qui doivent le plus intéreſſer les François, ſont ceux des hommes de leur nation, & que parmi les hommes de leur nation, il y en a dont le caractére a déja paru dans les éditions précédentes ; je vais en rapporter un qui ne ſe trouve que dans celle-ci ; c'eſt celui de M. de Louvois. Ce Miniſtre qui a été pendant ſi longtems le principal inſtrument des victoires de la France, étoit digne du choix de ſon Maître ,, Quoique jeune, ,, & naturellement porté au plaiſir, ,, il avoit formé l'habitude de ſe li- ,, vrer au travail avec une applica- ,, tion qui n'a point d'exemple. Déja ,, il connoiſſoit parfaitement la capa-

„ cité de tous les Régimens, sa force
„ de toutes les Places, les ressources
„ de toutes les frontieres. L'ennemi
„ n'avoit presque point de secret,
„ qu'il ne vînt à bout de découvrir,
„ point de forteresses où il n'eût des
„ espions, point de vûës qu'il ne pé-
„ nétrât, point d'avantages qu'il ne lui
„ enlevât, ou qu'il ne rendît inutiles.
„ Par ses soins la discipline avoit été
„ rétablie dans les armées, la subor-
„ dination introduite dans les corps,
„ le soldat délivré des vexations de
„ l'Officier, & des friponneries du
„ Munitionnaire, le Royaume entier
„ mis à couvert du pillage & de l'in-
„ solence des gens de guerre. C'est
„ lui qui le premier fit regner l'abon-
„ dance dans nos champs; qui veilla
„ avec soin à la santé des troupes, dont
„ il prodiguoit peut-être d'ailleurs la
„ vie; qui trouva le secret de lever de
„ nombreuses armées sans violence
„ & sans injustice. L'esperance & la
„ crainte qui sont les grands mobiles
„ des actions des hommes, n'ont peut-
„ être jamais été des instrumens aussi
„ sûrs entre les mains de personne,

„ qu'entre les ſiennes. Il ne laiſſa ja-
„ mais d'action héroïque ſans récom-
„ penſe, ni de faute ſans chatiment;
„ mais il n'imputoit pas à un brave
„ homme, les hazards & les caprices
„ de la fortune. L'hiſtoire l'accuſe d'a-
„ voir été dur envers ſes créatures,
„ & violent à l'égard de ſes ennemis;
„ de s'être plus occupé de la gran-
„ deur du Monarque, que du bon-
„ heur de ſes ſujets; d'avoir ſacrifié
„ à ſon ambition le repos de l'Euro-
„ pe, dont il pouvoit empêcher les
„ troubles, ou rétablir plutôt la tran-
„ quillité. Il eut moins de génie pour
„ former des projets, que de talent
„ pour les executer; plus d'élévation
„ dans l'eſprit, que dans le cœur; une
„ audace qui dégeneroit en abbatte-
„ ment, & preſque en déſeſpoir dans
„ les revers; avant lui les opérations
„ de la guerre rouloient ſur les Gé-
„ néraux; il énerva leur courage,
„ retrécit leurs idées, en les tenant
„ dans une dépendance de la Cour &
„ du Miniſtère. Je ne balance pas à
„ croire qu'il n'eût point d'égal pour
„ les détails militaires; il étoit moins

„ propre à la conduite d'un grand
„ Royaume.

On ne peut pas nier que ce ne soit là un beau tableau, bien ressemblant; & que chaque coup de pinceau n'exprime parfaitement ou un défaut ou une vertu de ce Ministre. Mais le portrait de M. de Louvois est-il bien à sa place dans l'histoire du Stadhouderat, ou doit-il y être en grand? Un simple Buste, un Medaillon n'auroit-il pas suffi? M. l'Abbé Raynal est le plus habile peintre que nous ayons, le plus agréable, le plus brillant; c'est un Latour. Personne n'imite l'éclat de son coloris, la hardiesse de son dessein, l'élégance de son pinceau. On est étonné de ne pas le voir encore placé au Louvre. C'est bien là l'endroit qui lui convient; & il y seroit plus à sa place certainement, que le portrait de M. de Louvois dans cette histoire.

Cet ouvrage & son Auteur sont si connus, qu'il seroit inutile d'entrer dans un plus long détail. Je n'en aurois pas même parlé, si je n'avois pensé qu'il convenoit d'annoncer cette

cinquiéme édition beaucoup plus parfaite que toutes les autres.

ARTICLE XVI.

LETTRES TURQUES,

LETTRES DE NEDIM COGGIA.

On croyoit peut-être qu'après les Lettres Persannes, on ne pourroit plus rien dire d'agréable ni de nouveau en ce genre; mais nos mœurs fournissent toûjours à un homme d'esprit nouvelle matiere à la loüange & à la critique. Car voilà le but ordinaire de ces sortes d'ouvrages, d'exposer au grand jour nos vertus & nos vices, nos belles qualités & nos ridicules. Nous sommes aujourd'hui en spectacle à tout l'univers; toutes les nations ont les yeux fixés sur nous. Les habitans du Pérou & de la Chine, ceux de la Turquie & de la Perse nous connoissent presque aussi-bien que nous nous connoissons nous-mêmes. Ceux d'entre eux qui sont venus en France, ont étudié avec soin le caractère de notre nation, & dans leurs Lettres particu-

lieres, ils nous ont peints au naturel aux yeux de leurs compatriotes. Tout a paru ſingulier à des hommes dont les mœurs nous paroiſſent à nous-mêmes fort extraordinaires ; & ce que nous regardons parmi nous comme des vertus, ils l'ont ſouvent repréſenté chez eux comme des vices. Les Lettres Perſannes, les Lettres Chinoiſes, les Lettres d'une Péruvienne, ces dernieres ſurtout ne nous ont point épargnés ; mais on pardonne volontiers à Zilia tout le mal qu'elle a dit de nous, en faveur du plaiſir que ſes Lettres nous procurent. Jamais la critique ne s'eſt exprimée avec plus de vérité, d'eſprit & de délicateſſe ; & l'on ne doit pas ſe plaindre de ce qu'on eſt forcé d'admirer. La nouvelle édition des *Lettres Turques*, & celles de *Nedim Coggia* qu'on pourroit preſque regarder comme les deux parties d'un même ouvrage, ſont auſſi une critique de nos mœurs. Dans les premieres, une jeune perſonne, fille d'un Viſir & d'une mere chrétienne, eſt enlevée de Conſtantinople par un Gentilhomme Vénitien ſon Amant, & elle

elle arrive en France ſur le Vaiſſeau d'un riche Négociant de Marſeille. Elle a une ſœur mariée à Conſtantinople ; & c'eſt à cette ſœur qu'elle écrit tout ce qu'elle remarque de plus ſingulier dans nos uſages.

Dans les ſecondes, Nedim Coggia Secretaire de l'Ambaſſade de *Méhemet Effendi*, Ambaſſadeur de la Porte Ottomane à la Cour de France, fait part à pluſieurs de ſes amis en Turquie de ce qu'il apprend de plus curieux, ſoit durant ſa route, ſoit après ſon arrivée à Paris. Voilà quelle eſt la matiere de ces deux ouvrages extrêmement intéreſſans & bien écrits. L'Auteur eſt un homme de beaucoup d'eſprit, fort connu dans la Littérature, & principalement renommé par des piéces de Théâtre d'un comique fin & délicat, & qui ſera goûté dans tous les tems. La derniere qu'il a donnée au public eſt une petite Comédie en trois actes intitulée la *Colonie*, précédée d'un Prologue. Cette piéce eſt abſolument dans le genre comique, genre très-difficile, & dans lequel on ne travaille preſque plus. Quelques perſonnes avoient ac-

cusé l'Auteur d'y avoir répandu des traits un peu licencieux ; mais l'impression de cette Comédie a confondu leur imposture. J'ose assurer de plus, que ceux qui la liront sans se laisser prévenir, trouveront peu de piéces mieux dialoguées, mieux conduites & plus agréables. L'idée en est fort jolie, & l'exécution répond parfaitement à l'idée. J'avouë néanmoins que pour la goûter, il faut aimer encore le comique de Moliere.

A la fin des Lettres de Nedim Coggia on trouve aussi une petite Comédie en un acte intitulée *les Veuves*, dans laquelle on remarque plusieurs de ces traits gais, badins, agréables, qui caractérisent tous les ouvrages de l'ingénieux Auteur de *l'Oracle*. Mais revenons à ce qui fait le sujet de cet article.

Le fond de ces Lettres, comme on l'a vû, est une espèce de critique de nos usages & de nos mœurs faite par des étrangers à qui tout paroît extraordinaire. Pour donner au public une idée juste de ces deux ouvrages, il suffira de tirer de l'un & de l'autre

quelques traits que je copierai ſans choix, parce qu'on ne trouve ici que du bon, de l'excellent. Voici de quelle maniere l'Auteur définit la ſalle de la Comédie Françoiſe.

„ Un lieu où les François s'aſſem-
„ blent à une certaine heure, pour y
„ pleurer ſur la triſte deſtinée de quel-
„ ques Héros qu'ils n'ont jamais vûs
„ ni connus ; & pour y rire des dé-
„ fauts, des foibleſſes, des vices &
„ des ridicules de leurs parens, de
„ leurs amis, &c. „ L'Auteur auroit pû ajouter, & des leurs mêmes.

„ S'il étoit permis à Paris d'avoir
„ pluſieurs femmes, elles y ſeroient
„ peut-être auſſi captives qu'en Tur-
„ quie ; mais comme un François ne
„ peut en avoir qu'une, il ne la ca-
„ che pas, de peur que ſon voiſin ne
„ cache auſſi la ſienne.

„ Il n'eſt pas aiſé de démêler ſi les
„ François aiment véritablement les
„ Etrangers, ou s'ils n'ont que la va-
„ nité, l'eſpèce de coquetterie de s'en
„ faire aimer. Croiroient-ils que par
„ toutes ſortes de bonnes façons, ils
„ doivent tâcher d'adoucir le malheur

„ d'une perſonne envers qui la nature „ a été aſſez marâtre, pour ne l'avoir „ pas fait naître Françoiſe ?

„ Tu me demanderas peut-être ſi „ les Françoiſes ſont belles ? On peut „ croire que non ; mais il eſt impoſ- „ ſible de ſentir qu'elles ne le ſont „ pas. Sans les avoir vûës, on peindra „ la beauté ; jamais les graces.

„ Je t'envoye toutes ſortes de coëf- „ fures, de parures, & les étoffes les „ plus nouvelles. Je prie la perſonne „ à qui je les adreſſe à Marſeille, de „ te les faire tenir le plutôt qu'il ſera „ poſſible ; mais quelque diligence „ qu'elle faſſe, elles ne ſeront plus „ de mode ici, quand tu les rece- „ vras.

„ Les femmes en France ont, dit- „ on, beaucoup de juſteſſe dans l'eſ- „ prit, & une délicateſſe naturelle de „ ſentiment qui rend leur gout extrê- „ mement fin, & preſque toûjours „ aſſez ſûr. Auſſi leurs maris les char- „ gent-ils ordinairement de ſolliciter „ pour eux les graces, les honneurs, „ les procès, les emplois. Ils les cro- „ yent propres à s'expliquer à mer-

„ veille ſur toutes ſortes d'affaires avec „ les hommes ; pour avec Dieu, cela „ eſt différent. Sans leur dire préciſé- „ ment qu'elles n'auront point de part „ au Paradis, on ne leur permet de „ faire leurs priéres que dans une Lan- „ gue qu'elles n'entendent pas.

„ Ordinairement c'eſt moins la poſ- „ ſeſſion que le triomphe d'un cœur „ que le François recherche. Sa pré- „ tenduë délicateſſe n'eſt qu'un rafi- „ nement de l'amour propre. Il s'em- „ barraſſe avec plaiſir dans les diffi- „ cultés d'une conquête ; l'orguëil & „ la vanité l'animent ; il veut l'em- „ porter ſur ſes rivaux, & obtenir une „ préférence, qu'il regarde comme „ une nouvelle preuve de ſon mérite. „ Dès que ſa vanité eſt ſatisfaite, ſon „ amour languit ; & bientôt l'indiſ- „ crétion, les airs avantageux & la „ perfidie découvrent à une amante „ trop crédule l'indigne vainqueur „ qu'elle s'eſt donnée.

Il y a dans les Lettres de Nedim Coggia pluſieurs traits hiſtoriques, préſentés ſous le jour le plus agréable & le plus intéreſſant. Je voudrois pou-







colorchecker CLASSIC
calibrite
mm